

HOWARD FAST

La passion
de
Peter Altgeld
démocrate américain

ROMAN
TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR RENAUD DE JOUVENEL



ÉDITIONS HIER

ET AUJOURD'HUI

HOWARD FAST

UN DÉMOCRATE AMÉRICAIN

Traduit de l'américain
par
RENAUD DE JOUVENEL

EDITIONS HIER

24, Rue Racine



ET AUJOURD'HUI

PARIS (VI^e)

AVANT-PROPOS

L'intérêt primordial de l'œuvre de Howard Fast que nous présentons à nos lecteurs ne réside pas seulement dans le fait qu'elle est le roman d'une période de l'histoire américaine où les luttes ouvrières et les contre-offensives du capitalisme américain furent particulièrement violentes, mais bien plus encore dans l'étrange, l'inquiétante similitude entre la condition de la lutte sociale, en cette fin du XIX^e siècle, et celle de la bataille qui vient de s'engager aux Etats-Unis, en cette année 1947.

Malgré tant d'écrits sur les États-Unis, on imagine mal, en France, jusqu'à quels crimes le capitaliste américain peut aller pour défendre ses intérêts, quelles organisations policières il a créées pour faire échec au syndicalisme, et à quel point la presse américaine peut être à ses ordres. On se rend très mal compte, aussi, que la démocratie américaine est une démocratie de façade et que le culte de la richesse l'a réduite à un mythe populaire, à un mot presque vide de sens.

C'est cela qu'on découvrira ici.

Il nous faut aussi avertir le lecteur qui s'étonnerait que les anarchistes aient pu être mêlés, de façon étroite, au syndicalisme : le vocabulaire américain est différent du nôtre et le syndicalisme américain l'est tout autant du nôtre.

La presse américaine a employé à dessein le mot d'anarchiste pour effrayer le bourgeois ami de l'ordre et le public

non averti utilise facilement ce terme pour qualifier toute personne en désaccord avec le gouvernement ou les partis de gouvernement. On utilise, d'ailleurs, tout aussi bien, aujourd'hui, le mot de « radical » qui signifie : un rouge.

Par ailleurs, si le syndicalisme américain contemporain n'est pas toujours dirigé par de véritables représentants de la classe ouvrière et si son action est, parfois même, réactionnaire, il fut, à l'origine, l'œuvre d'ouvriers dont la formation politique, tributaire de leur temps, était embryonnaire.

On verra, d'ailleurs, des chefs syndicalistes, mis en scène par Howard Fast, tels Parson et Debs, évoluer politiquement, se rallier au socialisme, à mesure que la lutte les contraint de prendre des positions plus réalistes, plus conformes à son acuité.

Quoi qu'il en soit, l'immense mérite de Un démocrate américain est, sans conteste, de nous apporter la révélation d'un écrivain qui, tout en déployant toutes les ressources d'un talent de romancier très puissant, a su écrire l'histoire de son pays en tenant compte de la réalité sociale.

On constatera que cela n'est aux dépens ni du roman ni du romancier.

LES EDITEURS.

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE PASTORAL

I

Le père était un homme dur. Si jamais il avait été faible, sentimental, aimant ou doux, il n'en restait plus trace. Entre l'enfant et lui régnait la crainte. Et, quand l'enfant agissait mal, ce que le père appelait mal, il était puni. Il eût fallu un manuscrit aussi long que le cours de l'Ohio pour dresser la liste de toutes les choses dures et amères qui avaient marqué le père, aussi entrait-il un peu de toutes ces choses dans la punition. Le père ne buvait pas, sauf de la bière, mais la colère agissait sur lui exactement comme la boisson sur d'autres. Aussi, dans la punition, entrait-il de la colère.

Une pièce de harnais pendait au mur de la cuisine et, quand le père se mettait en colère, il se dirigeait vers elle. L'expression que prenait son visage hâlé et ridé en disait assez long à l'enfant : c'était une expression toute particulière faite d'une rage spéciale qui semblait impliquer que les fautes de cet enfant-là n'étaient pas du même ordre que celles de ses deux frères ou de ses trois sœurs.

— Viens ici, disait le père.

Et l'enfant comprenait. Quand c'était le tour d'un autre, celui-ci pouvait fuir ou pleurnicher, mais pas lui. La mère

plaidait parfois en faveur des autres, bien que son intervention ne fit qu'augmenter la colère de son mari, mais pas pour cet enfant-là, du moins pas avant qu'il ne hurlât sa détresse.

Planté sur ses jambes courtes et solides, l'enfant était dur, lui aussi, et laid et pas intéressant aux dires des voisins, mais la lanière était lourde et le bras du père pouvait soulever cinquante kilos de farine à bout de bras.

L'enfant marchait vers la grange, suivi du père sa lanière à la main, et il y avait quelque chose dans sa démarche, dans chacun de ses pas qui ajoutait à la rage du père. Pendant qu'on le battait à coups réguliers, sans merci, l'enfant mâchait sa douleur entre ses dents. La chair se soulevait, se gonflait, puis le sang apparaissait. Le père sentait couler dans son cerveau, dans ses veines, ses nerfs, ses muscles et ses tendons l'amertume de tout ce qu'il avait souffert, des maux qu'il avait dû accepter et des injustices qui avaient fait de lui ce qu'il était. Tout cela se retrouvait dans les coups de lanière. Puis, il réalisait ce qu'il faisait à son fils. Alors, c'était fini. L'enfant, à demi nu, s'en allait en trébuchant et le père rentrait pesamment à la maison, purgé de sa rage.

II

Ceci se passait peu de temps avant la guerre civile. La plus grande partie de l'Ohio était alors couverte de forêts, de ces forêts vierges qui montent jusqu'au ciel, édifiant une demeure dont les piliers ont trois et cinq mètres de tour, où il n'y a ni broussailles ni jeunes pousses, rien que des feuilles mortes, l'humus humide et le silence. L'enfant aimait la forêt. Il avait onze ans et s'appelait John Peter Altgeld. Il était travailleur, mais quand il n'avait rien à

faire, il allait en forêt. « Que peut-on en attendre d'autre ? disaient les gens. Il a lui-même l'air d'appartenir à la forêt. » Et c'était exact. Ses cheveux noirs et rudes se tenaient droits sur sa tête, ses jambes étaient trop courtes. Il n'était pas difforme mais il n'était pas bien fait non plus. Il avait un très léger bec-de-lièvre mais suffisant pourtant pour lui rendre la parole plus difficile qu'aux autres enfants de son âge et ses mâchoires étaient trop proéminentes. Au premier abord, on se disait qu'il n'avait jamais été jeune mais on s'apercevait, au bout d'un moment, que c'étaient ses mâchoires trop fortes qui lui donnaient un air plus âgé et plus mélancolique que celui de son âge. Ses yeux bleus étaient agréables mais, étant donné son aspect général, qui donc serait jamais allé jusqu'à regarder ses yeux ? Surtout qu'il ne vous regardait jamais en face.

Ce n'était pas étonnant qu'il se réfugiât dans la forêt.

Il ne parlait pas de ce qui l'y attirait. C'était son affaire. A la ferme, il y avait le travail et la haine, du lever au coucher du soleil. Peut-être ailleurs était-ce différent ? Il n'en savait rien. Peut-être était-il des familles plus pauvres que la sienne, il l'ignorait aussi. Ses pensées étaient simples, sans complexité. La forêt était toute différente de la ferme : il y trouvait la paix. Crapauds et autres bestioles s'enfuyaient à son approche sans chercher à lui faire de mal. Il y avait aussi un ruisseau et il descendait se promener dans son lit.

La route s'enfonçait dans la forêt, droite comme une flèche. Il la prenait en été, pour aller jusqu'à l'école du district. On ne l'y laissait aller qu'en été mais cela lui paraissait très suffisant. Si les gens instruits étaient les ennemis naturels de son père, ils n'étaient pas ses amis et pour une bonne raison, c'est qu'ils parlaient une autre langue que la sienne : le yankee, ce yankee qu'on lui faisait apprendre en se moquant de son accent allemand guttural. Les maîtres le fouettaient et les leçons lui

faisaient mal à la tête, mais le fait d'aller à l'école lui donnait une conception de la route dont les ornières profondes prenaient naissance dans la forêt, passaient près de l'école de rondins de bois et filaient de là, par monts et par vaux, vers une destination de rêve. Aussi, quand il était en forêt, gardait-il la route à sa portée, devinant qu'un jour viendrait où il la prendrait sans espoir de retour.

Quand il suivait le ruisseau à travers la forêt, en sautant comme un chat sur les rochers glissants, il parvenait en vue des terres d'Ichabod Morriison, un fermier yankee de leurs voisins. Morriison avait une nuée d'enfants et, bien que John Peter ne jouât pas avec eux, il aimait à les regarder de l'orée de la forêt et à leur imaginer une vie agréable et douce, bien qu'elle ne fût guère différente de la sienne, en réalité. Il y avait là une petite fille, Lulubelle, dont il pensait qu'elle était la plus belle créature du monde et, quand il eut appris à lire, il l'identifia à la princesse de son livre. Son imagination, en lutte avec la stérilité des quelques concepts qui lui avaient été ouverts, réservait une place à Lulubelle dans la vie merveilleuse qu'il aurait un jour. Son idée d'une vie merveilleuse était d'ailleurs strictement négative : ne pas être battu, ne pas être méprisé, ne pas avoir faim.

En hiver, le refuge de la forêt lui était malheureusement refusé. Le froid et la neige en faisaient un lieu interdit et les jours étaient très courts, aussi y avait-il toujours du travail pour lui.

III

La famille alla s'installer dans une ferme plus importante : 140 acres. Après avoir souffert, s'être privé, avoir eu faim et marchandé, le père se débrouilla finalement pour l'acheter mais avec une énorme hypothèque. Il se conduisit toute une

soirée en être humain, souriant, chantonnant même quelque peu à l'idée de ce qu'eût signifié, pour un paysan, fils et petits-fils de paysan, le fait de posséder un endroit pareil dans sa mère patrie. Un pudding et de la bière transformèrent cette soirée en fête et la mère pleura d'orgueil. L'enfant n'avait que onze mois quand ils avaient émigré. Ce qui l'étonnait le plus, c'était de constater, d'après ce que le père en disait, que l'autre pays était un lieu qu'on était aussi heureux de quitter que de se rappeler. Cependant, la différence entre l'ancienne et la nouvelle patrie, ne pouvait lui apparaître très clairement : ils restaient, en effet, entourés de familles allemandes, norvégiennes, tchèques et lithuanienues en même temps que de ces gens plus étranges dénommés yankees. Les Yankees n'étaient pas établis en Ohio depuis si longtemps, d'ailleurs. Les Indiens, ces mystérieux Peaux-Rouges, ces malheureux sans-abri qu'on voyait parfois errant dans les villes et parfois entrant ou sortant de la forêt en troupes romantiques, étaient les seuls originaires de la région. Ils étaient aussi les seuls à ne pas la trouver ennemie, à ne pas y rencontrer le désespoir.

Mais il ne fut pas question de désespoir le soir de la fête en l'honneur de l'acquisition de la ferme. Le père parla de la mère patrie et John Peter, qui ne l'avait jamais entendu raconter d'histoires, écouta les yeux et la bouche grands ouverts. Il existait donc un monde immense ! A mesure que chaque morceau lui en devenait plus perceptible, il essayait de lui trouver place dans sa tête. C'est ainsi que les rêves lui vinrent et le désir et la faim.

La transformation, tel était le thème qui dominait son imagination : le laid devenait beau comme dans tant de contes qu'il lisait, l'impossible devenait possible comme le prouvait cette ferme malgré les cloisons disjointes de la maison, les champs en jachère et les granges aux rondins pourris. Sa vie passée avait disparu. Ce n'était plus dans la

forêt qu'il trouverait désormais un refuge mais dans des possibilités nouvelles. Sa chevelure drue deviendrait douce et bouclée, son corps mince, grand et gracieux. Le père lui-même, dont la colère était si terrible, pouvait, comme ce soir, n'avoir pas de colère, ne plus être un visage de granit. L'enfant ne mit pas longtemps à comprendre que le père n'avait fait que changer de maître et que la rapacité du nouveau, ces 140 acres de terre, ne pouvait être satisfaite et qu'elle ne le serait pas. S'ils avaient travaillé dur auparavant, ils travaillaient maintenant deux fois plus dur, aussi l'hypothèque devint-elle, dans l'esprit de l'enfant, un monstre à face humaine. Au lieu d'être tué pour la ferme, le cochon alla au marché à cause de l'hypothèque et ce fut elle qui emporta les pommes de terre et mangca les navets. Ce fut elle encore qui rendit le père plus dur et plus amer. Et quand la lanterne s'abattait sur l'enfant, c'était toujours elle qui lui donnait une violence nouvelle.

Dans l'ancienne ferme, l'enfant n'avait travaillé que pour le père et comme il n'y avait pas toujours assez de travail, parfois même pas le moindre, il lui restait des heures pour jouer, errer seul ou aller à l'école. Il avait treize ans maintenant. Le père déclara qu'il était trop vieux pour aller à l'école comme aussi pour ne rien faire. Aussi dut-il se louer. « Aussi fort qu'un homme, disait le père. Il peut faire le travail d'un homme. » L'enfant alla donc un jour chez les Bjornsen, le lendemain chez les Schwab, puis chez les Jones ; revenant peut-être chez les Bjornsen ou restant trois jours ici et deux ailleurs, ou ayant une demi-journée de travail à quatre kilomètres de marche et une autre à huit, le même jour.

Il devint comme une bête de somme, abruti et sans réaction. Il se couchait et se réveillait endolori jusqu'aux os. « Tu as des douleurs, disait la mère, tu devrais te reposer. » Mais le père devenait fou à la seule pensée qu'on pût être malade. Supposez qu'il tombât malade lui-même, qu'il se

I cassât une jambe ou un bras, qu'il s'abimât une main, toutes choses possibles quand on travaille dur, supposez-le un instant ! Rendez-vous compte que ce serait la fin de tout ! la ferme s'en irait, l'hypothèque et les impôts s'abattraient sur eux, femme et enfants mourraient de faim, alors, n'en parlons plus ! « L'enfant a des douleurs ? Il est paresseux, oui. On lui épargne le fouet et cela le pourrit. L'enfant rapporte trois dollars par semaine. »

John Peter travailla. Il chargea du foin, baratta, manipula du fumier. Ses ancêtres en avaient fait autant depuis mille ans et ceux qui étaient faibles ou malades n'avaient qu'à mourir. Il était fort. Il faisait trente kilomètres par jour, ses glandes murissaient, sa sève circulait plus rapidement et un jour vint où il leva la main pour arrêter la lanière, une main qui saisit le poignet du père avec force.

— Salaud !

— Ne me bats pas, dit l'enfant. Ne me bats pas. J'en ai assez d'être battu.

Et il le dit en anglais.

— Parle ma langue, répondit le père en allemand.

— C'est la mienne. Ne me bats plus.

— Parle ma langue.

— C'est la mienne.

Le poignet se libéra : le père était encore le plus fort. Et bien qu'il se défendît, l'enfant fut battu. « Un salaud, disait le père, un diable de l'enfer. »

Dès ce jour, l'enfant sût qu'il partirait. Les liens qui le retenaient s'étaient élimés. Il partirait et ne reviendrait plus. Le monde extérieur était peut-être un lieu effrayant, mais rien n'y pouvait être aussi effrayant que la lutte sauvage, inhumaine que menait le père pour cette saloperie de vie.

IV

Il regardait maintenant son père d'un autre œil et ceci faisait partie du changement qui s'opérait en lui, de la conception subjective de son propre changement. Il pensait à lui-même en tant que « Pete ». C'était un nom américain : « Je m'appelle Pete, et je vais partir », se dit-il. Et il l'annonça à son père.

— Où iras-tu ?

— Je partirai, tu verras.

— Tu partiras ? Eh bien, pars : tu crèveras de faim. Tu penses peut-être être un homme ! Eh bien, va.

Le temps passa sans qu'il partît pourtant, tant était grande sa crainte du monde, de l'inconnu au delà de la ferme. Mais ses rêves devinrent plus complexes, plus troublants, plus riches à mesure qu'il atteignait quatorze ans, puis quinze.

La fermentation qui agitait alors le pays gagna le fond de l'Ohio. Ce ferment était la guerre et le catalyseur s'appelait Lincoln, cet homme qui venait d'un endroit pareil au sien. Les nouvelles qui parvenaient jusqu'à la ferme isolée n'étaient pas très claires. On n'y recevait pas de journaux, à part, de temps à autre, un journal allemand et ce qu'on entendait dire de cette guerre par les uns ou les autres n'en donnait qu'une idée confuse, identique à celle qu'ont de toutes les guerres les gens profondément et exclusivement attachés au sol.

Il y avait bien un brigand du nom de Jeff Davis¹ et, dans une chanson qui circulait sur lui, on parlait même de le pendre à la branche d'un pommier. Il y avait aussi d'étranges

1. Surnom symbolique donné aux Sudistes.

gens appelés « abolitionnistes », qui étaient en faveur des noirs, des esclaves. Dans les fermes où il travaillait, Pete entendit chanter : « Pour l'Union glorieuse, mourons, amis ! » et il chanta, lui aussi, ces paroles car la musique en était belle et entraînante. Il sentait même son sang battre de façon inquiétante quand il les chantait. Mais il ne se faisait qu'une idée très vague de ce qu'était cette « Union » et « la gloire » ne signifiait absolument rien pour lui, tant sa connaissance de l'anglais était primitive, limitée qu'elle était aux mots les plus usuels, ceux qui servent aux travaux des champs.

La plupart de ceux pour qui il travaillait, étaient contre cette guerre. Ils venaient tous du vieux continent et avaient une conception héréditaire de la guerre que Pete partageait, si l'on peut dire : c'était un fléau divin, tels la peste ou la variole mais qui ne les concernait pas directement.

Cependant, un jour qu'il était allé en ville avec Bjornsen, il assista à une manifestation patriotique dans la grand'rue de Little Washington. Une unité du 33^e de la Garde nationale de l'Ohio se préparait à partir pour la guerre. Il y avait là quatorze hommes, debout dans la rue poussiéreuse, bien alignés, en uniformes bleus et ceinturons rouges.

Meyenberg, le vicil épicier, haranguait la foule en allemand. Stacy, le juge de paix, parla ensuite en anglais puis vint le tour du vieux Fritz Anderson, vétéran de la Révolution, qui, la barbe blanche au vent et légèrement ivre, parla de la bataille de Bunker Hill. A mesure que le nombre de vétérans de la Révolution diminuait, le nombre des batailles auxquelles il avait personnellement pris part augmentait, si bien qu'à la fin, il avait participé à tous les engagements, grands ou petits.

Pete demanda à Bjornsen ce qu'était la Révolution et Bjornsen, peu sûr de ce qu'il avançait, répondit que c'était

une guerre comme celle-ci, mais longtemps auparavant. Un tambour commença à battre : d'abord un long roulement, puis un court, puis plan, plan, plan, plan, et la Garde nationale se mit en marche. Certains chantaient : « La Suzon du Kentucky, elle était légère mais n'avait pas de chance » ou quelque chose comme ça. Pete sauta de la voiture et courut après les soldats. Bjornsen se mit à crier : « Pete ! Pete ! Où vas-tu ? »

« Quel âge avez-vous ? Quel âge avez-vous ? » demandait Pete aux soldats. Bjornsen finit par le rattraper :

— Je le dirai à ton père, dit-il.

« Quel âge avez-vous ? » Les soldats, fils de paysans pour la plupart et ayant tous moins de vingt ans, lui souriaient. « Au diable le vieux ! Viens avec nous, petit ! » lui lança l'un d'eux.

Il rentra à la ferme avec Bjornsen, mais ces paroles lui trottaient encore par la tête : « Viens avec nous ! Viens avec nous ! » La cordialité qui les accompagnait, se sublimant encore, finit par l'enivrer. « Viens avec nous, petit ! » Épaule contre épaule : « Viens avec nous ! » Jamais on ne lui avait rien dit de semblable. Jamais rien d'approchant ne lui était arrivé.

V

— Je pars à la guerre, dit-il à son père.

Son vocabulaire n'était pas très étendu. Il ne parlait guère à son père qu'une fois ou deux par semaine, à sa mère pas davantage et à peine plus à ses frères et sœurs.

— Oui ? dit le père. Eh bien, tu vas rester ici. Le travail...

— Je pars à la guerre, répéta Pete, c'est tout. J'ai pris ma décision. Je pars.

Voyant que c'était sérieux, qu'il n'y avait ni doute, ni hésitation, ni indécision dans ces paroles, le père regarda son fils comme s'il le voyait pour la première fois. Il le regarda de haut en bas, vit les jambes courtes, les muscles durs, la laideur du visage, les cheveux drus et le bec-de-lièvre et les yeux de son fils qui lui disaient : « Plus de punition. Je suis un homme, entends-tu, un homme ! »

— Quand tu partiras, tu partiras, dit alors le père. En attendant, tu travailleras. Tu travailleras, entends-tu ?

— J'entends, dit Pete.

Il travailla toute une année. Il ne lui venait pas à l'idée que la guerre pouvait finir : elle était maintenant devenue un élément naturel comme la pluie ou la neige. Il commençait à se sentir curieux de son pays. La guerre se passait dans le Sud, aussi se posait-il des questions sur le Sud. Ou bien il se mettait à chanter *Dixie* : « Regarde vers le Sud, regarde vers Dixie », où il n'y a ni été ni hiver, rien que des cieux bleus et des pélicans roses.

Et de belles femmes aussi ! Et qui sait ce qui peut arriver à un soldat ? Son corps subissait, en effet, une autre loi et ses désirs d'autrefois n'étaient rien auprès de ceux qui commençaient à le consumer. Son travail s'en ressentit. Il lui arrivait de s'arrêter au milieu de son travail, de faire des choses de travers, si bien qu'on s'en plaignit à son père. « Ton fils, tu sais, il a la tête vide. » Mais le père ne le battit pas. Il savait que cela eût signifié une lutte dont il connaissait l'issue. Il l'avertit cependant :

— Les voisins te traitent d'idiot.

— C'est que je suis idiot.

— Un demi-fou, entends-tu ! Quelqu'un qui n'a pas la tête sur les épaules.

— Bon.

— La honte est pour moi, lui rappela le père. Tu feras ton travail, entends-tu ?

— Bien sûr que j'entends, répondait Pete en anglais.

Pete attendit pendant toute une année, tout en se constituant un bagage de renseignements sur la guerre. S'en aller et devenir soldat, n'était pas si simple. C'était possible mais il y avait une procédure compliquée à suivre, et Pete apprit que ceux qui le devenaient n'importe comment étaient des imbéciles. Un homme intelligent s'engageait dans la Garde nationale : les miliciens partaient en effet comme volontaires et le comté leur donnait à chacun une prime de cent dollars. Dans cette région qui était contre la guerre, cette prime donnait lieu à d'intéressantes affaires de substitution car cent dollars représentent peut-être une fortune pour certains mais rien pour d'autres, en comparaison du danger. Quand on apprit que le 48^e Régiment de la Garde nationale était en formation, Pete dénicha un recruteur qu'on lui avait signalé. Une petite conversation, une signature au bas d'un formulaire et l'affaire fut conclue : le jeune homme devenait soldat de la République en même temps que riche de cent dollars. Il rentra chez lui effrayé, libéré et lié en même temps mais émerveillé de ce qu'il venait d'accomplir en toute connaissance de cause et selon son désir. Riche des cent dollars que sa maia tenait ferme, il rentra donc chez lui et dit à son père :

— Eh bien ! C'est fait. Je suis soldat.

Sa vicille peur lui revint tout à coup en voyant la colère monter au visage du père, l'imbiber, l'empourprer, durcir ses muscles et faire saillir ses veines et la peur lui fit brusquement ouvrir le poing : les billets verts s'ouvrirent tels des fleurs en tombant à terre, comme dans une scène mal venue d'une mauvaise pièce. Tous deux se regardèrent, puis le père demanda enfin :

— Où ça ? Comment ça ?

Ils se sentaient tous deux malheureux. Ainsi, le monde allait changer. Les situations s'inversaient du fait de cet argent, plus d'argent qu'aucun d'eux n'en avait jamais

touché. Leur colère, leur ressentiment et leur crainte alors cédèrent étrangement place aux sentiments de tristesse et de lassitude de ceux qui ont toujours été démunis. Le père sut que son fils allait partir. Le fils, sentant ce que cela signifiait, ne vit plus en son adversaire, en son ennemi mortel qu'un vieux paysan épuisé de travail, épuisé par la vie. L'enfant devint tout à coup le fils, le premier né, la seule image d'immortalité qu'on puisse avoir. Le jeune homme se pencha, ramassa l'argent et dit simplement :

— La prime.

Il la donna à son père qui tint un moment les billets à la main, puis les compta, une fois puis une seconde : cent dollars. Il appela la mère, les frères et les sœurs.

— Cent dollars, dit le père.

— Cent dollars ! répétèrent les autres.

La mère pleurnicha. Le père, gêné que ses paroles impliquassent le départ du fils, grommela lourdement :

— Tu auras besoin d'argent quand tu seras soldat.

— Je n'ai besoin de rien, répondit Pete en allemand, montrant par là que sa victoire admettait des concessions.

— Cent dollars, répétait la mère. Ses pensées étaient si tumultueuses qu'elle ne parvenait pas à en former d'autres.

— Tu auras besoin d'au moins une partie de cet argent, reprit le père.

— Je ne veux rien.

Il était libre. Ne le comprenaient-ils pas ?

— Dix dollars, proposa le père.

C'était le premier bon mouvement que le fils lui vit faire. Peu importait d'où venait l'argent, après tout ! Le père lui offrait dix dollars. Le jeune homme les prit.

VI

Au dépôt, on leur distribua uniformes, couvertures, quarts, fusils et munitions. Un jour viendrait où Pete comprendrait ce qu'était la guerre et pas mal d'autres choses aussi. L'instant où son uniforme bleu s'en irait en lambeaux viendrait s'imprimer dans sa mémoire et faire partie d'une vaste fresque où s'inscriraient aussi les fusils éclatant au visage des soldats, les quarts empoisonnant l'eau, les chaussures se transformant en papier et les couvertures de laine en charpie ¹. Pour le moment, tout était merveilleux. Par la vertu de l'État d'Ohio, il se trouvait vêtu comme jamais il ne l'avait été. L'uniforme était, il est vrai, beaucoup trop grand et il est également vrai que le jour où l'on distribuait les fusils, l'un d'eux éclata et tua un jeune volontaire au parler lent et de caractère paisible, mais c'étaient là de petits détails du grand roman qu'il vivait. Comment les prendre en considération alors que, pour la première fois de sa vie, il était traité comme un homme parmi d'autres et qu'il partageait leurs doutes, leurs mépris et leurs enthousiasmes. Et il n'était pas aussi laid qu'on l'avait prétendu. Au milieu de cet étonnant échantillonnage de petits, de grands, de gros, de maigres, de plaisants et de déplaisants, sa propre laideur devenait en effet, un facteur de bien maigre importance. Il prit le train pour la première fois de sa vie, mais la moitié du régiment se trouvait dans le même cas. Il quittait l'Ohio pour la première fois aussi, mais les autres n'étaient pas plus avancés que lui, hormis quelques vétérans, sous-officiers

1. Allusion à la mauvaise qualité des fournitures militaires pendant la guerre de Sécession, fournitures qui donnèrent naissance à des fortunes scandaleuses.

pour la plupart, qui manifestaient bien haut leur mépris à l'égard des jeunes recrues. Ils prétendaient même que cette petite balade du dépôt au camp d'entraînement n'avait rien de commun avec la guerre, mais à quoi bon parler ? N'était-il pas entendu que les rebelles étaient des lâches, des salauds et des traîtres qui s'enfuiraient au premier coup de fusil ? De toutes façons, la guerre était presque terminée. Ils ne parlaient que pour y mettre le point final et de façon glorieuse. Personne ne leur disait le contraire. Aussi déambulaient-ils en chantant, mâchant leur première chique, bombant le torse à toutes les stations où la foule venait les accueillir, cependant que les vétérans disaient avec dégoût : « Des mangeurs de foin ! De véritables mangeurs de foin ! » Pete était d'ailleurs de cet avis.

Mais à cent cinquante kilomètres de Washington, tout cela changea. Ils furent précipités hors des wagons sous une pluie battante et les sous-officiers prirent alors leur revanche, les alignant à grands coups de gueule et de menaces. Puis, ils restèrent là, sous la pluie, pendant deux heures, à attendre le colonel.

Celui-ci, un petit homme sec et barbu, arriva en voiture, mâchant un cigare éteint. Il fixa un long regard froid sur son régiment, regarda les officiers de la Garde nationale qui lui souriaient et qui cessèrent de sourire aussitôt. Le colonel avait été blessé trois fois, la dernière quand ses volontaires de l'Abolition de l'Ohio avaient été écrasés à Shell Mound. Il appella le capitaine Frank qui s'avança et salua martialement.

— Nous avons trente-cinq kilomètres à faire avant de camper, dit le colonel.

— Mais la nuit approche, monsieur¹, et il pleut.

— Je le vois.

1. On sait que dans l'armée américaine, on dit aux officiers « monsieur » au lieu de les appeler par leur grade.

— Mais...

Le capitaine comprit, acquiesça et s'en fut. Tout à coup, il se souvint, s'arrêta, se retourna et salua.

VII

Ils traversèrent Washington mais leur fierté avait disparu. Leurs uniformes étaient déteints et poussiéreux et ils enfonçaient dans la boue de juin jusqu'aux chevilles. Deux semaines d'entraînement les avaient convaincus, ainsi que leur colonel, qu'ils ne seraient pas de bons soldats bien qu'ils eussent appris à charger leurs fusils, à faire feu ensemble dans la même direction générale et à ne pas prendre à la légère l'image légendaire du rebelle. Ils avaient également appris à faire un camp et à le lever et commençaient à savoir ce qu'est une marche. Ce jour-là, un seul autre régiment traversait avec eux Washington, mais un flot continu de régiments tout semblables les avaient précédés qui, tous, étaient revenus décimés et boiteux, qui sur des litières, qui sur des chariots. Parfois même, ils ne revenaient pas du tout. On les annulait, comme on dit, car on ne peut reconstituer un régiment autour de deux ou trois survivants, en tout cas pas quand on est pressé, pas quand la situation est aussi désespérée qu'elle l'était en cet été de 1864, si désespérée que cette troupe boueuse de paysans de l'Ohio était envoyée en ligne ou, comme disait le colonel, « au massacre ».

— Au massacre, si telle est votre opinion, avait répondu le général.

— Avec deux semaines d'entraînement ! Ce ne sont pas des troupes, ce n'est rien.

— Ce sont des hommes, n'est-ce pas ?

— Alors, ce sera un massacre.

— Ce sera un massacre, puisque vous y tenez, avait acquiescé le général.

Pete n'avait eu que de vagues échos de cette conversation. Il savait qu'on marchait vers le Sud, et qu'il avait vu beaucoup de choses : de grandes villes et même la capitale. Mais la peur entra dans son cœur, pénétra dans son cerveau, dans ses jambes aussi, cette peur qui demeurerait suspendue au-dessus de la nation comme un suaire, tant le massacre était grand, constant et inutile. Pete était, cependant, plus dur qu'on n'a le droit de l'être à seize ans, plus que les dix ou douze soldats qui avaient déserté par peur ou par mal du pays, plus dur que celui qui avait été rattrapé et pendu pour l'exemple devant le front de l'unité. Le sergent Jerry O'Day disait qu'il possédait toutes les qualités requises d'un soldat. Il partageait l'alcool ou la chique des hommes et était aussi solide qu'un jeune cheval. Il avait si bien l'habitude de marcher nu-pieds que, quand ses semelles furent usées, ses pieds ne saignèrent pas : ils durciraient encore. S'il n'y avait pas eu cette peur, cette sensation de désastre qui augmentait constamment à mesure qu'ils avançaient vers le Sud et qui se traduisait en confusion, en hésitations, en marches et en contremarches, il aurait été presque heureux. Il avait suffisamment à manger, et marcher n'était pas aussi dur que travailler. Il est vrai qu'on ne chantait plus mais, la nuit, au bivouac, sous les étoiles de l'été, il y avait autour de lui des hommes, ses camarades et cela, il ne l'avait jamais connu. On parlait et il aimait à entendre parler, il aimait écouter les voix à l'accent américain doux et paresseux et jusqu'aux clichés des soldats :

— Dieu que je suis fatigué !

— Oh ! fils de p..., bientôt je n'aurai plus de pieds. Ils seront usés jusqu'aux chevilles et je n'aurai plus que les os à polir !

— Je vais te dire quelque chose, Jed, use-les jusqu'aux chevilles : on te renverra certainement chez toi.

- Tu n'iras pas chez toi de sitôt, mon vieux.
— Je vais écrire à ces cochons de rebelles.
— Quoi donc ?
— Une proposition ! Qu'on se rencontre et qu'on se serre la main.
— Leur serrer la main, hein ?
— Tout juste.
— Ils te ficheront une balle dans le ventre, oui !
— Tout juste.

On parlait ainsi tous les soirs. Pete ne tenait pas du tout à être fusillé mais il ne tenait pas non plus à donner sa vie.

Il n'était pas du genre insatisfait, se plaignait beaucoup moins que la plupart et était si reconnaissant de la moindre gentillesse que les hommes de sa compagnie finirent par éprouver une véritable affection pour lui. S'ils désiraient quelque chose, le gosse s'empressait et si l'on plaçait des œufs de tortue ou des grenouilles vivantes dans son sac, il souriait comme si cela l'avait vraiment amusé. Un jour qu'ils bivouaquaient près d'une petite ville, quatre ou cinq d'entre eux se rendirent chez une prostituée et emmenèrent Pete, lui qui n'avait jamais même embrassé une fille, qui n'avait jamais pu leur dire autre chose que bonjour ou bonsoir. Ils s'amusèrent donc de sa peur et de sa honte, mais la honte passa et ses rêves purent aborder les trois dimensions de la vie. Sa force intérieure se mit à palpiter si violemment qu'un jour où on lui demandait ce qu'il ferait après la guerre, il répondit brutalement :

— Tout, tout.

La parole, qui avait été un obstacle si rebutant, lui venait plus facilement. Un sentiment de confiance et de puissance parut, en même temps que le duvet noir qui poussait à ses joues, et s'amplifia à l'idée que ce serait un jour une vraie barbe qui recouvrirait sa lèvre et son menton proéminent. Il se transformait rapidement et les idées qu'il agissait ne lui seraient pas venues, quelques mois aupa-

vant. Un type de Cleveland, qui avait été pasteur avant la guerre, lui donna un roman à lire : *La Rédemption de Megee*. Tout en peinant sur le texte, en ne le comprenant qu'à moitié et bien que rebuté par sa vulgarité, il entrevit un nouvel horizon. Une discussion passionnée entre un abolitionniste et un esclavagiste lui donna, un soir, la première impression d'ensemble de cette guerre dont il n'était qu'un pion minuscule et sans importance. C'est de ce moment qu'il prit conscience d'un certain nombre de choses : de quatre millions d'esclaves noirs, d'une Union née du sang et de la souffrance des hommes, des principes abstraits du bien et du mal, des droits de l'homme et de pas mal d'autres idées. Tout cela se mit à tourner dans sa tête. C'était à vous rendre fou, la pensée de tout ce que ce monde immense et incroyable pouvait contenir.

VIII

Cependant la peur et la confusion régnaient en maîtresses. Une grande bataille avait alors lieu sur la rivière James et, bien qu'ils s'en fussent approchés à quatre reprises pour la traverser, ils avaient par quatre fois rebroussé chemin. On contaît qu'il y avait discussion entre leurs officiers et le quartier général quant à leur aptitude au combat. La ligne ininterrompue de blessés qui traversait la rivière disait assez le besoin qu'on avait d'eux, si neufs fussent-ils, et le mépris dans lequel leurs propres officiers semblaient les tenir n'était pas fait pour relever leur moral. Quand ils entendirent dire qu'ils allaient être envoyés dans l'Ouest, au Kentucky, à travailler aux voies et qu'ils seraient assimilés aux troupes du génie, ils se mirent, par réaction, à faire les bravaches et à parler de se mettre en grève. Pete

entendait ce mot pour la première fois et il l'étonna beaucoup plus que le désir de ses camarades d'entrer en action car il éprouvait, lui-même, ce sentiment qui les poussait à vouloir faire leur devoir ou à mourir.

Ils faillirent voir de près une véritable bataille lorsqu'un détachement de cavalerie rebelle passa la rivière à gué, par une nuit noire, et attaqua furieusement le flanc de leur réserve. Si ce coup avait été effectué en force, toute la réserve de l'Ohio et de l'Illinois eût pu être mise en déroute et le cours de la guerre changé au moins temporairement, mais les rebelles n'avaient envoyé que quelques compagnies et le raid s'éteignit comme une flambée. Pete vécut alors les heures les plus extravagantes de sa vie. Jeté à bas du lit à demi nu, par des coups de feu et des appels de trompette, au milieu d'hommes cherchant leurs fusils et leurs baïonnettes à l'aveuglette, il se trouva, dans l'obscurité, au centre de la confusion la plus intense. On entendait des coups de feu espacés, des cris et, finalement, ce fut la panique. Pete fut surpris de constater qu'il ne s'y laissait pas aller et, tandis que des centaines d'hommes s'enfuyaient dans la direction qui leur semblait la moins dangereuse, il resta devant sa tente jusqu'à ce que le clairon sonnât le ralliement. Il partit alors, sous les ordres d'un sergent, et prit position au bord de la rivière, où ils restèrent le reste de la nuit.

Il n'eut pas le temps de tirer gloire du fait qu'il n'était pas pire soldat qu'un autre car le lendemain la fièvre l'abattait : gloriole et confiance furent donc étouffées par la malaria. Pendant deux jours, il resta étendu sous sa tente humide, traversé de frissons, suppliant qu'on le couvrît, cependant que sa brève gloire s'évanouissait, que sa brève maturité faisait place aux plaintes de l'enfant.

Le pasteur, qui lui avait prêté le livre, passa la plus grande partie de ce temps-là, assis près de lui à le supplier de se préparer à quitter ce monde pour l'autre, mais le bon

caractère de Pete avait fui et il grognait comme un animal pris au piège. Le sergent essaya de trouver un médecin mais, au bout de deux jours de vaines recherches, on se résolut à transporter Pete jusqu'au plus proche hôpital de campagne.

Pete ne se souvint plus tard que fort mal de cette période et cela pour deux bonnes raisons : la première, qu'il avait une fièvre de cheval et la seconde, que le spectacle n'avait rien d'agréable. Les chirurgiens aux tabliers couverts de sang lui rappelaient les fermiers à l'époque où l'on tue le cochon. Un homme mourut, un jour, à côté de lui, d'une hémorragie. Le sang coula de ses lèvres sur la couverture puis sur le lit. Le cadavre resta là toute la nuit. Cette chose dure qui était en Pete éclata alors et il se mit à pleurer comme il n'avait jamais pleuré.

Il préférait son délire car il retournait alors au sein de la forêt où tout était paisible, où les frondaisons versaient une ombre profonde, où le vent du sud sifflait doucement dans les airs et où il y avait des milliers et des milliers de filles aux cheveux couleur de maïs.

Au bout de quinze jours, on le déclara guéri et il fut renvoyé à son régiment.

IX

La guerre était, aux yeux de Pete, un état de choses permanent. Il lui semblait parfois qu'il n'y avait jamais rien eu d'autre et il ne pensait guère à ce qu'il pourrait devenir quand elle serait terminée. Il n'avait pas écrit chez lui parce qu'il n'y avait personne dont il eût envie d'avoir des nouvelles. Aussi, quand la fin survint tout à coup et que son régiment fut renvoyé dans ses foyers, ne

réagit-il pas comme les autres qui hurlaient leur enthousiasme et dépensaient un argent fou à s'enivrer de mauvais alcool. Quelle guerre ! Pas une vraie bataille, rien de semblable à Gettysburg, vraiment rien ! Enfin, ils avaient été soldats et cela compte dans la vie d'un homme ! Mais pas dans celle de Pete. Et, cependant qu'ils remontaient vers Washington, Pete restait silencieux au milieu des chanteurs. Le retour n'avait rien de joyeux pour lui ; c'était, au contraire, une tragédie que d'être ainsi rejeté de la seule vie agréable qu'il eût connue.

X

La ferme avait changé, les gens aussi. Il y était revenu, non par désir mais comme un animal qui ne connaît qu'une tanière. Debout, en uniforme, tel un étranger, au milieu de sa famille, il regardait ses frères et ses sœurs comme des inconnus, le père et la vieille femme usée qu'était sa mère. La colère et la rage paternelles avaient disparu et le ton même de la voix avait changé. Le vieil Altgeld n'était ni plus grand ni plus fort que ce fils qu'il dévisageait avec appréhension. Quant à la mère, elle montrait clairement qu'elle désirait plaire. Elle sourit, l'embrassa, pleura même un peu. Ce fils là ne pouvait plus être battu. Il avait voyagé, rencontré l'ennemi et fait un pacte avec les mystérieux dieux de la guerre. Paysans depuis vingt générations, ils avaient accepté la séparation comme une fatalité mais ils ne s'attendaient pas au retour de leur fils et voilà qu'il était là et c'était un étranger dont ils devaient se méfier, en dépit des pleurs qui venaient d'être répandus. Pleurer est chose naturelle : n'était-il pas le sang de leur sang et la chair de leur chair ?

Le fait d'avoir survécu à cette guerre terrible et sanglante, d'avoir fait face aux monstres rebelles en faisait un héros aux yeux de ses frères et sœurs. Ils étaient donc disposés à l'admirer, à le prendre pour chef, à écouter ses histoires et même à l'aimer, mais il les repoussa.

— Tu t'es battu ? lui demanda-t-on.

— Non.

— Tu as tué quelqu'un ?

— Non.

— As-tu vu Jeff Davis ?

— Non.

C'est ainsi qu'il les perdit. Il avait failli les conquérir et s'en trouvait déjà séparé. Après une semaine ou deux de travail à la ferme, d'un travail beaucoup moins dur que celui d'autrefois, il comprit qu'il lui fallait partir et le dit à son père.

— Où iras-tu ? lui demanda son père.

Il avait son plan. Il n'était plus un ignorant, maintenant, et s'ils le prenaient pour une de ces épaves que seule la guerre peut utiliser, il leur prouverait que non. Il savait lire et écrire l'anglais ainsi que calculer, très peu, il est vrai, mais c'était un commencement. Il s'instruirait et reviendrait, un jour, non en soldat mais en seigneur et maître.

Il répondit donc à son père qu'il irait à l'école de Mansfield.

— A l'école ! dit le père, non pas comme il l'eût dit dans le temps mais en essayant de comprendre, de donner une signification à ce mot. L'école est faite pour les riches, pour le fils du duc ou du marchand.

Comme il parlait dans sa langue, il ne pouvait s'empêcher de penser en paysan de la vieille Europe. Son accent était plaintif et amer.

— L'école n'est pas faite pour l'ouvrier ni pour le paysan. Elle n'est pas pour nous. Es-tu né riche ou est-ce que

ce sont tes compagnons qui t'ont donné ces idées stupides ? Es-tu devenu un vagabond inutile maintenant que la guerre t'a renvoyé à la terre pour y gagner ton pain, comme notre race doit le faire.

— Peut-être bien, je n'en sais rien, répondit Pete.

— Alors, va travailler.

Pete savait qu'il était inutile de discuter. Il ne lui restait qu'à partir. Il avait assez vécu, pourtant, pour savoir que le monde n'est pas tendre envers les hommes. S'il partait, il ne reviendrait plus, il le savait.

— Nous sommes vieux, supplia la mère. Ton père n'a pas voulu t'être désagréable.

Ils insistèrent. Il sentit alors une colère étrange s'emparer de lui et partit sans même leur dire au revoir.

XI

L'école avait beau être gratuite : il lui fallait à manger et où dormir. Il trouva une petite chambre misérable au-dessus de la tannerie de Mansfield et la partagea avec deux autres jeunes gens. Cela puait comme une usine de produits chimiques, on y étouffait en été, on y gelait en hiver et il n'y avait pas de lits. Ils couchaient sur le parquet dans de vieilles couvertures de cheval.

Ils mangeaient ce qu'ils trouvaient, quand ils trouvaient quelque chose : des abats chez le boucher, du maïs bouilli, du pain sec. Pete parvenait à vivre quand il gagnait trois dollars par semaine mais c'était là un but et non pas une réalisation régulière. A l'école aussi, il fallait travailler et jusqu'à dix heures par jour pour ne pas être distancé par des garçons normaux de trois ans plus jeunes que lui. Il était lourd et lent d'esprit. Combien de fois l'entendit-il

dire ? Il lui fallait lutter dur pour comprendre les mystères de la multiplication, de la division et de la soustraction. S'il se permettait une question, toute la classe se mettait à rire. Le maître alla même jusqu'à lui demander :

— Etes-vous sûr, John, que votre place soit bien ici ?

Pete détestait cette petite ville de l'Ohio ensommeillée et satisfaite. « Va t'en », se disait-il. Il y avait quelque chose qui n'allait pas, un trop grand fossé entre ce qu'il faisait et ce qu'il pouvait faire. Pourtant, rien n'était impossible à son cerveau. Il était sûr que peu de gens rêvaient ses rêves. Il lut un ouvrage sur Thomas Jefferson et se mit à dévorer tout ce qui lui tomba sous la main concernant cet homme mais, quand il voulut traduire sa merveilleuse découverte de la démocratie en paroles, celles-ci sortirent bégayantes de sa bouche et ses pensées s'évanouirent sous les risées.

Et il fallait vivre, gagner au moins trois dollars par semaine. Il chargeait des voitures, faisait des courses, des ménages, se forçait à s'éveiller au milieu de la nuit pour aider au nettoyage de la tannerie mais cela ne faisait que quelques cents par-ci par-là. « Mauvaise période », lui disait-on en lui donnant cinquante cents de l'heure. Sa mère vint le voir, un matin qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours et bien qu'il eût dévoré ce qu'elle lui avait apporté, il lui en voulut et ne la remercia pas.

Il finit par comprendre ce qu'il désirait : être instituteur. Il ne voulait plus être une bête de somme mais bien vivre de cette autre vie où les gens étaient correctement habillés, mangeaient suffisamment, semblaient heureux et où les enfants en savaient plus que lui. On respectait un instituteur ! Il savait maintenant où il voulait en venir, son épuisement avait donc un but. Dès lors, il fut plus heureux : il se créa un code et une philosophie de la réussite par le travail. Il leur montrerait qu'il pouvait travailler plus que n'importe qui.

Un an passa. Il était encore en vie : il avait maigri, il avait été deux fois malade, mais il était vivant et il avait réussi. Un jour vint où il partit à pied pour Lexington rendre visite à un sieur Gailey qui dirigeait une école de préparation au professorat. Gailey n'eut aucun plaisir à le voir, mais Pete parla pendant trois heures, expliquant pourquoi il lui fallait devenir professeur, pourquoi Gailey se devait de lui donner sa chance. Il rembourserait tout, dût-il travailler à cela sa vie durant. On manquait alors de professeurs et surtout de gens parlant à la fois l'allemand et l'anglais. Maître Gailey lui donna sa chance.

XII

A dix-neuf ans, il était instituteur et gagnait trente-cinq dollars par mois. « On n'aurait pas pensé cela du fils Altgeld, disaient les gens. Comme quoi il ne faut pas juger les gens sur la mine. » Il s'acheta un costume noir, et coupa court ses cheveux. Sa moustache, en poussant, allait bientôt recouvrir sa lèvre blessée. Et pour mettre la dernière main à son personnage, il adopta la petite canne, signe distinctif du maître. Le jour où il battit un enfant pour la première fois, il ne cessa de se dire : « Travailler et persévérer ! D'où suis-je parti ? De rien. Une punition ne fait donc pas de mal. » Quand il se promenait dans les rues de Woodville, les gens le saluaient et, quand il entraît à l'école, il lui était agréable de sentir qu'il était quelqu'un. Les écoliers le détestaient mais ils détestaient aussi les autres instituteurs et si Pete éprouvait des doutes quant à la valeur des principes rigides qu'il inculquait, il ne leur permettait pas de le troubler : l'instruction est une sorte de dieu. Il lisait beaucoup et, chaque fois qu'il avait terminé un livre, il se sentait comme un homme qui vient de prier.

Les vieilles demoiselles Carteret l'invitèrent à prendre le thé. Elles appartenaient à la meilleure société de la ville et représentaient le summum de la culture locale. Il resta, un moment, muet d'admiration devant la beauté somptueuse de leur maison, les pièces encombrées d'objets, le sofa, le faisan empaillé qui semblait vivant sous son globe de verre merveilleusement gravé et surmonté d'un chasseur en porcelaine, les dentelles délicates, le tapis oriental, la vitrine et les nombreuses lampes peintes, mais reprit vite son assurance et convint que Whitman était, en effet, un barbare, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler de lui et ne sut même pas si c'était un général ou une gloire politique locale. Il admit que le théâtre, quoique contraire à la religion, pouvait apporter sa contribution à une élite. Il découvrit même, quand il raconta ses souvenirs de guerre, qu'il pouvait être amusant car les deux sœurs et le pasteur méthodiste rirent avec complaisance. Mais le thé chaud n'éteignit pas le feu qui brûlait en lui.

Plus il éprouvait de satisfaction, plus ses désirs grandissaient. Lui qui, autrefois, n'eût jamais osé penser à une femme, faisait maintenant la cour à une jolie institutrice de l'école. Certes, il ne pouvait pas encore espérer conquérir la fille de Charles Adams, le charron, mais il y rêvait.

Son père et sa mère vinrent alors le voir et faire appel à ses bons sentiments. Quand il leur répondit avec hauteur et dédain, sa mère éclata en sanglots et son père fixa le sol avec embarras. Ils étaient des paysans et leur fils était un monsieur mais, voilà ! ils étaient sur le point de perdre leur ferme à moins de trouver un peu d'argent.

— Ça va, finit-il par dire, ça va. Je vous donnerai ce que vous voulez.

Ils lui baisèrent la main. Jamais ils n'avaient rêvé d'être les parents d'un tel fils. Et ils n'y étaient pour rien.

— Ça va, répéta-t-il.

Tout le monde disait que Pete Altgeld allait maintenant se fixer, qu'il avait du caractère et de la persévérance. C'était visible. Quand une jeune fille le repoussait, il s'en trouvait une autre pour aller se promener avec lui jusqu'à la sortie de la ville, puis dans l'ombre des sentiers avoisinants où tout devenait facile. Mais aussitôt après, la peur le reprenait et son esprit se débattait comme un oiseau en cage.

Quand il retourna chez les demoiselles Carteret, il y trouva une odeur de moisi qu'il n'avait pas remarqué dès l'abord. Anton Schwab, l'ivrogne de la ville, athée par surcroît, s'accrocha un jour à lui à la sortie de l'école et lui dit :

— Comment va le parangon de vertu ?

Il voulut s'en aller car il ne faisait pas bon être vu en conversation avec Schwab, surtout pour un maître d'école, mais l'athée se refusait à le lâcher.

— Écoutez-moi bien, Altgeld, car, dans quelque temps votre sang va se glacer comme celui de tous ceux qui habitent ici : vous avez une âme, entendez-vous ! Je peux d'autant mieux vous le dire que je ne crois pas à leur bon Dieu méthodiste-baptiste-luthérien. De toutes façons, dans une ville où il n'y a pas plus de deux ou trois âmes, pas moyen de les manquer. Mais, bientôt, ce ne sera plus une âme que vous aurez mais un petit rocher et, croyez-moi, je m'y connais. Je dis toujours : Pete Altgeld, c'est un homme. Mais non ! Vous êtes en train de changer. Peut-être n'avez-vous pas de cœur ! Des bigots, de sales bigots, puants. Qu'enseignez-vous dans votre école ? Je vais vous le dire : des mensonges. Deux et deux font quatre, la vérité éternelle, etc... Des mensonges ! Et vous devenez vous-même un sale petit mensonge prudent. Allez-vous-en, allez-vous-en, avant qu'il ne soit trop tard. Et trop tard, ça vient très vite. J'en sais quelque chose.

Il eut, certes, peur qu'on ait vu l'ivrogne lui parler, mais

la vue de cette épave morale, sale, pas rasée, puante d'alcool lui rendit, par ailleurs, confiance. Schwab était pourtant instruit. Il avait eu maintes occasions de réussir. A quoi voulait-il le pousser ? A quitter un travail où il gagnait trente-cinq dollars par mois ? Ah non ! Il avait travaillé trop dur pour y parvenir. D'autres avaient eu une enfance, lui pas. Maintenant, au moins, il avait quelque chose. Il essayait de s'en convaincre en se répétant : « Maintenant, j'ai quelque chose ». Mais, à mesure que passaient les jours, les semaines et les mois, sa certitude s'évanouit graduellement, si graduellement qu'il ne s'en aperçut pas mais ne put s'empêcher de constater, finalement, qu'il était tout aussi lié qu'auparavant. Seuls, les liens étaient différents. Ce n'était pas là le château dont il avait rêvé. Parti à la conquête du monde, il avait fini par entrer à la Société féminine de poésie. Il lui semblait que les ouvriers, debout devant le bistrot de Meyer, se moquaient de lui. Ne s'attendait-on pas à ce qu'il se mariât ? Il avait vingt ans et l'on comptait sur lui pour épouser l'une des trois jeunes filles possibles de la ville.

« Pourquoi ne suis-je pas fait comme eux ? ne cessait-il de se demander. Suis-je malade, pourri ou fou ? » Pourquoi voyait-il noir ce que les autres voyaient blanc ? Ces citoyens droits et sans tache, pourquoi ne les admirait-il pas ? Qu'ambitionnait-il donc ?

Quand il s'en alla, il comprit que c'était une fuite, une fuite sans raison. Sa famille et les gens de la ville é mirent cent explications différentes. Ils parlèrent de lui pendant quelque temps, puis l'oublièrent. Il les avait toujours inquiétés sans qu'ils pussent bien préciser en quoi. L'ivrogne de la ville ne clarifia pas le problème quand il prétendit que Pete était parti pour sauver son âme.

XIII

Il n'était pas inquiet de son âme mais ressemblait plutôt à un cheval qui a rompu son attache. Assez pensé ! Il avait passé cinq ans à étudier et à penser, s'était déguisé de noir et promené avec une petite canne. Il cassa la canne en petits morceaux. Il marchait sur la route de Cincinnati, son manteau noir sur le bras ; mais, comme il faisait trop chaud et que le manteau était lourd, il le jeta dans le fossé. La cravate noire suivit. Puis, il releva ses manches et mit ses bras musclés à nu. Lui, un maître d'école ! Il ne savait rien, moins que rien. C'était un piège, tout était piège. Trois jeunes filles au choix, décidez-vous. Il cracha dans la poussière et éclata de rire en se tapant sur les cuisses.

Il suffit d'y voir clair pour comprendre. Il avait vu clair. Il avait failli être pris au piège mais cela ne lui arriverait plus. L'ivrogne était un imbécile, lui aussi. De quel droit prêchait-il, d'ailleurs ? Il ne savait rien faire d'autre. Même s'il n'y avait pas de bon Dieu, Pete Altgeld n'était pas de la même race que ce pauvre type.

Il sauta une barrière, cueillit quelques pommes, puis alla se rafraîchir les pieds dans l'eau paisible d'un ruisseau.

Il coucha dans une meule de paille après avoir suivi les étoiles filantes du regard. Il fallait avoir l'œil car elles filaient vite. Il tendait l'oreille aux bruits de la nuit : hululements de hiboux, coassement de grenouilles, meuglements de vaches.

Il allait passer pour un vagabond, mais tant pis : il ne serait pas le seul. Les routes étaient couvertes de soldats. Il marchait parfois à côté d'eux et parfois s'asseyait à leur feu, mangeant des conserves et écoutant leurs histoires, toujours semblables. Il trouva du travail à Cincinnati : une

semaine dans une fabrique, une autre à charger des wagons de chemin de fer mais plus de chaînes, plus d'attaches. Il était libre et quand il s'attacherait à une chose, ce serait à la bonne. S'il y avait eu une guerre, il se serait enrôlé, mais il n'y en avait pas. Alors, il prenait la route. Il vit les hommes des usines : cela aussi c'était de l'esclavage. A Cincinnati, il vit avorter une grève : imaginer que cela pouvait mener à quelque chose, c'était de la folie. Commencez par vous libérer de toutes vos chaînes. La route, il n'y a que cela de vrai. Travailler ? Quand on a faim. Et lire ? Eh bien, depuis Woodville, il n'avait lu qu'un petit livre de H.D. Thoreau, qu'un autre vagabond lui avait donné. C'était un bon bouquin, mais il se méfiait terriblement des livres. La route avec le soleil pendant le jour, et les étoiles, la nuit, là était la vérité.

XIV

Il traversa l'Indiana et l'Illinois. Il ne renâclait pas au travail et, en cette saison, on trouvait partout un repas ou un dollar. Il aimait travailler, le travail lui était même naturel, mais sans attaches, sans chaînes. Il se voyait, parfois, invité à manger avec la famille du fermier et s'entendait bien avec elle et, parfois, il passait quelques heures auprès d'une fille souriante, aux joues fraîches. Sachant qu'elle n'était à lui que pour un moment, pas davantage, il se sentait plus à l'aise avec elle qu'avec toutes celles qu'il avait connues. C'est alors qu'il commença à se faire une idée vivante de son pays. Il comprit que pour le connaître, il fallait qu'il vous entre dans la chair, qu'il vous pénètre jusqu'aux os : ne faire qu'un avec les champs, les routes et les bois. Ici, en cette terre riche du Middle-West, se trouvait le vrai cœur de l'Amérique.

En eût-il éprouvé le désir qu'il n'eût pu résister à la vague qui portait le pays et il allait vers l'Ouest avec la marée, en même temps que des milliers, des centaines de milliers d'autres. Avec lui, avançaient les chemins de fer, les usines, les fermes, les familles, les tribus, par provinces entières. Il parlait parfois allemand, parfois anglais. Il s'était libéré de ses difficultés d'élocution, ses paroles avaient pris les couleurs de la vie et, bien qu'il l'ignorât et l'eût même nié, toute la littérature qu'il avait emmagasinée s'organisait, se décantait, se fondait en une matière riche et fluide qui venait à point nommé.

Il se reconnaissait en ces gens auxquels il parlait car, sous leur apparente lenteur d'esprit, ils étaient durs comme lui et ressemblaient beaucoup à son père. Leur réserve était inséparable de l'âpreté de leur course, vers l'Ouest, pour la liberté et le pain qui les avaient obsédés, eux et leurs pères.

Mais, quand vint l'hiver et que les moissons furent glanées, les sans-abri rentrèrent dans les villes et Pete y entra avec eux. La route était désormais glaciale et les vergers couverts de fruits appartenaient au passé : les coureurs de route étaient donc contraints de changer de peau ! Qu'ils fussent chômeurs, vétérans de la guerre, ouvriers agricoles ou de ces vauriens professionnels qui, n'ayant jamais travaillé et s'y refusant, vivent aussi bien aux dépens des fermiers que des ouvriers, ils appartenaient tous à la race des déshérités, des sans-toits, des sans-terre.

C'était avec eux que Pete devait courir sa chance. A Saint-Louis, il prit place dans les queues de chômeurs. Faute de quoi, il ne restait qu'à voler et ce n'était pas son genre. Il gagnerait la bataille et monterait jusqu'au haut de l'échelle mais, pour commencer, il fallait avoir où coucher et de quoi manger. Malheureusement, il y avait quatre offres pour une seule demande : il fallait se battre, écraser un plus faible. Et quand on avait dépensé son der-

nier sou à s'acheter une bière ou un sandwich, on s'offrait à moins cher et à meilleur marché encore, à mesure que le désir de vivre s'exprimait plus violemment. C'est ainsi qu'il fut engagé aux bains de soufre à soixante-quinze cents par jour.

Plus de chanson, plus de danse. Rester vivant, c'était le principal et le dimanche, tout ce qu'il pouvait s'offrir avec vingt-cinq cents en poche, c'était d'aller faire de l'œil aux filles dans un café-concert, en buvant lentement son unique verre de bière au son d'une valse. Mais soixante-quinze cents ne rendent la vie ni belle, ni rose, ni florissante, aussi mourait-il tout doucement de faim. Il perdit courage, devint comme une bête. La voix de la foule grandissante des sans-travail commença à lui devenir familière et il éprouva un sentiment nouveau pour lui.

Mais, au moment où cela allait le plus mal, les agents du chemin de fer arrivèrent pour recruter de la main-d'œuvre à trois et quatre dollars par jour. Et en avant pour le paradis avec la M.K.T. ! L'Amérique allait vers l'Ouest et le voyage était gratis pour tout Yank, Mick ou Hunky¹ aux reins solides et à la tête légère. C'est cela qu'ils proclamaient à grands coups de parades et la bière coulait à flots. Pete Altgeld s'embarqua donc pour la gloire.

XV

On gagnait trois dollars par jour. Les équipes partaient vers l'Est et le Sud, vers les prairies jaunes qui se déroulaient à perte de vue, vers l'horizon et au delà, semblait-il. Le cheval de fer avançait, chevauché, comme disaient les hommes, par ce vieux salaud de Jay Gould qui avait tué

¹ Diminutifs familiers symbolisant l'Américain, l'Irlandais et l'Allemand.

sous lui plus d'Irlandais que le comté de Mayo n'en avait jamais compté. Pete prit place dans une de ces équipes qui, sur des kilomètres maniaient le marteau, le pic et la pelle. Le chant du fer sur le fer, du pic dans le bois annonçaient un âge nouveau. Les hommes chantaient : « *Poscz-le, poscz-le* à coups de marteau, ce fer est si lourd que vous mourrez bientôt. » Les rails avançaient comme une chose vivante : dix mille hommes, trois cents wagons, un bordel ambulante, une tente-hôpital où l'on portait ceux qui ne tombaient que pour mourir. Les campements poussaient de place en place : c'étaient des lieux de débauche organisés par cette même compagnie qui posait les rails, afin de reprendre le samedi ce que les hommes avaient gagné toute la semaine de l'aube au crépuscule : l'alcool y était à un dollar le verre, les femmes à vingt fois plus, et il y avait encore la roulette, le baccara et quelques autres jeux.

Pete comprit, dès le premier jour, pourquoi le recrutement s'était effectué avec une telle mise en scène, pourquoi tant de bière avait coulé et pourquoi on était payé trois dollars par jour alors qu'on ne gagnait que soixante-quinze cents à Saint-Louis : c'est que, en été, il tombait plus d'hommes que sur un champ de bataille. La chaleur les abattait comme des mouches. Il fallait bien les remplacer ! Les hommes s'usent vite à cet ouvrage. Tout le jour, ils maniaient le marteau, la clef, le pic ou la pelle, ne les laissant retomber que lorsqu'il faisait trop sombre pour travailler. Le chemin de fer avait besoin de traverser le continent : il fallait donc que les hommes fissent vite !

Pete Altgeld était jeune et fort. Il était fier de sa force. Un Irlandais, proche de lui, voulut le prévenir : « Prends ton temps, petit, lui dit-il, ou tu vas te trouver tout d'un coup allongé sur le sol du Kansas ! » Il ne fit qu'en rire et lui montra ce dont il était capable.

Les Irlandais étaient alors, comme chacun sait, expédiés par cargaisons entières et directement envoyés sur les voies.

Ils ne pouvaient pas avoir le feu sacré, comme lui, ni sa certitude de gravir l'échelle jusqu'en haut. Ah çà ! il pouvait travailler ! Il ne lui fallait pas beaucoup d'imagination pour voir nettement les rails avancer vers la gloire et c'était un homme comme lui qu'il fallait pour les poser. Ces Irlandais étaient maigres et sous-alimentés, aussi, après douze heures de travail, allaient-ils boire ce qui leur restait. On peut devenir riche à trois dollars par jour si on sait les conserver. C'était là ce que faisait Pete et, tous les jours, sous le ciel en fusion, il le répétait aux Irlandais.

Et puis, un beau matin, il se sentit brûlant et ses jambes refusèrent de le soutenir. On le porta sous un hangar et il se mit à trembler de froid. Les Irlandais hochèrent la tête en regardant ce pauvre idiot et il resta là, sous des sacs, jusqu'à l'arrivée d'un docteur très pressé qui proposa de le faire admettre à l'hôpital moyennant trois dollars par jour...

Pete refusa tout net : il préférait mourir.

— C'est ce qui va vous arriver, dit le docteur. Ici, personne ne vous apportera à manger.

— Trois dollars par jour ! Mais c'est ce que je gagne !

La fièvre l'excitant, Pete protesta de plus belle : il avait besoin de cet argent pour monter en haut de l'échelle. Il n'allait pas passer sa vie à manier le pic et la pelle. Il avait mis cet argent-là de côté, dollar par dollar, et maintenant on voulait le lui reprendre ! Plutôt mourir !

— Parfait, dit le docteur, mais pas ici, c'est un bien de la compagnie.

Pete réussit à se mettre debout, mais s'évanouit aussitôt. Le docteur fit signe aux brancardiers qui attendaient au dehors et on le porta à l'hôpital, un grand hangar fait de planches et de toiles. On le déshabilla : l'argent était dans sa ceinture. La compagnie ne plaisantait pas sur ce sujet et l'argent fut consigné entre les mains de l'économiste. Soixante dollars représentaient vingt jours de soins, mais

le sixième jour, quand on crut qu'il allait mourir, on le débita de dix-sept dollars pour un cercueil et un trou garanti d'au moins trois pieds de profondeur. Or, il se remit. Quand il se releva, il avait maigri de dix kilogs, souffrait d'horribles maux de tête et n'avait plus un sou. Son équipe ayant avancé de trente kilomètres, il demanda au directeur de l'autoriser à monter sur un train.

— Pour aller où ? lui demanda le directeur.

— Au travail.

— Tu n'as plus de travail, lui fut-il répondu. Tu en es incapable. Nous ne donnons pas trois dollars à des cadavres.

Il insista, rappella qu'il avait battu les Irlandais au travail. Le chef d'équipe n'avait-il pas dit qu'il était un de ses meilleurs ouvriers ?

— Rien à faire, répéta le directeur. Tu veux rejoindre ton équipe ? Vas-y à pied.

Pete se mit en route le long de la voie. Il faisait 45° à l'ombre mais il n'y avait pas d'ombre. Au bout d'un moment, il eut l'impression que la prairie montait et descendait comme la mer. Il s'écroula dans une baraque à outils et y attendit la nuit. Puis, il se remit en marche. Le cuisinier d'une cantine consentit à lui donner un bout de pain et une saucisse. Au matin, il rejoignait le camp. Les Irlandais portaient au travail. Ils se frottèrent les yeux et le regardèrent avec stupéfaction. « Voilà l'homme fort », dit l'un d'eux, mais sans haine. Si Pete s'était vu, il aurait compris pourquoi. Quand il trouva le chef d'équipe et lui demanda à reprendre son travail, il sut tout de suite quelle serait la réponse.

— Ça ne va pas, Pete.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Toi, tu ne vaux rien. Pourquoi ne t'en vas-tu pas vers le Nord ? Ici, il y a la fièvre.

— Je n'ai pas le sou, répondit-il. Je vous en prie, monsieur, laissez-moi reprendre mon travail.

— Repose-toi et on en reparlera.

— Je vais bien, je me sens très bien, maintenant, mettez-moi à l'épreuve et vous verrez.

Le chef grogna puis acquiesça. Mais c'étaient les Irlandais qui menaient maintenant le jeu. Pete tint le coup pendant deux heures puis ses jambes le trahirent et il s'écroula. On le porta à l'ombre et le soir-même le chef lui donna une autorisation pour prendre le train vers le Nord et un bon conseil par-dessus le marché :

— Fous le camp d'ici ou tu seras mort dans un mois.

XVI

Il avait eu peur pendant la guerre, mais pas le genre de peur qui l'étreignait à présent. A vingt-deux ans à peine, il était vide de toute force et on le rejetait comme un instrument hors d'usage. Personne au monde ne se souciait de Pete Altgeld et peu importait qu'il vécut ou mourut. La société a ses exigences et quand on ne les satisfait pas, elle vous tourne le dos. Le voilà devenu vagabond. Il se mit en marche vers le Nord, ses vêtements tombèrent en lambeaux et la barbe envahit son visage. Dès qu'il essayait de travailler dans une ferme, la fièvre le reprenait. Il suppliait qu'on lui donnât à manger. Jamais cela ne lui était arrivé et jamais il n'avait pensé que cela pût lui arriver, mais le corps a des besoins qu'il faut satisfaire. Il dormait dans des granges ou à la belle étoile et s'éveillait au matin, raide, endolori et désespéré. Parfois, au long des routes droites comme des flèches, qui menaient vers le Nord, ses vieux rêves le reprenaient et, malgré la réalité décevante, la confiance lui revenait. Mais ses rêves n'étaient plus que de mauvaises drogues et il n'avait plus de projets sinon celui de vivre.

Les uns étaient charitables, d'autres cruels, la plupart indifférents. On le recevait parfois le fusil à la main car, selon toutes apparences, il ne pouvait qu'appartenir à cette race de gens sans vergogne que la société a rejeté et qui volent ceux qui les rejettent. Une famille du Kansas le soigna, pourtant, pendant une de ses maladies. Elle le nourrit et l'abrita, sans doute en souvenir du temps encore proche où elle cherchait elle-même, au long des routes, le chemin de la vie. Mais elle était respectueuse des lois de la société et finit par le renvoyer.

Il traversa le Kansas, entra dans le Missouri. En hiver, il serait mort mais, par ce beau temps, il parvenait à survivre et continuait de marcher sans perdre l'espoir que, de l'autre côté de la colline, il rencontrerait la chance. Il allait parce que le désir de vivre est une exigence trop violente, trop constante et le désir de vivre le poussait en avant quand toute autre raison d'avancer avait disparu.

DEUXIÈME PARTIE
LE TÉMOIGNAGE

I

Le fait de se réveiller est, toutes proportions gardées, une sorte de nouvelle naissance. Les gens simples parlent, d'ailleurs, du sommeil comme d'une mort passagère et de la mort comme d'un long sommeil. Le cerveau se repose la nuit, et les différents courants de la pensée qui se sont entrechoqués avec tant de violence, s'apaisent. Il se fait quelque part un grand nettoyage et les rêves du matin appartiennent à un autre monde. Ce matin-là, quand le juge s'éveilla, ses rêves se prolongèrent un instant avant de retomber dans les profondeurs de sa mémoire. Il s'accrochait à des souvenirs : un visage disparu, une route qu'il avait arpentée, quelque événement désagréable, mais les rêves prouvent agréablement que rien n'est immuable. L'horreur s'enfuit vite et le soleil est là pour témoigner de la beauté de la vie. Il y a encore d'autres témoins : la douceur d'un lit chaud, des draps blancs et propres, un oreiller de plumes et de bonnes couvertures qui vous protègent de la fraîcheur de l'automne. Il est vrai que d'autres ne s'éveillent pas ainsi, mais sur la terre dure et froide, sur le bat-flanc d'une cellule de prison, sur une balle d'avoine ou un parquet couvert de vermine et que d'autres

s'éveillent à une vie dont le sommeil est l'unique sursis. Le juge ne se sentait cependant pas enclin à apprécier cette maxime biblique : « Je n'existe que par la grâce du Seigneur. » Il se rappelait trop bien les étapes qu'il avait dû franchir et, si on lui avait parfois tendu une main secourable, il devait surtout se féliciter, à son avis, d'avoir eu de la volonté. Après tout, il est juste de rendre hommage à qui le mérite.

Cependant qu'il émergeait de sa mort passagère, le soleil découpait un large panneau de la chambre et le juge rentrait, sans se presser, dans la vie de tous les jours. Il se tournait, se retournait, ouvrait et refermait les yeux, se détendait comme un animal satisfait tout en poussant de petits soupirs. Physiquement reposé par la mollesse du lit, il éprouvait cette merveilleuse sensation que nous ne ressentons qu'au réveil ou dans des moments de grande faiblesse : celle de voguer du conscient à l'inconscient, un peu comme un esprit désincarné. Il ne se trouvait pas plus dans le passé que dans le présent et, tout en reprenant contact avec ce dernier, il passa successivement dans la peau de plusieurs personnages : Pete Altgeld, paysan ; Pete Altgeld, soldat ; Pete Altgeld vagabond qui cherchait l'espoir là où il n'y en avait pas ; Pete Altgeld vivant, mourant, vaincu, triomphant. Il se rappela le début de sa chance, quand, au pire moment, il avait fait la connaissance de gens charitables qui l'avaient aidé et nourri. C'est sur cette image qu'il se décida à revenir définitivement à la vie. Il se demanda seulement ce qui pouvait bien le troubler au fond de lui-même.

II

Des voix filtraient à travers la porte :

— Taisez-vous ! Vous allez réveiller le juge.

— Qui est-ce qui crie ? C'est vous, vous ne cessez de hurler !

— Taisez-vous.

— Taisez-vous, vous-même.

— Et d'abord, parlez-moi sur un autre ton.

— Eh bien, ça alors ! Je n'aime pas beaucoup le vôtre.

— Je n'ai jamais vu une femme de chambre qui ne soit pas grossière.

— Dites donc, vous, on croirait que vous êtes chez vous.

— Je vous ferai mettre à la porte.

— Vraiment ! Je pourrais en raconter de belles sur votre compte.

— C'est moi, la femme de charge ici, alors faites-moi le plaisir de descendre à la cuisine. Entendez-vous ? A la cuisine !

Le juge entendit sa femme ouvrir la porte de son boudoir et sortir sur le palier.

— Descendez toutes les deux et cessez donc de faire tant de bruit, dit-elle.

Le juge s'assit sur son séant. La vie était compliquée et le problème domestique, lui-même, n'était pas simple. Il comprit le sujet de son inquiétude : on était le 11 novembre 1887.

III

Le juge repoussa les couvertures, laissa un instant pendre ses pieds hors du lit, puis enfila ses pantoufles. Il alla à la fenêtre et regarda la belle matinée ensoleillée. Le mois de novembre à Chicago est un bon mois, agréable, froid et propre : les arbres ont perdu presque toutes leurs feuilles, mais les oiseaux, qui n'ont pas fui vers le sud, sont pleins de vigueur.

A cette heure déjà, un peu avant sept heures, les gens partaient pour leur travail, un agent se tenait au carrefour, une voiture de laitier passait en cliquetant. Tout était normal. Le juge eut un frisson, prit une robe de chambre et s'y drapa.

Ce matin-là, il se sentait particulièrement sensible aux sons, aux odeurs, au froid et à la chaleur, au dessin de la chambre, à toutes les sensations que l'être accepte habituellement sans y faire attention. Il était tout prêt à l'irritation et beaucoup de choses y contribuaient : ce tableau de Daniel Webster au mur, par exemple : quelle décoration ridicule, pour une chambre à coucher ! Pourquoi est-ce que je ne le jette pas ? Daniel le Noir, noir de sa propre ignorance, oui ! Cet affreux enroulement du dossier de la chaise, le papier mural, le tapis. Il savait qu'il cherchait consciemment à s'irriter et se l'interdit. Il se mit à marcher dans la chambre, étendit les bras et fit deux ou trois mouvements, ouvrit la fenêtre et aspira profondément l'air froid du matin : mais la fraîcheur était plus déprimante qu'exaltante : il referma la fenêtre, s'assit sur le lit et se lissa la barbe.

Voilà qu'il était juge alors qu'il méprisait les juges et maintenant plus que jamais. Cette idée amena son premier

sourire de la matinée. Une affaire qu'il avait jugée lui vint à l'esprit et pour la cinquième fois au moins, il pensa à la remarque sardonique et spirituelle qu'il aurait pu et qu'il aurait dû faire à un certain moment et que tout Chicago eut colportée pendant des semaines; mais elle ne lui était venue que bien après. Puis gêné de son égocentrisme, il chassa ces pensées et reprit le fil de ses souvenirs.

« Un malade ne peut pas travailler, c'est impossible », répétait Cam Williams, le fermier.

Comme il se souvenait bien de Cam Williams ! Non, un malade ne peut pas travailler, mais l'exaltation de la fièvre l'avait poussé à discuter avec le fermier, non sans se moquer de lui-même de la proposition saugrenue qu'il faisait. S'il guérissait, il rembourserait leurs soins en travail et pour travailler, il s'y connaissait ! « Mais si vous mourez », disait le fermier qui n'était pas le moins du monde dupe. Mais voilà, il y a des gens charitables envers leur prochain et, bien que le juge ne comprît guère cet amour généreux de l'espèce humaine, il devait en reconnaître l'existence. Sinon, pourquoi le fermier aurait-il accepté le marché ? La chance n'avait-elle pas commencé là, non loin de la petite ville de Savannah, en Ohio ? Sans ce fermier, eh bien il s'en serait peut-être trouvé un autre. Sa mémoire se débattit, talonnée par la signification de ce 11 novembre 1887. Personne ne pouvait avoir été plus mal armé que lui, plus laid, plus pauvrement doué, éduqué et instruit que lui. Au départ, tout était contre lui. Il était descendu jusqu'au bas de l'échelle avant de la remonter. Était-ce Cam Williams qu'il fallait créditer de son propre effort ? Il fallait tout de même tenir compte de ce que Pete Altgeld aurait très bien pu rester paysan toute sa vie ! Cela ne comptait-il pas ? Il avait été maître d'école, avait étudié le droit, avait travaillé dans des formes mais ce n'était pas tout et ce n'était pas seulement ses relations qui l'avaient aidé. Non, il avait su tirer parti de lui-même, et c'est précisément cela

qui lui avait valu l'admiration des gens. Ce n'était donc pas par hasard qu'il avait été nommé avocat de cette petite ville.

Assis sur son lit, le juge regarda ses mains fortes, larges et volontaires. « Par moi-même, pensait-il. Et je pourrai le refaire. »

Personne ne l'avait aidé. Il avait commencé au plus bas, sans mépriser les affaires les plus modestes. C'est pour sa propre valeur qu'il avait été nommé avocat général d'Andrew County, en Iowa. Il aurait bien étonné les gens en leur disant qu'il avait eu cette ambition dès l'âge de douze ans mais il ne se cachait pas d'avoir de l'ambition. Il eut, certes, pu demeurer avocat général car personne ne le forçait à aller à Chicago, mais c'était justement en cela que résidait sa réussite, dans ce chemin fait, pas à pas, vers le but.

Et, maintenant, il était le juge Altgeld de Chicago. Et pas non plus un de ces imbéciles amoureux de la race humaine ! Il ne parvenait cependant pas à se cacher que ce chapelet de pensées, cette protestation contre la bonté d'un paysan étaient la conséquence d'un fait désagréable : Albert Parsons et les autres allaient mourir ce jour-là. Dans quelques heures ils seraient pendus.

IV

Il s'habilla méthodiquement. Bien que son ami Joe Martin, le joueur professionnel, lui ait un jour déclaré : « Pete, vous êtes bien le plus pur Yankee que j'aie jamais rencontré », il avait gardé certaines habitudes que l'on pourrait qualifier d'allemandes. Il était extraordinairement méthodique, par exemple : chaque chose à sa place.

Le simple fait d'accomplir une besogne aussi coutumière que s'habiller le détendit et, quand sa femme passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et lui demanda : « Tu seras bientôt prêt, mon chéri ? » il répondit : « Dans quelques instants et j'ai plutôt faim. »

— Veux-tu des œufs ou des crêpes ?

— Des crêpes, acquiesça-t-il.

— Je ne sais pas si nous avons encore du miel.

— Alors, du beurre. C'est tout aussi bon. Seigneur dieu, faut-il absolument du miel pour manger des crêpes ? J'en mangeais alors que le miel n'était qu'un rêve pour moi, un rêve, je t'assure.

— Bon, dit-elle, j'ai du beurre frais d'hier.

Il prit ses petits ciseaux d'argent et se regarda dans la glace. Sa barbe ou sa moustache avaient-elles besoin d'être taillées ? L'image qu'il voyait était celle d'un juriste de quarante ans, digne et point déplaisante. La barbe courte et la moustache lui donnaient de la dignité, diminuant son menton, sans trop le vieillir. La moustache était soigneusement peignée de façon à couvrir son bec-de-lièvre. Ses amis les plus intimes et les plus anciens ignoraient, eux-mêmes, son infirmité et il s'était depuis peu débarassé de tout complexe à cet égard. Son visage avait maigri et cela aussi avait son importance. Un bon coiffeur avait domestiqué sa toison sauvage et le port de tête qu'il avait adopté mettait en valeur son front large et bien dessiné. Somme toute, il n'avait plus à redouter son propre aspect. Il n'était, évidemment, pas aussi grand qu'il l'eût désiré, mais il pensait, depuis longtemps, que ce sont les petits qui se battent le mieux.

Il en arriva à la conclusion qu'il avait tiré le meilleur parti possible d'un visage sans charme, vraiment le meilleur parti, puisqu'il avait pu épouser celle qu'il désirait. Cette constatation chassa ses pensées désagréables et il fit un petit signe d'approbation à son image. Il écrivait un jour

le roman de son amour : c'était un roman qui valait bien ceux pour lesquels on paie des gens.

Longtemps auparavant, alors qu'il faisait ses débuts de maître d'école dans l'Ohio, il était tombé amoureux d'une jeune fille du nom de Emma Ford. Ce qu'il était alors suffit à expliquer que les parents de la jeune fille n'aient pas voulu entendre parler de lui, mais il avait toujours su qu'elle serait sienne et il avait précieusement conservé en lui cet amour de jeunesse. C'était un rêve qui l'accompagnait, qui faisait partie de sa solitude et de sa peine au temps où il couchait à la belle étoile. Cela ne signifiait pas qu'il n'ait aimé qu'une femme ! Non ! Elles lui paraissaient toutes belles et désirables, mais il y en avait beaucoup. Une seule l'avait hanté à cette époque de sa vie où il ne possédait rien et désirait tout. Il n'est donc pas surprenant que, à trente ans, nanti d'un avenir, de quelque bien et d'un certain « standing », il fut revenu demander sa main.

Et elle l'avait accepté. Cette belle grande fille, instruite et bien élevée, l'avait accepté, lui, Pete Altgeld, le déshérité, le « self made man ». D'aucuns pouvaient être cyniques à cette pensée mais cela lui était impossible, à lui qui la connaissait mieux que personne. N'était-elle pas à lui jour et nuit ? Tel était le roman que la vie n'offre qu'à un petit nombre et qu'elle lui avait donné.

Il n'est pas étonnant qu'il ait oublié ce que ce jour-là pouvait avoir de désagréable : il avait confiance en l'homme qu'était le mari d'Emma Ford. C'était une femme parfaite.

Quand d'autres la regardaient, d'abord incidemment, puis plus attentivement, il se sentait fier qu'elle fût à lui. Ne peut-on être fier de ce qu'on possède ?

Cette belle maison en pierres de taille lui appartenait aussi. Il n'était à Chicago que depuis douze ans et ce n'était pas là une mince réussite. En vérité, il avait poussé en même temps que la ville, avec la même vigueur brutale et créatrice.

Il se souvenait fort bien de Chicago en 1875 ! Les chemins de fer, ce triomphe de la volonté américaine, y convergèrent déjà. Des milliers de têtes de bétail arrivaient de l'Ouest et du Sud-Ouest pour y être égorgés, saignés et distribués. Une ville naquit autour de cette tuerie. Le charbon vint du Nord. Le bois arriva par les lacs. Une route de cinq cents kilomètres s'allongea entre la glace et la boue. Les taudis et les usines se multiplièrent à l'infini. Ici, naissait une religion de la puissance, du succès, de la richesse et de l'énergie brutale. Les voitures à chevaux se mêlèrent aux troupeaux venus des immenses prairies de l'Ouest et les trains couverts de fumée aux voitures luxueuses. Les ouvriers arrivèrent de l'Est, de l'Ouest, du Sud, d'au delà des mers, par centaines de milliers : Yankces, rebelles, Allemands, Irlandais, Bohémiens, Juifs, Slaves, Polonais et Russes. C'étaient tous des hommes durs, désespérés, prêts à tout pour rester à flot. Il semblait qu'il y eût deux hommes pour chaque place et, pendant que ces hommes se battaient entre eux, d'autres les combattaient, une nouvelle espèce de géants, d'empereurs, de rois : les hommes aux millions de dollars, aux centaines de millions de dollars. Le sang se mit à couler, la violence à se donner libre cours et une agitation, comme il n'y en avait nulle part ailleurs au monde, commença à naître pendant que Chicago criait aux quatre coins de la terre sa faim de chair humaine.

C'était sa ville à lui. Elle l'avait fait et il avait contribué à la faire. Un homme doit être fier de ce qui est à lui.

V

Il descendit déjeuner.

— Il fait beau, ce matin, n'est-ce pas, mon chéri ? lui dit sa femme.

— Très beau, oui, très beau, répondit-il.

Elle portait une jupe grise et un chemisier blanc, brillant et chic. La clarté matinale lui allait bien et son sourire était plein de confiance. Si tant est qu'on pût la définir d'un mot, le mot allure la situait et le juge appréciait cette allure. Il entraînait en fureur quand on lui rapportait que les gens le plaïnaient de ne pas avoir d'enfants. Que savaient-ils du mariage et de ce qu'un homme attend de son épouse ?

Il la regarda en s'asseyant, l'apprécia et lui sourit à son tour. Son journal était plié à côté de son assiette, comme d'habitude. Il le déplia tout en se mettant à manger. « De la crème ? » lui demanda sa femme. Il acquiesça de la tête et se mit à lire le gros titre en lettres noires immenses : « ON EXÉCUTE AUJOURD'HUI LES ANARCHISTES. » Il planta sa cuiller dans son assiette : « On exécute aujourd'hui les anarchistes. »

Sa femme lui versa de la crème.

« On va, enfin, au bout d'un an et demi, mettre le point final à l'affaire des anarchistes et les citoyens amis de l'ordre vont pouvoir pousser un soupir de soulagement et dormir tranquilles. Nous sommes heureux de dire que, en dépit des pressions occultes, le verdict... »

Sa femme l'interrompit pour lui demander ce qui se passait.

— Comment ?

— Je ne crois pas que ce soit bon pour toi, dit-elle, de lire en mangeant. Ce n'est certainement pas bon pour ta digestion et ce n'est pas poli.

— Pas poli ?

— Non, c'est très mal élevé, Pete.

Il lui cédait toujours quand il s'agissait de bonne éducation. Ceux de ses amis qui appréciaient ce genre de choses l'avaient souvent félicité du goût impeccable de sa femme. Lui, n'avait qu'une idée vague et péniblement acquise de ce que peut être le goût et, quoiqu'il en conçût l'import-

tance, il ne s'y attardait guère. Jamais il ne pourrait oublier son premier dîner mondain ni l'effroi mitigé de colère dans lequel l'avait mis le déploiement du service en argent, encore moins les difficultés qu'il avait traversées. Il avait fini par s'en sortir en mangeant plus lentement que les autres.

— Je m'excuse, dit-il, mais...

— Je me demande si les journaux ne sont pas plutôt un mal qu'un progrès ! Après tout, quel plaisir peut-on trouver à apprendre les malheurs des gens si tôt après s'être réveillé ?

— Très peu, je suppose, admit-il en repliant le journal.

— Toujours les anarchistes ? s'enquit-elle.

— Oui. Et il ajouta, au bout d'un instant : On les pend aujourd'hui.

Elle le regarda pendant qu'il mangeait. Elle le connaissait mieux qu'il ne pensait et mieux que ses amis ne pensaient. Elle savait ce qui s'agitait au fond de lui et, quand cela remontait à la surface, elle savait prendre parti. Elle le faisait avec égoïsme, peut-être, mais non sans tendresse, ni sans tenir compte du feu intérieur qui n'avait pas encore pu s'extérioriser.

— Il y a longtemps qu'ils sont condamnés, plus d'un an, n'est-ce pas ?

— Environ seize mois.

— Je crois que les gens en ont assez entendu parler, qu'ils en sont vraiment fatigués.

— Tu crois ?

— C'est mon impression, dit-elle prudemment. D'après ce que tu m'as dit, Pete, je pense, qu'ils ont été jugés avec impartialité ?

— Je ne le pense pas, dit-il.

— Tu as changé d'opinion, dit-elle en souriant. Je t'ai entendu dire que le procès avait été impartial, exceptionnellement impartial. Ce sont tes propres paroles.

— C'est exact.

— Et qu'ils ont eu toutes possibilités de faire appel ?

— Je ne le nie pas.

— Et tu as, cependant, changé d'opinion ?

La femme de chambre apporta les crêpes.

— Relevez les stores, voulez-vous, dit Mme Altgeld.
Que le soleil puisse entrer !

— Oui, j'ai changé d'opinion, déclara le juge quand la fille fut sortie, et je n'en ai pas honte. Trop de gens ne changent jamais d'opinion. Je reconnais que le changement est important, mais cela m'arrive parfois.

— Mais ce sont des anarchistes !

— Ou des socialistes ou des communistes. Je ne suis pas sûr de savoir ce qu'ils sont au juste, et je ne crois pas que cela importe beaucoup.

— Non. Au moins, pourrons-nous dormir sans crainte de bombes.

— Emma !

Elle reconnut les signes de la colère, lui servit du miel et il commença à manger ses crêpes.

— Elles sont bonnes ? demanda-t-elle.

— Très. Je vais engraisser ? Écoute-moi, Emma. Ce sacré journal...

— Je n'aime pas que tu jures, dit-elle.

— Je le sais, je ne devrais pas jurer, surtout au petit déjeuner, et je m'en excuse, mais ce journal écrit : « *Les citoyens amis de l'ordre vont pouvoir pousser un soupir de soulagement et dormir tranquilles...* » Ce sont les mêmes mots. Je n'aime pas les gens qui se conduisent en moutons. Il y en a qui devraient réfléchir.

— Me traiterais-tu de mouton ?

— Non, non. Mais pour quelle raison les a-t-on traduits en justice ? Parce qu'ils étaient anarchistes ou socialistes ou communistes ? Non. Pour avoir jeté cette bombe. Mais il n'y en a pas la moindre preuve.

Elle s'y décida alors. Elle n'avait pourtant pas l'intention d'en parler. Elle tenait cela en réserve, à toutes fins utiles. Soixante citoyens de Chicago, dont certains très en vue, avaient signé un appel à la clémence en faveur des condamnés. Or, le nom d'Altgeld n'y figurait pas.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas signé la pétition ? demanda-t-elle sur le ton de la conversation. Goudy l'a signée, Brown aussi, mais pas toi.

— Moi pas, admit-il.

— La signerais-tu maintenant ?

— Je n'en sais rien.

— En vertu de quels principes crois-tu donc à leur innocence ?

— Je n'en sais rien. Me faut-il absolument avoir des principes ? Tu m'as connu tel que j'étais dans le temps. Où aurais-je acquis des principes ?

Il oublia ce qu'il voulait ajouter et s'en voulut d'avoir parlé de son passé de façon si enfantine. Il essaya de manger mais il n'en avait plus envie et fut ravi qu'Emma lui versât une tasse de café. « Merci », dit-il avec gêne, mais sa colère réapparut quand il s'aperçut qu'elle avait pitié de lui, qu'elle était navrée d'avoir abordé le sujet. Il ne voulait pas qu'on le plaignît. Il faisait ce qui était juste. Il se le répéta, mais cette idée s'évanouit aussitôt qu'émise.

Son ami, Joë Martin, le joueur, prétendait toujours qu'à jouer pour gagner, il ne fallait pas compter les mises, mais cela aussi était enfantin. Martin lui-même avait une sorte d'honnêteté pervertie et, quelle que fût sa moralité, il tenait une dette d'honneur pour sacrée. Pete se faisait-il une idée préconçue des gens généreux — au sens conventionnel du mot — et les méprisait-il ? Il n'avait pas signé la pétition, mais à quoi cela aurait-il servi ? Il était juge et, en tant que tel, il appliquait la loi, qu'elle fût bonne ou mauvaise, juste ou injuste. Il savait fort bien qu'elle n'a rien de commun avec la justice. Et cependant, quand il rendait une sentence,

s'en tenait-il à la lettre ou interprétait-il l'esprit de la loi ? Le monde qu'il habitait n'était pas généreux. Il n'avait qu'à regarder autour de lui, à faire appel à ses souvenirs pour voir comment ce monde traitait les faibles et même les forts, quand ils l'étaient insuffisamment. Mais il était convaincu, depuis longtemps, que c'était tout de même le meilleur monde possible. N'était-ce pas cette certitude qui l'avait soutenu tout au long de la lutte qu'il avait poursuivie, s'identifiant à la légende américaine au point d'en être comme la propre caricature ?

Et pourtant, il y avait les Armour, les Field, les Mac Cormick ! Ses souvenirs étaient, certes, bien différents des leurs et il ne parvenait pas à s'en débarrasser. La preuve en est qu'il avait écrit un livre : « *Notre appareil judiciaire et ses victimes* ». Son désir de comprendre ce qui rend les hommes criminels n'eût-il pas été plus profond que celui d'Armour de savoir ce qui rend le bétail malade — ainsi que le prétendaient ses ennemis — il n'en croyait pas moins que le crime peut être prévenu tout autant que puni. Mais était-ce là, pour lui, un principe moteur ou bien son avancement au sein de la seule société qu'il pût concevoir n'était-il pas son seul moteur ?

— Je suis navrée, dit sa femme. Pourquoi ai-je parlé de cela ? Pourquoi ne pas oublier ces anarchistes ? Finis donc de déjeuner, va.

Il repoussa son assiette. Il savait que ce geste déplaisait à sa femme. Ce n'était pas élégant, mais c'était une vieille habitude.

— Cette histoire des anarchistes est devenu comme une maladie, reprit-elle avec plus de chaleur.

— Peut-être en est-ce une !

— J'ai parfois envie d'aller vivre ailleurs, n'importe où. mais pas ici.

— Je fais pourtant partie de cette ville, dit le juge.

J'y suis venu sans rien. Chicago est un peu comme une mère pour moi, cela fait passer sur bien des choses. C'est tout de même Chicago.

VI

On disait alors de Chicago qu'elle tuait des cochons et qu'elle faisait des hommes mais, peu après son arrivée, Pete Altgeld vit tuer des hommes exactement comme s'il se fût agi de cochons. Le fait qu'on répugnât à consommer leur chair était bien la seule différence.

Altgeld aurait pu devenir une sorte de petit roi, à Savannah. Joë Martin le lui disait parfois :

— Moi, je serais resté. Avocat du Comté, gouverneur de l'État, le Congrès, le Sénat. Un petit royaume ! C'est le meilleur moyen de devenir un gros ponte.

— Et vous ? demandait Altgeld.

— Il y a de gros pontes qui veulent grossir encore davantage, répondait son ami.

Le terme ne convenait pas exactement à Pete lorsqu'il renonça à une place enviable pour laquelle il avait sué, lutté et souffert afin de venir à Chicago avec cent dollars en poche et pas un ami. C'était un petit avocat de petites causes comme il y en avait cent à la douzaine à Chicago. Mais la ville avait lancé un appel qu'on entendait de loin, où le ruissellement des dollars se mêlait au rythme des machines, aux hurlements des cochons : c'était le cri de centaines de milliers de voix et l'on y percevait encore l'écho de la vieille course vers l'Ouest. Chicago avait besoin d'hommes tels que Pete Altgeld. Il ne se trompait pas de beaucoup en l'appellant sa mère, car elle l'avait été tout autant que la véritable. Il lui arrivait même parfois de

ne pas être si mauvaise à l'égard de ceux qui savaient boire à ses mamelles.

Combien de jours n'avait-il pas passés à la fenêtre de son premier bureau à contempler le miracle américain, le miracle que seule l'Amérique pouvait accomplir ? Les rares affaires qu'il avait alors ne l'occupaient pas entièrement. C'est là qu'il tâta le pouls de la ville, timidement d'abord, puis avec une confiance grandissante.

Il ne jouait pas un jeu très régulier : l'honnêteté et la persévérance y avaient leur place, mais strictement limitée. Le plus important, c'étaient les relations qu'on se faisait, la manière de les utiliser et de leur être utile. Ses affaires ne présentaient pas non plus un intérêt juridique considérable. C'étaient, le plus souvent, de pauvres scènes de l'affreux mélodrame vécu par la ville : divorces ou vols caractérisés et l'affaire qui lui avait amené l'amitié de Martin n'était guère plus intéressante. Martin dirigeait une maison de jeux ultra-chic. Un client vint se plaindre d'avoir perdu une grosse somme, chez lui, et demanda à la recouvrer, comme la loi l'y autorisait alors. Altgeld transmit la réclamation à Martin qui vint le voir, qualifia le plaignant de menteur, affirmant qu'il n'avait jamais perdu un sou chez lui et que cela faisait partie d'une vaste campagne de chantage. Altgeld apprécia l'aspect de Martin, un petit homme au visage franc, habillé de façon un peu voyante. Aussi, tout en ayant récupéré la somme litigieuse, fit-il le siège de son client jusqu'à ce qu'il eut compris que Martin avait raison. Il mit le client à la porte, rendit l'argent à Martin et en fit, du coup, un de ses meilleurs amis, un ami de beaucoup préférable à ceux qu'il acquit quand il s'initia à la politique et qu'il comprit qu'il n'est pas nécessaire pour un juriste de mourir de faim s'il consent à suivre la barque de tel ou tel politicien. C'est ainsi qu'il avait gravi les échelons, cependant que Chicago grandissait.

Il s'essuya les lèvres, après avoir dégusté ses crêpes

humides de beurre. Cette maison, la loi, sa femme et quelques autres choses solides et substantielles, tout cela était Chicago. Il éprouvait, pourtant, le besoin de parler à quelqu'un qui le comprît, qui le confirmât dans cette pensée.

— Emma, dit-il à sa femme, téléphone donc à Joë Martin et demande-lui de venir me voir. Il ajouta, comme pour se justifier : c'est à propos de cette affaire du quartier nord.

— Mais Schilling va venir, dit-elle.

— Schilling ? Ce matin ?

— Il a téléphoné pour dire qu'il viendrait vers neuf heures. J'avais oublié de te le dire. Excuse-moi.

— Pourquoi as-tu oublié ? Schilling est bien l'homme que j'ai le moins envie de voir aujourd'hui. Schilling ! Sais-tu pourquoi il veut me voir ? Pour m'écœurer !

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien, esquiva le juge. Je ne veux pas le voir.

— Tu ne veux pas voir Schilling ? Pete, qu'est-ce que cela signifie ? D'ailleurs, il va venir. Je lui ai dit qu'il le pouvait.

Elle savait mieux que lui ce qu'il convenait de faire, ceux qu'il pouvait offenser et ceux qu'il fallait ménager.

— Bon, marmonna-t-il, entendu.

Il se leva, mais son sentiment de sécurité avait disparu.

— Je serai dans mon cabinet de travail. Envoie-le moi quand il arrivera.

VII

Emma le regardait monter les escaliers. Elle avait prévu qu'il serait ennuyé, ce jour-là. Il n'y avait, évidemment, personne à Chicago ni aux alentours, personne de civilisé en tout cas, qui pût rester indifférent au sort de ces

quatre hommes qu'on allait pendre. Eussent-ils été des meurtriers, de vulgaires coupeurs de gorges que la perspective n'eût pas été plus agréable. Mais elle n'aurait pas pensé que son mari y fût aussi sensible. Ils avaient tous deux, comme tout le monde à Chicago, suivi la tragédie de Haymarket depuis le moment où la bombe avait été jetée, un an et demi plus tôt, jusqu'aux arrestations, au procès, aux appels, à la pétition, à l'effort désespéré de toute une nation pour sauver la vie des condamnés. Si confuses et contradictoires qu'eussent été les étapes de cette affaire, Emma s'était fiée à son mari. A les écouter, lui et ses amis, discuter en termes éminemment juridiques, l'affaire perdait son caractère de lutte tragique pour la vie et devenait un puzzle compliqué et fascinant.

Les mots de communisme, de socialisme et d'anarchie effrayaient Emma plus que le juge. Ils provoquaient, en elle, peut-être parce qu'elle en savait moins que lui à ce sujet, une sorte de réaction physique, lui peignant des images diverses, certes, mais qui trouvaient toutes leur origine dans les dépêches des journaux et leurs caricatures ou dans ces tracts que l'on se montrait comme des curiosités. Elle craignait la violence, elle avait horreur de la douleur, mais tout en ayant un faible pour tout ce qui est facile, elle se sentait un invincible désir d'opposition à toute idée de force ou de violence. Elle connaissait le désir du juge d'avoir des enfants, mais la maternité ne lui en apparaissait pas moins comme un cauchemar épouvantable, participant du genre de violences qu'elle cherchait soigneusement à éviter. Et pourtant la force de son mari l'attirait : quoiqu'il fût, elle ne l'oublierait pas tel qu'il était dans sa jeunesse et ce souvenir l'attirait vers lui, de façon un peu perverse.

Or l'affaire de Haymarket était toute de violence. Pour elle, l'anarchiste était un monstre sauvage et barbu tenant une bombe dans chaque main ; le communiste un

ennemi, bien que pour des raisons indéfinissables, un mécréant, un adversaire de Dieu et de l'homme. Quand au socialiste, il était à peu de choses près aussi terrible.

Elle avait visité les abattoirs et cela l'avait impressionné comme un cauchemar inoubliable. Quand les hommes étaient sortis, à midi, quelqu'un avait dit : « Voilà les ouvriers ! » C'était idiot, elle avait déjà vu des ouvriers, chez elle, dans son enfance, mais ces hommes-là n'étaient pas pareils : grands, barbus, ils étaient sanglants des pieds aux coudes, leurs tabliers de cuir étaient couverts de sang, leurs souliers dégoulaient de sang. Ils avaient des visages de pierre, hâves et tristes. Depuis, chaque fois qu'on avait parlé d'ouvriers, cette image lui était revenue et, liée aux mots d'anarchiste ou de socialiste, c'était encore plus épouvantable.

Sa première rencontre avec Schilling avait modifié cette impression, mais elle s'était tout simplement dit que Schilling n'était pas comme les autres, qu'il était l'exception confirmant la règle. Elle l'aimait sincèrement : il semblait si simple, si gentil et puis, il était modéré.

Elle avait d'abord pensé que le penchant de Schilling pour son mari et de son mari pour Schilling était purement politique, chacun pensant à utiliser l'autre. Mais quand elle les vit parler tranquillement jusqu'à une heure avancée de la nuit, buvant de la bière et se souriant avec confiance, elle comprit qu'ils se plaisaient. Que son mari n'eût pas d'ami plus proche que Schilling lui était agréable car la solitude du juge était immense. Elle pensait parfois qu'il en viendrait à s'isoler du monde et d'elle aussi. Schilling la rassurait donc et elle finit par l'aimer vraiment.

Le contraire eût, d'ailleurs, été difficile ! C'était un petit homme sec, charpentier, qui fabriquait des caisses et des barils pour Libby, Mac Neill et Libby. Il était dans le mouvement travailliste depuis longtemps. violemment socialiste, au début, il était devenu plus modéré, mais

comptait encore parmi les dirigeants de la lutte pour les huit heures.

A l'écouter, Emma se fit une image très colorée de la lutte nationale pour les huit heures, de la position prise par les « Combattants du Travail », des véritables batailles à mort soutenues par les Molly Maguire et des armées des Pinkerton¹. Mais il lui était difficile de trouver un lien quelconque entre cette image et la vie qu'elle menait ou même ses relations ménagères avec le plombier, le charpentier ou les livreurs. Elle écoutait, cependant, attentivement Schilling quand il disait :

— Qu'est-ce donc que le travaillisme, chère madame Altgeld ? Un géant en sommeil qui commence à s'étirer et à se réveiller. Il n'est pas un, mais des millions et, quand il se réveillera, croyez-moi, on verra des choses étranges.

Le terme des « millions » frappa Emma. On voyait aussi par millions. Elle se mit à rêver, pour son mari, à des choses qu'elle n'eût pas cru pouvoir lui venir à l'idée et, quand Schilling fit allusion au fait que son mari devrait s'allier à ceux qui représentent la masse des électeurs, elle acquiesça.

Pour elle, cette alliance se faisait avec Schilling : elle n'eût pu la concevoir avec le spectre de ces gens qu'elle avait vu sortir des abattoirs. Par contre, si elle pensait aux accusés de Haymarket, elle les associait non pas à Schilling mais à ces gens couverts de sang, à ces êtres à demi humains qui tuaient ce que d'autres mangeaient.

Elle s'était donc fiée à son mari et s'était peu à peu convaincue, comme des milliers d'autres, de la culpabilité des quatre hommes qu'on allait pendre. Tout le monde ne lui avait-il pas dit que le procès avait été une épreuve démocratique et que la démocratie n'avait pas failli ? De tels propos la soulageaient. Pourquoi aussi les gens faisaient-ils des choses pareilles ? Pourquoi provoquer des

1. Police privée utilisée par les industriels, généralement comme briseurs de grèves, mais parfois utilisée par les États, de façon plus au moins officielle.

troubles au lieu de se conduire gentiment et décevement ? Tout le monde ne peut pas tout avoir. Il y a juste ce qu'il faut, alors, forcément, ceux qui travaillent le plus ont le plus. Son mari n'en était-il pas une preuve vivante ? Ne lui avait-on pas cent fois répété qu'un homme de bonne volonté peut toujours trouver du travail et faire son chemin et cela n'était-il pas d'une vérité frappante aux États-Unis ? D'ailleurs, c'étaient des étrangers qui provoquaient la plupart des troubles. Elle ne détestait pas les étrangers. Nombre de personnalités américaines les plus éminentes n'étaient-elles pas des produits de l'immigration ? Son mari, lui-même, n'était pas né aux États-Unis. Mais il n'y avait aucune raison pour que les étrangers provoquassent des troubles uniquement parce que, pour la première fois de leur vie, ils se trouvaient dans un pays libre.

Elle avait eu l'espoir que, le point final une fois mis à l'affaire de Haymarket, on retrouverait le calme et la paix. Elle croyait vraiment que la mort de ces hommes provoquerait la disparition du monstre, une fois pour toutes.

Et voilà que son mari exprimait tout à coup l'opinion que le procès n'avait pas été impartialement conduit, que ceux qui allaient mourir n'étaient peut-être pas coupables. Il y avait là de quoi vous troubler. Cette histoire prenait les proportions d'une maladie, comme elle l'avait déjà dit. La mauvaise humeur de son mari n'en était-elle pas une preuve ?

VIII

L'état d'esprit du juge n'était guère différent de celui de sa femme. Il essaya de trouver quelque satisfaction à l'idée que la mort est le souverain juge, la fin immuable et inaltérable. Non que la mort de ces quatre hommes lui fit

plaisir ! Elle le mettait, au contraire, en fureur, mais sa propre position l'irritait bien davantage. Pourquoi s'était-il mis en colère contre Emma et s'était-il laissé aller à de tels propos ? C'était poser le problème de ce qu'il représentait lui-même, de ce qu'il défendait, de sa propre réussite et de sa situation. Il ne plaignait d'ailleurs pas ces hommes : la mort est l'aboutissement logique de la vie et quiconque ne comprend pas que vie et mort sont deux instants immédiatement interchangeables n'est qu'un imbécile. De plus, il ne les connaissait pas et n'éprouvait aucune sympathie pour leurs idées. Il savait mieux que sa femme ce qu'était le socialisme, pour en avoir longuement discuté avec Schilling, et le considérait comme une vision d'exaltés. Bien qu'il n'éprouvât ni la crainte, ni la haine que manifestaient Armour et Field envers les socialistes, il se rangeait parmi leurs ennemis. Quant aux anarchistes, il n'avait aucune sympathie pour eux. Ils menaçaient la société et la société avait raison de les expulser de son sein. Ils n'avaient qu'à travailler, comme lui, s'ils cherchaient une amélioration à leur sort. Cette histoire de bombe le révoltait et il pensait, comme sa femme, que leur mort ramènerait le calme. Il cherchait tout au moins à le croire.

Mais ce qu'il avait dit n'en demeurait pas moins et, plus il y pensait, plus il se sentait, lentement, mais sûrement, convaincu qu'aucun des quatre accusés n'était coupable d'avoir lancé la bombe de Haymarket. Pourquoi donc n'avait-il pas agi ? Et que dirait-il à Schilling ? « Je ne sais pas s'ils sont innocents ou coupables et cela m'est indifférent. Le fait est que le procès a été truqué et que ce que vous appelez la justice a été tourné en ridicule. Voilà tout. » Pouvait-il vraiment dire cela ?

Au reste, pourquoi recevoir Schilling ? Il allait bientôt être onze heures, l'heure de l'exécution, et tout serait fini. Demain, il n'aurait plus qu'à aller siéger dans la robe majestueuse de la justice.

Après tout, il n'était qu'un individu et les responsabilités du monde ne lui incombaient pas. Parvenu à ce point, le juge se mit à sourire et, son journal sur les genoux, il attendit l'arrivée de Georges Schilling.

IX

Le juge souriait encore quand Schilling entra.

— Bonjour, Georges.

— Bonjour.

— Enlevez votre manteau. Asseyez-vous donc. Un cigare ?

Schilling refusa de la tête tout en se débarrassant de son manteau.

— Mettez-le sur une chaise, n'importe où. Fait froid, dehors ?

— Pas trop.

— J'aime le mois de novembre, fit le juge. On sent le sang vous couler agréablement dans les veines. Vous me direz qu'en ville on vit comme des animaux en cage, mais je me souviens de mon enfance. Les cochons allaient travailler du groin dans les champs de maïs, les potirons s'entassaient le long des routes et les feuilles mortes tombaient du ciel.

— Ce sont des souvenirs agréables, dit Schilling.

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Il faut bien se souvenir de choses agréables. De quoi s'agit-il ?

— On se souvient, parfois, de choses tout à fait différentes, dit Schilling en s'asseyant.

— Tout dépend de l'humeur. J'essaie de vous remonter le moral, par ce beau jour d'automne. Vous avez une tête d'enterrement.

— Je ne suis pas très gai, aujourd'hui, mon cher juge.
— Vraiment ?

Il essayait délibérément, soigneusement, de rendre à Schilling les choses plus difficiles.

— Que pensez-vous faire ? demanda-t-il brusquement.

Le petit charpentier le fixa, faillit parler, ravala ses mots, puis posa ses mains sur ses genoux. Altgeld comprit qu'il avait fait le sacrifice d'une journée de travail pour venir, mais combattit aussitôt le sentiment de sympathie que ce sacrifice modique, mais sincère, provoquait en lui. Il se rendait compte que la pièce dans laquelle ils se trouvaient, la maison elle-même contribuait à les isoler de l'agitation qui soulevait le pays.

Cela le décida à parler.

— Y a-t-il le moindre espoir ? Sa voix se fit plus aimable qu'elle ne l'avait été jusqu'alors.

— Peut-être, mais je ne le crois pas. Trois hommes sont allés voir le gouverneur. Qu'est-ce que cela changera ?

— Pas grand-chose maintenant.

— C'est mon avis.

— Alors, que puis-je faire pour vous, Georges ? Pourquoi êtes-vous venu me voir ?

Schilling haussa les épaules.

— Peut-être avais-je besoin de voir quelqu'un. Je me sens nerveux, angoissé et effrayé. De plus, je suis désespéré. Vous êtes le seul de cette ville, ayant du poids et une réputation, en qui j'ai confiance. Alors, je me suis dit que j'allais vous faire perdre un peu de votre temps.

— Mais, je ne perds jamais mon temps avec vous, Georges.

C'est drôle comme Schilling parvenait à ses fins.

— Non ? J'en ai toujours l'impression. J'ai peut-être tort. Enfin, ce matin, j'avais envie de vous parler.

— Bon.

— Vous pensez que cela ne servira à rien ! Peut-être bien,

mais donnez-moi une heure ou même une demi-heure. Laissez-moi parler de Parsons. En chemin, je me suis demandé de quoi je vous parlerais. Puis, je me suis décidé à vous parler de Parsons.

— Pourquoi ? Depuis un an, chaque fois que j'ouvre les journaux, j'y lis quelque chose à son sujet. Cela ne suffit pas ?

— Je suppose que si, acquiesça Schilling. Si vous ne voulez pas, bon, n'en parlons plus, mais les journaux ne disent pas toujours la vérité, vous devez le savoir. J'aurais bien aimé vous parler de certaines choses, même si cela ne doit rien changer à rien.

— Avez-vous déjeuné ?

— Oui, merci bien. Vous ne voulez pas m'écouter ?

— Mais si, Dieu me damne ! Allez, parlez, au lieu de rester là à discuter le coup.

Schilling commença à parler, un peu nerveusement d'abord en cherchant ses mots, puis il se mit peu à peu à parler allemand.

— Je veux m'expliquer clairement, commença Schilling, afin que Pete Altgeld comprenne ce que je veux dire. Excusez-moi, je pense tout haut. Je me suis constamment demandé, en chemin, comment vous expliquer ces choses. J'ai décidé de vous parler de Parsons et non de Spies, de Fischer ou d'Engel. Eux venaient de ce pays où l'on méprise le plus la liberté, l'Allemagne.

— Alors, parlez de Parsons, dit le juge avec froideur.

— Bien, mais n'oubliez pas que tous les quatre vont mourir tout à l'heure.

Le juge se tut. Schilling continua :

— Je connais bien Parsons. Certains commenceraient par parler de ses ascendants. Je ne sais pas si c'est important. Ce pays est si étrange ! D'un côté, il y a la noblesse d'argent et si vous êtes le fils d'un millionnaire, votre place est retenue parmi les gens importants. D'autre part, on pré-

tend que si votre père ou votre grand-père a combattu pour la liberté, le pays a une dette de reconnaissance envers vous. Le père et le grand-père de Parsons ont combattu. Cela compte pour un Américain. Ils n'ont jamais su ce que c'était que le seigneur, le duc, le junker, alors cela compte.

Lui aussi a combattu et vaillamment. Mais il ne put supporter ce qui se passa après : la façon dont les noirs retombèrent en esclavage. Il se fit le défenseur des noirs, des blancs écrasés par la misère, des Indiens chassés de leurs terres.

Il y a tant à dire sur Parsons et si peu de temps pour en parler. Il y a sa femme, Lucy, par exemple, à demi indienne, à demi espagnole, sauvage et belle. Leur amour est comme un roman d'amour démodé, mais il est vrai. Que dirais-je encore ? Il était imprimeur, éditeur, journaliste, mais avant tout typographe. Avez-vous rencontré de ces hommes qui sont aussi doux qu'une femme et cependant durs comme l'acier ? Oui, dans l'armée, sans doute. Eh bien, Parsons était de ce genre. Mais je veux surtout vous dire deux ou trois choses que vous ne savez peut-être pas sur l'affaire de Haymarket.

Il faut d'abord que je vous raconte notre première rencontre. C'était en 1877, pendant la grande grève des chemins de fer. Le mouvement travailliste en était à sa naissance. Cette grève elle-même ressembla à une naissance : pas d'organisation véritable au début. Les ouvriers d'une ligne quittèrent le travail, puis ceux d'une autre et ainsi de suite jusqu'à ce que ce fût la plus grande grève que le pays eût connue. Pas de leaders pour prendre la parole. Albert Parsons passa et parla. Je ne vous cacherai pas qu'il était déjà organisateur, bon syndicaliste et qu'il avait déjà parlé dans des meetings. En ce mois de juillet 1877, notre meeting fut certainement le plus grand qu'il y ait encore eu. Je ne sais pas combien ils étaient : on a dit 20.000, 30.000. Ce que je sais c'est qu'ils mirent des heures

à arriver, qu'il y avait une mer de visages comme je n'en avais jamais vue. Cela me fit peur et me donna envie de pleurer en même temps. C'est alors que Parsons se leva et parla. Je le voyais pour la première fois.

Vous ne l'avez jamais vu ? Mais vous avez vu des photos, il y en a de bonnes : les sourcils hauts, les beaux yeux noirs, le nez droit, la petite moustache noire. Je suis assez bête pour aimer les gens qui ont de l'allure ou pour m'en méfier ; mais il n'était pas possible de se méfier de Parsons. On oubliait vite qu'il était bel homme et on l'écoutait. J'essayais d'écrire ce qu'il disait, mais je dus m'interrompre pour l'écouter. Savez-vous comment il commença : « Camarades américains dont la liberté est la raison de vivre, je veux vous parler de justice et d'injustice. Non pas des droits de de l'homme, mais de l'espoir de l'homme, car si nous avons peu de droits, nous avons de l'espoir. » C'est tout ce dont je me souviens. Après cela, je me suis arrêté d'écrire.

Le lendemain, je fis sa connaissance au bureau de notre journal. On se serra la main, on parla un peu. C'est à ce moment-là que la police vint le chercher. Vous savez comment ça se passe : deux types qui vous collent leurs revolvers dans le ventre. Ils l'emmenèrent au commissariat. On lui posa des questions et quand il essayait de répondre on le frappait au visage. De quel droit se permettait-il de venir à Chicago faire de l'agitation ? Il essaya de répondre, mais la police l'enferma, et on le battit à nouveau. Quand il le relâchèrent, ils le prévinrent : on pouvait très bien un jour, trouver son cadavre au coin d'une rue, rien de plus simple ; ou bien la foule le pendrait à une lanterne, c'était tout aussi facile à arranger. A lui de s'abs-tenir !

On ne menace pas un homme comme Parsons, on ne bat pas un homme comme lui. Ça peut prendre avec d'autres, avec ceux qui crient ou se vantent, mais pas avec un type

du Texas, paisible, aimable, parlant avec douceur, non, ça ne prend pas !

Il faut savoir ce que devint Parsons pendant les années qui suivirent pour comprendre qu'il n'y a jamais eu qu'un autre homme comme lui, et c'était Sylvis. Sylvis mourut, mais Parsons ! il faut qu'ils le tuent. Je n'ai pas les mêmes opinions que Parsons, mais il est nécessaire de le connaître. Nous avons travaillé ensemble jusqu'en 1880. Jamais, il n'était fatigué. L'échec le durcissait. Quand nous faisons des figures longues d'une aune, lui, souriait. Il pouvait parler quatre fois dans une soirée et vous savez que rien n'épuise comme de parler en public. Il travaillait aux Chevaliers du Travail, écrivait, faisait vingt choses à la fois et avait toujours le temps de voir sa femme. Il se promenait avec elle, bras dessus, bras dessous, dans les rues, comme s'il n'y avait jamais rien eu de plus important. Il fallait les voir se regarder comme s'ils venaient de se découvrir.

Rien n'était au-dessus de ses forces. Nous le propositions comme maire, comme gouverneur, comme sénateur et il prenait la parole, non seulement pour lui mais pour tous nos candidats. Et il trouva encore le temps d'organiser le premier congrès des Trade Unions de Chicago, en devint le président, organisa le Syndicat des Typographes et conseilla tous ceux qui voulaient constituer un syndicat. Nous voulions même en faire le premier candidat travailliste à la présidence des États-Unis, mais imaginez cela : il était trop jeune : 23 ans. Il en a 42 aujourd'hui.

Mais je m'éloigne du sujet, et il faut que j'aille vite pour ne pas vous faire perdre patience. En 1880, il quitta le parti travailliste. Pourquoi ? Vous et moi, nous sommes des hommes raisonnables, mais Parsons vit ce qui se passait, la corruption, la vente et l'achat des votes. « On fait travailler un homme douze heures par jour, on lui donne la moitié de ce qu'il faut pour vivre, et vous voulez qu'il vote

honnêtement, me dit-il un jour. Et moi, je vous dis que si ses enfants meurent de faim, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il vende son vote. » Je lui demandai ce qu'il avait l'intention de faire. « Travailler pour la journée de huit heures et organiser la lutte », me dit-il. Nous commençons alors, à gagner du terrain. Les syndicats s'unirent et demandèrent à Parsons de voyager pour eux. Il parla partout. Je ne sais pas s'il y a un homme qui ait autant fait pour les ouvriers. Chicago le délégua à la grande conférence sur les huit heures qui se tenait à Washington et le Congrès le nomma membre du Comité qui devait rester à Washington pour coordonner les mouvements travaillistes organisés et étudier la question de la journée de huit heures.

Je ne sais pas ce qui arriva à Parsons, à Washington. Je vous ait dit quel genre d'homme c'était. Si je croyais aux saints, je dirais qu'il en est un. Il lui arriva quelque chose à Washington. Peut-être prit-il la mesure du gouvernement, mais le fait est qu'il changea.

Il nous quitta tout à fait et adhéra à l'Association Internationale des Travailleurs. Il devint socialiste révolutionnaire. Un anarchiste ? C'est une étiquette facile. Je n'ai pas ses idées, mais il ne ressemble pas à cette caricature qu'on a fait de lui. Un anarchiste avec une bombe dans chaque main, ce n'est pas du tout Parsons.

Quoi qu'il en soit, je ne peux pas le condamner quand je vois ce qu'il a fait. Il allait dans les districts miniers, dans ces villes de cauchemar de la Pennsylvanie et de l'Illinois, parlant aux mineurs, vivant avec eux et plaidant toujours la cause du socialisme. Il fonda et dirigea l'*Alarme*, le premier hebdomadaire en anglais de leur Internationale. Vous savez cela. Lors des grandes grèves, d'il y a quelques années, il était avec les grévistes. Ne croyez pas qu'on n'ait pas essayé de le tuer ! Les armées de Pinkerton avaient leurs ordres. Je les ai vues de mes : yeux elles en avaient d'autres à descendre, mais Parsons était le premier sur la

liste. La police, elle-même avait l'ordre de l'assommer jusqu'à ce que mort s'ensuive, à la première occasion. Et ils essayèrent, vous vous en doutez.

Que dire encore avant d'en venir à Haymarket ? Vous voulez savoir de quoi il vivait ? De rien. Lucy se débrouillait. Je l'ai vue lui raccommoier des costumes qui tombaient en lambeaux. Ses repas étaient composés de restes. Il n'a pas travaillé pendant des années, son nom étant sur la liste noire de tous les journaux et de toutes les imprimeries de l'Ouest. Ses camarades le nourrissaient comme ils pouvaient. Il ne demandait jamais rien, ne se plaignait jamais. Je me rappelle l'avoir rencontré alors qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours. Je lui ai parlé pendant une heure avant de m'apercevoir qu'il s'évanouissait de faim.

Je sais que je vais vous ennuyer en vous racontant les circonstances du meeting. Mais parlons encore un peu de l'homme. Ils n'en finiront pas avec lui en le tuant. Il y a des hommes qui ne meurent pas. Peut-être qu'un jour, nous trouverons-nous en face de lui : essayons donc de bien le comprendre.

Parsons n'est pas un imbécile, ne croyez pas cela. Il raisonne froidement, avec logique. Il a lu tout ce qui a paru sur le travail et le socialisme. Quand il parle, ce ne sont pas des paroles, mais des idées. Je réprouve ces idées : elles sont fausses, dangereusement fausses. Ce qui est arrivé n'en est-il pas la preuve ? Il n'y a qu'une solution aux yeux de Parsons : que les ouvriers se soulèvent, s'emparent de la terre, des moyens de production, des usines, des écoles, des palais de justice. C'est de la folie tout simplement. Je suis donc contre lui, contre Spies et les autres. Mais, doit-on les tuer, les assassiner, car ce n'est pas autre chose, parce que je ne suis pas d'accord avec eux ?

Vous vous souvenez qu'il y a un an et demi, nous avons décidé de réserver un jour à la fête du travail, un jour à

nous qui symbolisât notre union, notre détermination de continuer la lutte pour la journée de huit heures. Nous choisîmes le 1^{er} mai. Ma parole, on aurait cru que nous voulions saper les fondations du pays. Vous vous rappelez ce qui se passa quelque temps avant ce jour-là. Une armée de Pinkerton envahit Chicago, la police s'arma jusqu'aux dents, et arma tous les vauriens qu'elle put recruter. La garde nationale fut alertée. On demanda même à des unités de l'armée régulière de venir à Chicago défendre l'ordre. En quoi le menacions-nous ? Nous ne nous propositions que de donner la preuve de notre solidarité avec le mouvement en faveur de la journée de huit heures. Le samedi se passa sans incident. Nous savions ce que nous voulions. La violence ne nous servait en rien.

Mais le lundi 3 mai, quelque chose se produisit. La démonstration qui eut lieu devant l'usine Mac Cormick ne réunit pas seulement ceux du syndicat du bois, mais aussi un millier de grévistes de chez Mac Cormick. C'est Auguste Spies qui parla, mais il ne les poussa pas à la révolte : il fit appel à l'unité. Est-ce un crime ? Cela commença quand les briseurs de grève sortirent de l'usine. En les voyant, les grévistes se mirent à les injurier. Vous imaginez la scène : quelque six mille grévistes de deux syndicats et les briseurs de grève sortant de l'usine sous leur nez. Les grévistes de chez Mac Cormick se mirent à avancer vers l'usine. Personne ne les y poussa, personne ne les harangua. Peut-être ramassèrent-ils quelques pierres, mais avant qu'ils aient fait un geste, la police commença à tirer. Quelle horreur ! Les grévistes n'étaient pas armés, alors que la police, bien alignée, revolvers et fusils en main, tirait.

On prétend que l'usine demanda des renforts. Cela aurait pris du temps, n'est-ce pas ? Comment se fait-il que quelques secondes plus tard, un camion de policiers soit arrivé accompagné de deux cents hommes armés ?

Les hommes tombaient comme sur un champ de bataille. S'ils essayaient de faire face, la police les abattaient. S'ils essayaient de fuir, les autres leur tombaient dessus par derrière. Ce n'était pas beau à voir. Ça vous donnait envie de vomir. Spies se précipita au bureau du journal et convoqua un meeting de protestation à Haymarket. C'est ainsi que cela a commencé. Ils n'étaient pas satisfaits que notre 1^{er} mai se soit déroulé dans le calme et l'ordre. Il leur fallait des coups de fusil afin qu'on parle de troubles et que les gens crient à la révolution.

Mais précisément, Parsons n'était pas là, pas plus qu'il n'était à Haymarket quand la bombe éclata. La grève s'était étendue: ce n'était plus seulement les hommes de chez Mac Cormick qui protestaient, mais aussi ceux de Pullman, de Brunswick, des fabriques de conserves et pas seulement à Chicago, mais à Saint-Louis, Cincinnati, New-York et San-Francisco. Donc Parsons n'était pas là.

Le meeting devait avoir lieu le lendemain à Haymarket, choisi en raison de son importance. Spies était revenu de l'usine Mac Cormick, obnubilé par les morts et les blessés, fou de douleur. Il comptait que les ouvriers viendraient par dizaine de milliers, mais il faut se rappeler que partout alors ils subissaient des défaites, qu'ils étaient partout écrasés. Un meeting de plus ou de moins, qu'est-ce que cela changerait ? N'allez pas sous-estimer Spies. Il pensait qu'il ne fallait pas manquer cette occasion. S'il réunissait 20.000 ouvriers à Haymarket Square, le sort de la lutte pour les huit heures pouvait en être influencé. C'était peut-être vrai, je n'en sais rien. Je ne suis pas d'accord là-dessus, je vous l'ai déjà dit. Parler de révolution ne peut faire faire de progrès à notre combat, au contraire.

Mais il n'y eut pas 20.000 hommes à Haymarket, le lendemain. Quand Spies arriva, il y avait peu de monde et, à aucun moment il n'y eut plus de trois mille hommes.

C'est pour cela qu'ils se transportèrent à Desplaines. Mais Parsons n'y était pas davantage. Il ne savait même pas que le meeting avait lieu, pas plus que Sam Fielden, d'ailleurs.

Parsons avait quitté Chicago le 2 mai et était allé parler à Cincinnatti. Absent pendant toute la journée du 3 mai, il ne rentra qu'au matin du 4. Il n'avait pas dormi. Lucy lui raconta ce qui s'était passé. Ce n'était pas très différent de Cincinnatti. Partout, les patrons étaient en fureur : ce monstre qui les tenait en respect devait être écrasé, et ils en prenaient les moyens. Un homme fatigué, affamé et désarmé ne peut tenir en face d'une mitrailleuse.

Il écoutait sa femme tout en jouant avec les deux enfants. Il but une tasse de café, mangea un morceau de pain, puis déclara : « Il faut faire quelque chose, mais quoi ? — Tu es trop fatigué pour parler ce soir », dit-elle.

Elle ne faisait pas allusion au meeting de Haymarket puisqu'elle l'ignorait.

« Il faut organiser un meeting », dit Parsons.

Si fatigué qu'il fût, il alla mettre une annonce dans le *Daily News*. Il revint, joua avec les enfants, puis dormit un peu. Quand il se réveilla, il se sentait en forme. Lucy conte qu'il parla de victoire et non de défaite, qu'il voyait l'Amérique mener le monde sur le chemin de la justice et de la liberté.

Le soir, ils allèrent au meeting, Lucy, les enfants et lui. Ils se regardaient amoureusement comme d'habitude.

De son côté, le meeting de Haymarket avait commencé ! Quelle sale nuit ! Lourde de pluie ! C'est la pluie qui empêcha les gens de venir et ceux qui étaient là avaient déjà envie que ce soit fini. Parsons manquait. Spies ne voulait pas commencer sans lui, et quand on lui parla de l'annonce dans le *Daily News*, il voulut aller le chercher lui-même, mais il n'y aurait plus eu personne et l'on envoya quelqu'un d'autre. Spies parla donc. Je ne vous répéterai pas ses paroles. Les journaux en ont assez parlé. Mais il

n'est pas inutile de préciser qu'il parla de la journée de huit heures : il fallait s'unir plus étroitement encore et lutter avec plus d'ardeur. Entre temps, on avait touché Parsons à l'autre meeting. Fielden y était aussi. Parsons était à bout de forces, mais il accepta de venir parler. Fielden l'accompagna. C'est un grand type lent à la colère, mais ce qu'il voyait partout se produire fermentait en lui et le rendait amer, aussi son amertume transparut-elle quand il parla.

Parsons partit donc pour Desplaines avec sa femme et les deux enfants. Lucy en portait un, lui l'autre. Oui, je vous le dis pour forcer votre sympathie, demain il n'en sera plus besoin.

Deux mille personnes environ avaient attendu Parsons, sous le ciel menaçant. Il en était toujours ainsi ! Il m'est arrivé de l'attendre deux heures pour le seul plaisir de l'entendre. Il y avait là deux plates-formes. Les orateurs se servaient de l'une, des gens étaient assis sur l'autre. Ils firent place à Lucy et aux enfants. Spies fut soulagé en voyant arriver Parsons ; vous imaginez ce que représente une occasion pareille. Et la foule qui commence à s'en aller !

Parsons prit la parole à 9 heures et les gens demeurèrent. Pensez à cet homme qui n'avait presque pas dormi depuis trente heures, qui venait de parler et qui assistait à l'écrasement, à l'annihilation de ses efforts de toujours. Il parla des huit heures, puis de la classe ouvrière et je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un en Amérique qui sache aussi bien en parler. Il parla aussi des monopoles, évidemment. Il est vrai que vous avez lu les journaux : quels mensonges ! Il n'avait rien écrit et, cependant, le lendemain, on publiait son discours.

Puis il présenta Sam Fielden. Il est intéressant de noter, puisque je suis ici pour en parler, que ce dernier parla de la loi : de la loi du riche qui n'est pas la même pour le pauvre,

de la justice du riche qui n'est pas la même pour le pauvre.

Vous ne m'écoutez peut-être même pas. Vous pensez peut-être : « Ce pauvre fou de charpentier perd son temps mais il a de l'influence dans le parti travailliste, il faut bien l'écouter pour ne pas le blesser. » Peu importe.

Il commença à pleuvoir. L'un des enfants de Parsons se mit à pleurer. Écoutez-moi bien : Parsons le prit dans ses bras et demanda à Fielden s'ils ne devraient pas se transporter à la salle Zepf. Ça n'était pas possible. « Je vais avoir fini », dit Fielden. Parsons acquiesça, mais il ne pouvait rester là et la foule s'amenuisait rapidement. Parsons, Lucy, les deux enfants et un de leurs amis, se réfugièrent donc chez Zepf. Ils n'y restèrent qu'un instant, mais c'est là qu'ils entendirent l'explosion.

Et l'explosion, la bombe, peut-être ne savez-vous pas comment c'est arrivé ? Il y a si longtemps que vous avez peut-être oublié. Fielden parlait encore quand, tout à coup, deux cents policiers, menés par Ward et Bonfield, surgirent dans la rue. Pourquoi ? Le meeting était paisible et il était presque fini. Il ne restait peut-être pas cinq cents personnes. Ward leur hurla l'ordre de se disperser immédiatement. Que restait-il à faire à Fielden ? Il descendit de la plate-forme et la foule commença à s'écouler par l'autre bout de la rue. C'est alors que la bombe éclata, devant la police, tuant un agent et blessant pas mal de gens. Qui l'avait jetée ? Nous n'avons entendu que cette question-là, pendant un an et demi : qui a jeté la bombe ? Je vous jure, mon cher juge, sur ce que vous voudrez, que ce n'est pas un des nôtres. C'est ma conviction, mais vous direz peut-être que je suis prévenu en leur faveur. Cependant, quelques heures avant la mort de Parsons, je puis vous jurer que ce n'est pas un des nôtres. Vous savez que je hais la violence et les hommes de violence. Ce sont eux, nos ennemis, qui jetèrent la bombe. Réfléchissez à tout ce qui est arrivé depuis et

vous comprendrez quelle est la vérité. Une minute plus tard, la police commença à tirer. L'affaire de chez Mac Cormick était une plaisanterie à côté de ce qui se passa là. Ils tiraient comme des fous. Ils abattirent des hommes, des femmes et leurs enfants. Nous n'étions pas armés. Pas un coup de feu ne vint de notre côté, mais la police continuait à tirer. Les gens s'enfuyaient de tous côtés en hurlant.

Telle est la vérité, dit le petit charpentier. J'ai entendu répéter la même histoire par cent témoins différents. Oui, telle est la vérité.

X

Le juge regardait le soleil matinal filtrer à travers la fenêtre et se disait : « Ceci est la vérité, et cela aussi est la vérité. A-t-on jamais vu deux hommes avoir la même vérité ? » Il se rappelait la légende des quatre aveugles qu'on avait amenés devant un éléphant. Quand vint le moment de confronter leurs constatations, le premier déclara que l'animal ressemblait à une corde, car il en avait tenu la queue. Le second s'indigna, car l'animal ressemblait bien plus à un tronc d'arbre et, en effet, il en avait palpé une jambe. Le troisième prétendit que toute cette histoire était une blague et qu'on lui avait montré un serpent. Quant au quatrième il se tut, réfléchissant à cet étrange animal semblable à un mur, car il en avait touché le ventre.

Le juge pensait également à d'autres choses. Accusés et accusateurs l'attendaient depuis longtemps. La loi aussi attendait, la loi, cet instrument dont il se servait comme tout le monde avant lui et non selon son inclination. Il était tellement en retard qu'il se sentit déprimé. Il tourna vers Schilling un visage gris et fatigué. Il savait que Parsons et les autres allaient mourir : ce que Schilling racontait n'y

changerait rien et lui-même n'y pouvait rien non plus. Cependant, comme Schilling lui montrait un visage hésitant, il lui dit :

— Continuez, vous ne m'avez pas dit tout ce que vous vouliez me dire. Je sais tout cela. Continuez, et si vous avez des vérités à dire, dites-les, mais pas de serments. Les vôtres ne valent pas mieux que les miens, et Dieu sait le nombre de choses que j'ai jurées.

XI

Schilling continua :

— Je vous ai dit que Parsons, Lucy et les enfants se trouvaient chez Zepf quand ils entendirent l'explosion. Il y avait pas mal de gens. Le meeting venait de finir. Quand l'explosion eut lieu, nous restâmes silencieux, un peu atterrés aussi. La guerre était déjà déclarée. Nous avions trop parlé d'organiser la classe ouvrière. Nous avions trop protesté de notre droit à ne travailler que huit heures par jour. Nous organisions des masses que nul n'eût imaginé pouvoir remuer. Des hommes commençaient à dire qu'ils avaient le droit de vivre et de ne pas mourir de faim. Voilà pourquoi il fallait nous écraser, pourquoi on voulait nous faire rentrer dans nos tanières. C'est à cela que nous avons pensé, à ce moment-là. Personne n'osa aller voir ce qui se passait.

Puis, arriva le premier des fuyards de Desplaines. Vous voulez savoir la vérité ? Les uns étaient blessés, les autres assommés, d'autres hystériques. Un enfant de neuf ans avait la tête ouverte, Mrs Crane une balle dans le cou. Non, ce n'était pas un beau spectacle.

Bien que personne ne sût exactement ce qui s'était produit, nous savions tous ce que cela voulait dire : une

chasse à l'homme de tous les instants. Ils allaient se mettre à notre poursuite à tous. On avait assez parlé de révolution, Gould n'avait-il pas dit qu'il fallait des grenades pour nous dresser ! La *Tribune* ne nous avait-elle pas appris qu'on avait offert à la ville de Chicago une nouvelle mitrailleuse qui pouvait abattre les ouvriers plus vite qu'un chien n'avale des saucisses !

La première, Lucy comprit que Parsons devait fuir. Puis les autres se mirent à l'y pousser. C'était, en effet, lui qu'on rechercherait le premier. Il le savait et peu importait qu'il n'ait pas été là, qu'il n'eût même pas été averti à l'avance du meeting, c'est lui qu'on accuserait. Vous rendez la justice, vous croyez aux sentences du jury. Moi, je sais que Parsons a été condamné à mort, il y a cinq ans.

Il comprit qu'il devait fuir, mais il n'avait pas un sou, ce qui s'appelle pas un sou. Vous savez, vous, ce que c'est que de ne pas avoir un centime. Comment vivaient-ils ? Je vous l'ai déjà dit. Vous êtes riche, vous avez une maison, mais je vous demande de comprendre. Parsons parla tout bas à sa femme, puis à quelques amis : il lui fallait emprunter. Ce qu'il n'avait pas fait pour manger, il le fit pour sauver sa peau. Ne croyez pas qu'il ait eu peur : il lui fallait vivre pour continuer à travailler. Il emprunta donc cinq dollars, accompagna sa femme à la maison et disparut.

Me direz-vous que Parsons n'eût pas dû partir ? Je pense que tous ceux qui avaient parlé ce soir-là, que tous ceux qui avaient ne fut-ce que montré leur nez, auraient dû partir. Vous n'avez certainement pas oublié ce qui se passa alors. Je n'étais pas présent au meeting et je ne passe pas pour anarchiste : cela ne les a pas empêchés de réclamer ma mort. Il fallait pendre Schilling ! Les jours qui suivirent auraient donc été une belle occasion de descendre Parsons. Nous n'avions même pas imaginé l'étendue de la violence de cette chasse à l'homme. Certes, ils étaient mieux organisés que nous, mais nous pensions encore que la vérité

avait une valeur. Maintenant, nous avons compris ! La force est la force. Vous avez lu ce qu'on a écrit sur cette affaire : on dirait que les quelques centaines de citoyens qui ont écouté les orateurs, ce soir-là, étaient une foule armée et assoiffée de sang.

Vous a-t-on raconté ce qu'ils ont fait aux ouvriers, chez eux ? Les policiers étaient certes fous de rage, mais d'une rage très organisée. Ils prirent conseil des gens d'affaires, réclamèrent et obtinrent de l'argent à la pelle, puis se ruèrent à travers Chicago, assommant, assassinant, torturant, arrachant les gens de leurs maisons au milieu de la nuit, arrêtant tous ceux qu'ils qualifiaient de suspects. Il suffisait pour cela de porter une casquette. Ils remplirent leurs prisons. Bon Dieu, on n'avait jamais rien vu de pareil dans ce pays, et peut-être nulle autre part.

Et vous vous demandez pourquoi Parsons s'est enfui ! Mais il est au moins passé en justice ! S'il était resté, ils l'auraient abattu comme un chien.

Revenons-en à lui. Il rentra chez lui avec Lucy et les enfants. Mrs. Holmes les accompagnait. Heureusement, car Lucy commençait à s'effondrer. Parsons, mort de fatigue, tombait de sommeil. Quand il vit Lucy en cet état, il décida de rester. Les enfants mis au lit, les femmes le convinquirent que c'était ridicule. Lucy resta auprès des enfants et Lizzy Holmes accompagna Parsons à la gare et lui prit un billet pour Turner Junction. C'est là qu'elle habitait et son mari était à la maison. Je ne vous dis cela que pour vous montrer que ceux qui l'aimaient pouvaient risquer leur vie pour lui.

La police arrêta peut-être un millier de personnes dans Chicago. Mais c'était Parsons qu'elle voulait. Celui qui l'eût arrêté devait toucher une prime de 10.000 dollars, rien que de l'Association des chefs de l'Industrie. Parsons fut accusé de meurtre. Toute personne lui donnant aide ou asile devenait complice.

Mais jetons un coup d'œil sur l'affaire. Ils impliquèrent trente et un hommes dans cet attentat où un seul policier et je ne sais combien d'ouvriers avaient trouvé la mort. Douze d'entre eux furent accusés ensuite de préméditation. L'un d'eux, en fuite, ne revint jamais. Trois autres devinrent témoins à charge. Restent huit hommes : Parsons, August Spies, Michael Schwab, Sam Fielden que j'avais fait rentrer dans le mouvement, à qui j'avais appris à lutter, Adolphe Fischer, Georges Engel, Oscar Neebe et Louis Lingg.

Nul besoin que je vous retrace le procès. Il vaut mieux que vous le reviviez un jour, pas à pas, mot par mot et que vous vous demandiez vous-même si jamais on vit pire farce légale. Non, nous en discuterons un autre jour. Inutile de rappeler comment fut fait le choix des jurés, les faux témoignages, la façon dont Lingg fut assassiné dans sa cellule et comment la condamnation de trois hommes fut maintenue par les différentes cours de justice. Revenons à Parsons. J'en ai encore pour quelques minutes.

Il alla donc chez les Holmes, puis au bout de quelques jours s'en alla parce qu'il était trop près de Chicago et que Mme Holmes avait été arrêtée. Il rasa sa moustache, fut un moment vagabond, puis s'installa dans le Wisconsin, chez les Hoans, à Waukesha où il fit un peu de tout et reprit aussi son métier de charpentier. Il était à l'abri. Il avait des amis, dans huit États, qui auraient, avec joie, donné leur vie pour lui. Vous me trouvez peut-être sentimental ? Combien de gens pourtant me l'ont dit. Puis, parce qu'il ne pouvait vivre sans rien faire, parce que ses camarades jouaient leur tête, parce qu'il ne pouvait vivre retranché de la classe ouvrière, ni loin de sa femme et de ses enfants, il revint à Chicago et se constitua prisonnier.

Vous savez le reste et comment il fut condamné à être pendu. Pourquoi donc vous ai-je parlé si longuement d'une

affaire que tout le monde connaît ? Pourquoi est-ce que je vous ennuie avec cette histoire que vous écoutez si patiemment et que vous connaissez, depuis un an et demi que tout le monde en parle ? Parce que, quand ils mourront, il y aura quelque chose en moi qui mourra et que je ne veux pas cela, je ne veux pas qu'on détruise cela. Et aussi parce que vous êtes le juge Altgeld, et que je vous crois différent des autres hommes en place.

J'ai dans la poche une déposition du capitaine Black, leur avocat. Mardi dernier, juste avant qu'on ait trouvé Lingg mort dans sa cellule, Black est allé voir Parsons et l'a supplié de faire appel à la clémence du gouverneur. Il y a, en effet, des gens que trouble la mort de cette espèce de saint. Ils se rappellent que le Christ, lui aussi, fut une gêne pour les gens au pouvoir et pensent que, si Parsons signait cet appel, le gouverneur le gracierait. Black est donc allé voir Parsons et l'a supplié, mais Parsons a refusé. La mort est une chose terrible. Comme puis-je en parler si simplement ? Enfin, Parsons refusa. Il expliqua pourquoi et Black écrivit ce qu'il disait. Je vais vous lire cette déposition et puis, j'en aurai fini.

XII

Écrasée entre les bustes inexpressifs de Minerve et d'Auguste, l'horloge de la cheminée sonna dix heures. Les deux hommes écoutèrent s'égréner les dix coups, puis Schilling tira le papier de sa poche tandis que le juge fixait, d'un air dégoûté, le feu où il ne restait plus que des braises.

- Je lis ? demanda Schilling.
- Il est trop tard pour aller au Palais.
- J'ai peut-être trop parlé.

— Allez-y, lisez, répondit froidement le juge.

— Bon, acquiesça Schilling. Voici la déclaration de Parsons : « Maître, je sais que vous avez raison et que, si je signais cet appel, ma peine serait commuée. Pas plus tard que dimanche soir, Melville Stone, directeur du *Daily News*, est venu passer deux heures dans ma cellule, me pressant de signer une pétition et m'assurant de son appui et de celui de son journal. Et je sais que cela signifierait la commutation de ma peine. Mais je ne le ferais pas. Ma décision est prise et elle est irrévocable. Je suis innocent, innocent de ce crime dont un jury m'a reconnu coupable et le monde est convaincu de mon innocence. Si je meurs, c'est parce que je suis un anarchiste, et non pas un meurtrier, c'est en raison de ce que j'ai dit, écrit ou appris aux autres et non pas pour cette bombe. Je peux me laisser pendre pour mes idées et pour la cause du peuple que j'ai défendu si le peuple de l'État d'Illinois peut laisser pendre un innocent qui s'est volontairement mis entre ses mains.

« Je vais vous dire aussi quelle est la raison véritable de ma décision, mais en secret. Je ne veux pas qu'on le sache avant le 11. J'ai l'espoir, un très faible espoir, évidemment, que mon attitude permettra de sauver Lingg, Engel et Fischer. Spies, Fielden et Schwab ont déjà signé leur appel. Si je me séparais maintenant des autres et demandais la commutation de ma peine, je sais que cela signifierait une mort certaine pour les autres, que Lingg, Engel et Fischer seraient inévitablement pendus. J'ai donc décidé que leur cause était la mienne et que leur sort serait le mien. Je sais qu'il y a 999 chances sur 1.000 pour que je me balance à côté d'eux, mais ma seule chance de les sauver est de faire cause commune avec eux afin que, si l'on prenait une décision à mon égard, on soit contraint de prendre la même pour eux. Je ne ferai donc rien de ce que vous me demandez. Je m'attends à être pendu avec eux, mais j'y suis prêt. »

Schilling replia le papier et dit : « C'est tout ». Le juge

fixait intensément le feu et l'on n'entendait que le tic tac de l'horloge.

— C'est tout, reprit Schilling. On va pendre Parsons dans quelques instants, dans une heure à peu près.

— Oui.

— Il y a cinq jours, ils ont tué Lingg qui devait mourir avec les autres. Ce n'est pas intelligent, c'est même idiot. Quand on en arrive à des choses pareilles, même un juge n'est plus en sécurité dans sa maison.

— Vous dites des bêtises, s'écria Altgeld avec colère, heureux de pouvoir attaquer à son tour. Lingg s'est suicidé et, ce faisant, il a supprimé toutes les chances pour les autres de s'en tirer.

— Un suicide ! A-t-on jamais vu un homme se suicider en se mettant une cartouche de dynamite dans la bouche et en y mettant le feu ? Et, de plus, la cellule était remplie de petites cartouches de dynamite. Pete, vous ne voulez donc pas entendre raison ? Ils ont constaté que les sympathies étaient en train de changer de camp, alors ils ont organisé toute cette mise en scène après avoir battu Lingg jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Vous vivez dans un pays où des choses pareilles peuvent se passer. Comment pouvez-vous dormir ?

— Vous avez les nerfs à fleur de peau, dit le juge. Calmez-vous.

— Oui, je suis nerveux, c'est vrai. Il y a de quoi. Je regarde l'horloge et je compte les minutes qui passent avant la mort de ces hommes. Oui, je suis énervé ! Je suis venu ici parce que je crois en vous, parce que je me suis dit que Pete Altgeld pouvait abattre les murs de cette prison, même maintenant.

— Je ne le peux pas.

— Vous pourriez téléphoner au gouverneur. Vous pourriez lutter. Ils vous écouteront peut-être. Personne à Chicago n'est très joyeux ce matin.

— Ça ne servirait à rien.

Après avoir anxieusement scruté le visage du juge, Schilling accepta le verdict et se leva.

— Un instant, dit le juge.

— Pourquoi faire ?

— Vous me permettrez de dire un mot en ma faveur, Georges ? Vous croyez probablement que je suis un salaud ?

— Cela n'a pas d'importance.

— Vous avez la foi, Georges et vous croyez que tout ce que vous touchez aura la foi. Bon Dieu, soyez donc raisonnable ! A quoi cela servirait-il que j'appelle le gouverneur ? Vous ne comprenez pas qu'il n'y a plus rien à faire ? Il est trop tard. Si vous voulez m'en rendre responsable, tant pis. Demandez-moi plutôt pourquoi je n'ai pas signé la pétition, pourquoi je ne suis pas intervenu auparavant ?

Schilling secoua la tête :

— Il est trop tard pour agir, Georges.

— Il faut que je m'en aille, dit Schilling.

— Restez donc ! Laissez-moi vous offrir un verre.

— Il faut que je m'en aille, répéta Schilling.

— Asseyez-vous.

— Ça ne fait rien, dit Schilling avec un petit sourire triste. Je vous verrai demain, ou un autre jour. Je ne suis pas fâché contre vous, mais il faut que je m'en aille.

— Laissez-moi vous expliquer...

— Ce n'est pas la peine.

— Ce n'est pas la fin du monde parce que Parsons va mourir. Allons, ressaisissez-vous ! Même si ces hommes sont des saints, ce qu'ils représentent est notre ennemi.

— Et cela justifie leur mort ?

— Peut-être. La justice est une abstraction, mon cher. Elle est fonction de...

— Allez-y, dit Schilling.

— Georges, rentrez chez vous, et reposez-vous.

Emma entra. Elle s'arrêta sur le seuil et les regarda tous deux un instant.

— Vous mangerez bien quelque chose, Georges, dit-elle ensuite.

— Non, merci, Emma.

— Peters est au bout du fil. Il est au Palais, dit-elle à son mari.

— Dis-lui d'ajourner.

— Un reporter de l'agence *Inter-Ocean* a téléphoné, dit-elle encore. Il voulait savoir si tu avais une déclaration à faire au sujet de l'exécution. Elle hésita un instant, puis ajouta : « Je lui ai dit que non. »

— Tu as bien fait, merci, Emma, dit le juge.

Schilling se prépara à partir. Il était plus de dix heures et demie. Le juge lui demanda :

— Où allez-vous, Georges ?

— Je ne sais pas, répondit le petit charpentier.

— Je suis navré, Georges.

— Ça n'a plus d'importance, maintenant, dit Schilling. Je crois que je vais aller faire quelques pas. Il fait beau, aujourd'hui.

Il s'en alla. Emma l'accompagna jusqu'à la porte. Quand elle revint, le juge n'avait pas bougé.

— Est-ce que c'est déjà fini ? demanda-t-elle.

— Non, dans quelques instants, je crois.

— Schilling voulait que tu interviennes, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Peux-tu faire quelque chose ?

Le juge hochait la tête.

— Je ne crois pas que Schilling t'en veuille. Il a beaucoup de respect pour toi.

— Oui, je le suppose.

— De toutes façons, cette horrible histoire va être finie.

— Oui, dit le juge.

— J'ai téléphoné au bureau de Joë Martin, mais il était

sorti. Je n'ai pas voulu devant Schilling te dire qu'il était allé assister à l'exécution. Je trouve cela répugnant. Sa secrétaire était très excitée. Elle a dit qu'elle le joindrait et qu'il viendrait plus tard. Peters était ravi d'avoir sa journée. Tu déjeuneras à la maison ?

— Si tu veux bien, dit le juge.

XIII

Quelque temps auparavant, Altgeld et son ami le juge Lambert Tree avaient déjeuné avec Phil Armour, le roi du porc et du bœuf. Bien que Altgeld et Tree fussent des gens en vue, Armour les avait traités avec une condescendance amusée durant tout le repas. En dépit de sa dignité innée, Altgeld se crispa à plusieurs reprises et essaya de rendre coup pour coup, mais ses attaques laissèrent Armour tout à fait froid. A propos du livre d'Altgeld, « *Notre appareil judiciaire et ses victimes* », Armour déclara :

— J'ai entendu dire que vous écriviez, Altgeld. Un de vos livres a même paru !

— C'est exact.

— Il n'y a pas de mal à cela. Je suppose, Tree, qu'il vous est aussi arrivé d'écrire.

— Oh ! très peu, dit Tree.

— Cela m'est égal, remarquez, continua Armour. Il est certain que votre livre a impressionné les dames, Altgeld. Nous sommes heureux de voir un juge montrer son intelligence. Il ne faut pas qu'on le prenne pour un politicien de bas étage. Il faut que vous fassiez bon effet, mes enfants, qu'on vous remarque.

— Je vois, dit Altgeld, incapable de dire autre chose.

— Mais il y a temps pour tout, continua Armour. Il y a de très mauvais éléments, à Chicago.

— Je suppose que vous avez raison.

— Il faut en faire une ville respectueuse de la loi, un endroit où l'ouvrier travaille honnêtement pour un salaire honnête, sans craindre de se faire tuer.

Altgeld ne pouvait qu'approuver.

— Et pour cela, il nous faut une bonne police, continua Armour. Il y a des types épatants, dans la police. Mais cela ne les aide guère qu'on se mette à plaindre ces pauvres criminels égarés. Seigneur Dieu, à quoi cela vous sert-il, Altgeld, de vous en prendre à nos prisons ? Cela pourrait nuire à votre avancement. La charité est une chose bonne, et vous pourriez vivre cinq ans avec ce que je donne annuellement aux bonnes œuvres. Quand vous attaquez les fondations mêmes de la société, cela ressemble beaucoup à du communisme, voyez-vous.

— Et vous considérez les prisons comme les fondations de la société ? demanda bêtement Altgeld.

— La loi et l'ordre, voilà ce dont je parle. Quand nous nommons un juge, nous comptons sur lui pour défendre la loi et l'ordre. Quand nous le faisons sauter, c'est parce qu'il ne s'y est pas tenu. On dit beaucoup que vous êtes radical. Nous n'aimons pas ce genre de raconter.

— Qu'entendez-vous par « Nous » ? demanda Altgeld.

Armour étendit ses grandes mains et sourit.

— Sans rancune, Altgeld. Dites à votre secrétaire de m'envoyer la facture. J'en veux 100 exemplaires pour moi. Et peut-être votre prochain livre parlera-t-il de citoyens honnêtes et travailleurs ! Je ne veux pas vous décourager, jeune homme. Encore une fine ?

Altgeld, la rage au cœur, était resté assis à couvrir son impuissance. Le souvenir de ce déjeuner se mêlait maintenant à l'image des quatre condamnés à mort et il se demandait ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans l'affirmation de

Schilling selon laquelle, lui, Altgeld, aurait pu arrêter le cours de la justice. Il était du même avis que Schilling sur beaucoup de points. Le juge Gary, qui avait instruit le procès, avait été d'une partialité flagrante. On avait résolument écarté le problème de l'attentat lui-même et huit hommes avaient été condamnés parce qu'ils étaient des militants de la classe ouvrière et, par conséquent, des ennemis de la société : donc les siens, en toute logique. Il pensait vraiment que toute action de sa part aurait été futile — aussi futile que la tentative faite par le juge Tree en faveur des condamnés — mais il se demandait ce qu'il aurait fait s'il s'était trouvé, par exemple, à la place du gouverneur Oglesby. Il y avait certainement contradiction entre les paroles de Phil Armour et le fait que les scrivateurs du peuple étaient élus et non nommés par une poignée d'hommes.

Le cours des choses et le fait que nul ne s'insurgeait jamais contre les conventions vous incitaient certes au cynisme, surtout quand on voyait l'adultère excusé par la respectabilité ; les pots-de-vin servant à lancer des mots d'ordre démocratiques ; le vice finançant les bonnes œuvres et l'église ; la souffrance, la pauvreté et la mort transformées en bénéfice et les hommes en bêtes ; mais ces injustices se concrétisaient aujourd'hui par la mort de quatre hommes et cela était difficile à avaler. Le juge Altgeld n'y parvenait pas, et la belle matinée avait soudain un goût prononcé d'amertume.

Il ne pouvait nier ni qu'il avait réussi ni que les fruits de sa réussite lui étaient agréables. Il avait lutté toute sa vie, pour arriver et maintenant il possédait une maison confortable et tranquille, pleine de belles choses et où il y avait toujours de quoi manger. S'il désirait un nouveau plat, il n'avait qu'à le dire. Sa femme était belle et bien élevée, les amis qu'elle lui avait amenés étaient des gens intelligents qui ne lui rappellaient jamais son origine, jouaient aux

cartes avec lui et lui confiaient leurs affaires. Sa femme ne lui reprochait pas d'avoir des amis comme Joë Martin le joueur, ou Schilling, ou Bro Kelly et tous se félicitaient de son succès. Pourquoi en voulait-il à Armour d'avoir lourdement souligné qu'il ne devait tout cela qu'à quelques individus et que le contrat qu'il avait passé avec eux n'était pas illusoire ?

Il ne haïssait pas tant Armour que ce qu'il représentait, mais cette haine se mit soudain à le brûler. Évidemment, il pourrait... mais que se passerait-il ? Il n'était qu'un sale petit politicien. « Accepte, Altgeld, tu n'as que cela à faire », se dit-il. Il se leva et se mit à marcher de long en large, en regardant l'horloge. Les minutes passèrent. Quatre hommes moururent au cours de l'une d'elles.

Sa femme l'appela pour déjeuner, mais il mangea à peine. Puis il retourna dans son cabinet de travail.

XIV

Joë Martin tendit ses pieds au feu et alluma un cigare. Tout en aspirant la première bouffée, il regarda Altgeld avec acuité. Il était un peu plus de deux heures de l'après-midi.

— A quelle heure sont-ils morts ? demanda Altgeld.

— Vers midi.

— Ça a été terrible ?

— C'est la première fois que j'assiste à une exécution. C'est aussi la dernière.

— Si terrible que ça ?

— Le problème ne se pose pas ainsi. Je n'aime pas les exécutions. Il m'est très facile de voir mourir des hommes, mais pas quand ils s'y attendent depuis des mois et pas au moment où on ouvre la trappe.

— Et Parsons ?

— Il est mort courageusement. Les autres aussi.

— A-t-il dit quelque chose ?

— Ses dernières paroles ? Je n'en sais rien. Il y avait à peu près deux cent spectateurs et j'étais à l'arrière avec Kelly. Kelly m'a demandé si je pensais qu'ils étaient catholiques. Je n'en savais rien. Puis, j'ai entendu dire que Parsons demandait à parler, mais ils ont ouvert la trappe. Cependant, j'ai entendu Spies. On l'entendait du fond de la cour. Savez-vous ce qu'il a dit ?

— Non. Quoi ?

— Il a dit : « Un jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étranglez aujourd'hui. » C'est drôle, mais ces sales rouges ont un aplomb que je n'ai jamais vu à personne d'autre. Parsons, par exemple. Je suis allé dans sa cellule, ce matin, avec Wertzer, de la *Tribune*. Wertzer avait juré de faire son portrait. J'étais assez gêné, mais Wertzer m'a dit : « Vous voulez voir ce type-là, non ! Vous voulez pouvoir dire à vos petits enfants que vous l'avez vu. Alors... ? » Pour qu'on laisse entrer Wertzer, il fallait bien que je tire les ficelles. Nous y allons. Parsons — il aurait pu faire du théâtre avec cette tête-là — Parsons était assis à une petite table, habillé, rasé, les pantoufles aux pieds et il écrivait. « Al, lui dit le garde, il y a un type de la *Tribune* qui veut faire ton portrait », et le garde me fait signe. Pete, j'en avais si froid dans le dos que j'ai failli les laisser là tous les deux. Parsons n'eut pas l'air troublé. Il déposa sa plume, se tourna vers nous, sourit et se mit à rouler une cigarette. On peut juger un type d'après sa façon de rouler une cigarette. Parsons faisait cela lentement, soigneusement, sans perdre de tabac. Il la colla d'un seul coup et l'alluma d'une seule allumette. « Je voudrais faire votre portrait », dit Wertzer. Parsons prend ça très calmement : « J'ai à travailler, dit-il, et peu de temps devant moi.

— C'est mon métier, fait Wertzer. Je suis venu en service commandé. Je serais mis à la porte. » Alors Parsons acquiesça : « Bon », dit-il. Pendant tout le temps que Wertzer a dessiné, je suis resté là, debout. Pete, je n'ai jamais rien ressenti de pareil. A un moment donné, Parsons me regarde d'un drôle d'air et me dit : « Vous êtes Joë Martin ? — Oui. — Je vous ai rencontré une fois, mais je suppose que vous ne vous en souvenez pas », dit-il. Je vous jurc, Pete, qu'il n'avait pas peur. Je n'aime pas plus les communistes que les autres hommes, mais je n'aurais jamais eu le courage de rester là tranquillement, sachant que j'allais mourir dans quelques heures.

— Vous êtes pourtant joueur....

— Bien sûr, mais ce n'est pas un jeu que d'avoir une corde autour du cou.

Altgeld se leva, et ranima le feu. Une fois rassis, il regarda Martin et, comme subitement frappé par une idée :

— Joë, dit-il, dites-moi la vérité. Si quelqu'un la connaît, s'est bien vous. La police a-t-elle assassiné Lingg ?

Martin se renversa en arrière et tira sur son cigare. Altgeld se releva, s'accouda à la cheminée et regarda les traits mous de l'empereur Auguste.

— Vous ne répondez pas ?

— C'est une sale question, Pete. Qu'en pensez-vous, vous-même ?

— Je sais ce que j'en pense, ce que tout le monde en pense. Je sais aussi ce qui est arrivé. Posons la question autrement. Pour commencer, on condamne huit soi-disant anarchistes à mort. Puis, l'opinion publique se manifeste. C'est extraordinaire qu'il y ait encore une soi-disant opinion publique dans ce pays et qu'elle puisse se manifester, mais elle existe. Alors, on commue la peine de trois des hommes : Fielden, Schwab et Neebe. Ils peuvent pourrir en prison, mais la prison c'est tout de même autre chose qu'un meurtre légal, et l'opinion publique est apaisée,

enfin un peu. Et on ne risque rien, puisque Parsons et Spies, ceux qu'on voulait avoir, vont mourir. Mais l'opinion publique se manifeste à nouveau : meetings, pétitions, suppliques, messages de l'étranger. Et tout à coup, voilà qu'on trouve Lingg mort dans sa cellule, la moitié de la tête enlevée par une cartouche de dynamite et de petites bombes parsemées sur le sol. Voilà une diversion toute trouvée, et on prouve par la même occasion qu'un lanceur de bombes reste toujours un lanceur de bombes, même s'il doit se les mettre entre les dents. Ne souriez pas. Je suis un juge et, pour moi, cet homme s'est suicidé tant qu'on ne me prouvera pas le contraire.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Une déposition signée ? demanda doucement Martin.

— Je vous ai posé une question.

— C'est toujours une aussi sale question. Supposons que je sache. Supposons même que je sache qui a lancé la bombe. Vous le dirais-je ? Je vous aime bien, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète ! Il n'y a dans l'Illinois qu'un homme politique en qui j'aie confiance et c'est Pete Altgeld, mais ma confiance ne va pas jusque là. Je connais mes cartes, mais je les cache. Ma meilleure carte est à la mairie, Pete, et moi je ne trahis jamais personne.

— C'est tout ?

— Non. Je vais vous dire ce que je pense. Avant qu'un homme se tue en se mettant une cartouche de dynamite dans la gueule, il faut qu'on l'ait assommé et qu'on lui ait ouvert les mâchoires. Bon. Ils sont morts et je les ai vus mourir. Depuis un an, j'ai entendu raconter pas mal de choses à leur sujet, mais je ne parle pas à tort et à travers, moi. Cela paie de la boucler. Il y a un tas de types importants qui vont dormir tranquillement, ce soir. J'ai peut-être du courage mais je n'ai pas envie de me battre avec eux. Je ne suis qu'un joueur de pacotille.

— Et moi, un politicien de pacotille.

— Certains le diront, confirma doucement Martin. Il fuma placidement pendant un moment. Altgeld le regarda, puis il alla s'asseoir et demanda, très attentif :

— Joë, quel genre de mise mettriez-vous sur moi ?
— Une mise sacrément importante.
— Jusqu'où croyez-vous que j'aïlle ?
— Si vous tenez la tête haute et si vous jouez bien : très loin.

— Jusqu'où ?
— Jusqu'où voulez-vous aller ? Si vous étiez né dans ce pays, jusqu'à la Maison-Blanche peut-être. En tout cas, jusqu'au Sénat, si vous le désirez, ou au palais du gouverneur.

— Comment dois-je jouer ?
— Risquez ce que cela vaut, mais vous pouvez aussi jouer dans les règles. Les gros manitous préfèrent parfois qu'on joue dans les règles.

— Mais, d'une façon comme de l'autre, ce sont les gros manitous qui décident ?

— Et alors, qu'est-ce que vous croyez ? dit Joë Martin.

XV

Cette conversation eut lieu le vendredi. Le lendemain, les journaux annonçaient l'enterrement, après avoir donné tous les détails de l'exécution et publié nombre d'éditoriaux sur les exécutés, la Loi et l'Ordre, la Démocratie, la Constitution, la Déclaration des Droits de l'homme, la Révolution et la guerre de Sécession. Les autorités avaient autorisé les parents et les amis à réclamer les corps des cinq morts et même à organiser un enterrement public, si cela leur faisait

plaisir. Roche, le maire, précisa par quelles rues le cortège devait passer pour se rendre au cimetière de Waldheim. Cela devait avoir lieu de midi à deux heures. Des hymnes funébres étaient seuls autorisés, mais toute bannière était interdite. Les journaux ajoutaient qu'il fallait s'attendre à ce que quelques centaines de personnes suivissent le cortège, malgré que les morts aient été des ennemis de la Société, des criminels, des assassins. Mais, étant donné la Constitution qui garantit la liberté de religion, il n'était que juste d'autoriser cet enterrement.

Le dimanche matin, le juge déclara à sa femme qu'il sortait faire un tour. Bien qu'Emma soupçonnât la direction qu'il prendrait, elle ne dit rien et ne fit même pas la remarque qu'il était étrange qu'il sortît seul un dimanche matin. Il ne se singularisa d'ailleurs pas et se rendit vite compte qu'il n'était pas seul : il lui sembla que la moitié de la ville avait pris place le long du cortège. Il faisait froid. C'est pour cela et aussi parce qu'il n'avait pas le moindre désir d'être reconnu qu'il releva le col de son pardessus et baissa le bord de son chapeau. Il enfonça ses mains dans ses poches et attendit.

Le cortège apparut. Ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Ce n'était certes pas non plus ce à quoi s'attendaient les autorités quand elles avaient autorisé l'enterrement. Point de musique, rien que le bruit lent des pas et les pleurs des femmes. Tous autres bruits semblaient avoir disparu, comme si un immense voile de silence et de tristesse avait été suspendu sur la ville.

D'abord, venait un homme portant un drapeau, le seul du cortège, un vieux drapeau américain troué qui avait autrefois fièrement précédé quelque régiment de la guerre civile. Celui qui le portait était un vétéran et son visage gris était de pierre.

Puis, venaient les corbillards, suivis des voitures où les familles avaient pris place. C'étaient de vieilles voitures

ouvertes. Altgeld vit Lucy Parsons assise avec ses deux enfants et regardant droit devant elle.

Puis les amis, les camarades des morts marchant par quatre, dont les visages étaient gris comme celui du vétéran.

Un groupe d'hommes et de femmes bien habillés, qu'Altgeld connaissait en grande partie, venait ensuite. C'étaient des avocats, des juges, des docteurs, de petits hommes d'affaires qui étaient intervenus en faveur des cinq condamnés.

Puis les ouvriers défilèrent, et il y en avait toujours et toujours. Ils venaient des fabriques de conserves, des scieries, de chez Mac Cormick, de chez Pullman, des moulins, des chemins de fer. Ils venaient aussi des files de chômeurs, de la route, des champs, des rues de Chicago et d'une dizaine d'autres lieux. Beaucoup portaient leur costume du dimanche, le costume noir de leur mariage, mais il y en avait aussi qui n'avaient pour vêtement que ceux avec lesquels ils travaillaient et ils défilèrent en bleus et chemise de flanelle. Il y avait des cow-boys qui avaient fait 500 kilomètres et davantage pour venir à Chicago, convaincus que là où des hommes vivaient et pensaient, il était possible d'empêcher l'exécution. Ayant compris qu'il n'y avait rien à faire, ils étaient restés pour suivre le cortège dans leurs bottes lourdes à talons hauts. Il y avait des fermiers des environs de la ville, aux visages rouges, des mécaniciens de locomotives et des marins des grands lacs.

Il y avait aussi des centaines et des centaines de Pinkerton, tout au long du cortège, mais quand ils eurent constaté que tout allait bien, ils cachèrent leurs revolvers et fixèrent le sol.

Les ouvriers étaient paisibles. On pouvait entendre leur respiration et leurs pas, mais pas une parole. Même les enfants étaient silencieux, et les spectateurs rangés le long des rues ne brisèrent pas davantage ce silence.

Et toujours des ouvriers et des ouvriers. Altgeld resta là une heure et il en venait encore, épaule contre épaule, dont le visage était de pierre et dont les larmes coulaient. Une autre heure et le flot ne semblait pas vouloir tarir. Il ne savait pas combien d'hommes étaient passés, ni combien il en passerait encore, mais ce qu'il savait c'est qu'il n'y avait jamais eu, dans l'histoire du pays tout entier, un enterrement comme celui-ci, même pas pour le plus aimé des chefs : Abe Lincoln, lui-même.

TROISIÈME PARTIE
PREMIÈRE VARIATION

I

Par un clair matin du début de mars 1893, un avocat du nom de Clarence Darrow traversa la pelouse qui s'étendait devant la maison du gouverneur, à Springfield, monta les marches, entra et, sur un ton impératif, demanda à voir le gouverneur. Il semblait si décidé que le secrétaire du gouverneur, qui le connaissait, fit la grimace et lui demanda :

— Il y a le feu quelque part ?

— Exactement.

— Vous êtes attendu ?

— Oui, répondit Darrow. Je lui ai téléphoné pour m'annoncer. Il me recevra ?

— Bien sûr. Reprenez votre souffle, asseyez-vous donc.

Darrow s'assit dans le salon de réception et se répéta mentalement tout ce qu'il avait l'intention de dire. De peur de perdre courage, il exagéra ce qu'il avait à dire et, toujours mentalement, dirigea la conversation jusqu'à la conclusion qu'il désirait. Cela ne fit qu'augmenter sa colère et, quand il entra quelque peu précipitamment dans le bureau du gouverneur, il se sentait plutôt l'âme d'un juge que d'un avocat. Le gouverneur lui sourit et lui tendit la main.

— Content de vous voir, Clarence.

— Moi de même, monsieur, répondit Darrow.

Pour un homme relevant de maladie, à la suite de la campagne la plus dynamique que l'on ait vue en Illinois, le gouverneur Altgeld avait étonnamment bonne mine, pensa-t-il. Il était étonnamment d'aplomb, ses yeux bleus toujours aussi vifs et sa poignée de mains toujours aussi ferme et chaude. Il montrait évidemment des signes de vieillissement, comme on le disait et portait les traces des accès de malaria auxquels il était sujet. Sans doute sa barbe grisonnait-elle, mais il était de ces gens que l'âge améliore, du moins physiquement, et Darrow comprenait fort bien le plaisir que certains ressentaient à voir ce visage. Ce sentiment ne fit qu'augmenter sa colère. Le fait qu'il eût à peine dix ans de moins que le gouverneur, qui en avait 45, le rendit comme un enfant furieux devant un homme mûr. D'autant plus qu'Altgeld lui disait :

— J'espérais que c'était une visite amicale, mais cela n'en a pas l'air, hein, Clarence ?

— Non, en effet.

— Visite d'affaires ?

— Si vous voulez.

— Eh bien ! asseyez-vous. Voulez-vous un cigare ?

— Je préfère rester debout.

— Très bien.

Le gouverneur s'assit à son bureau, Darrow en fixa le bord et sans regarder le gouverneur :

— C'est à propos des gens de Haymarket : Fielden, Schwab et Neebe, annonça-t-il.

— Ah ! Oui ! Qu'est-ce qui se passe ?

Un soupçon de sécheresse transparaissait dans la voix d'Altgeld, un soupçon, pas plus. Il aimait énormément Darrow, quoique ce ne fut pas tout à fait un ami. Ceux qui connaissaient bien le gouverneur savaient qu'il avait très peu d'amis, au véritable sens du mot.

— Ils sont toujours en prison, dit Darrow.

— Je le sais.

— Cette visite ne m'est pas agréable, reprit Darrow, évitant toujours le regard du gouverneur, pas plus agréable qu'à vous, mais peut-être quelqu'un se doit-il de vous le faire rappeler ?

— Me rappeler quoi ? demanda le gouverneur.

Darrow se lança :

— Le fait que des milliers d'entre nous ont voté pour vous parce qu'il était entendu que vous gracieriez ces hommes. Il y a trois mois que vous êtes nommé...

— De quelle façon était-ce entendu ? demanda Altgeld. Je ne pense pas avoir dit rien de pareil.

Darrow réagit rapidement : son visage ennemi et ses yeux en dirent plus au gouverneur que des paroles.

— Attendez, attendez, dit Altgeld, refrénant sa colère. Avant de me traiter de Judas, rappelez-vous ce que j'ai dit. J'ai dit que j'étudierai la question, que je ferai une enquête sur l'affaire des anarchistes. Ne me jetez pas d'injures au visage, je sais ce que vous en pensez, mais votre situation vous le permet.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si je gracie ces hommes, j'aurai aussitôt tout le monde sur le dos et que le ciel me tombera sur la tête.

— Je ne suis pas d'accord, dit Darrow.

— Vraiment ? Vous entrez ici en ouragan pour me dire ce sur quoi vous êtes d'accord et ce sur quoi vous ne l'êtes pas. Mais je n'ai fait aucune promesse ! Bon Dieu, au lieu de rester là assis, à vous écouter, je devrais vous jeter à la porte.

— Bravo, dit Darrow, allez-y.

— Ne faites pas l'idiot. Asseyez-vous et parlons raisonnablement.

— C'est cela asseyez-vous et parlez raisonnablement,

dit Darrow. Je vais vite comprendre que je suis un imbécile d'être venu ici. Pourquoi ne me rappelez-vous pas que je suis un ignoble ingrat ? Qui m'a lancé dans la politique ? Altgeld. Qui m'a mis où je suis maintenant ? Altgeld.

— Je n'avais pas l'intention de vous rappeler cela, mais bien le fait que je n'ai jamais promis de gracier les anarchistes. C'est tout. J'examinerai l'affaire, puis je ferai ce que crois devoir faire.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Et puis, ne soyez pas idiot, Clarence. Ne me parlez pas de justice. Ces hommes sont en prison, tout comme Parsons et les autres sont morts, parce que cela sert les intérêts d'un tas de gens très puissants. Je le savais, il y a cinq ans. Comment ne le saurais-je pas, maintenant que je suis gouverneur ? Devrais-je renoncer à tout ce pourquoi j'ai lutté, à tout ce dont j'ai rêvé, simplement parce que vous avez une cause sentimentale à défendre ?

— Tout le monde vous soutiendrait.

— Ne soyez pas stupide, personne ne me soutiendrait.

— Le peuple vous a élu.

— De quoi parlez-vous ? S'il y a une chose que je connais maintenant, c'est bien la politique. Alors, pas d'homélie. Quand Cregier a été élu maire et que vous avez obtenu votre poste, ce n'est pas le peuple de Chicago qui l'a élu, mais moi, moi seul. Faut-il que je vous le répète ? J'ai inventé ce slogan contre le machinisme ; je l'ai subventionné : cinq mille dollars, et ce n'est pas cher. Je l'ai fait parce que je n'aimais pas le genre de Roche. Alors ne venez pas me donner des leçons de politique, ou de moralité politique. Parsons y croyait, lui, mais il est aussi mort qu'un clou de porte.

— Je vois, dit Darrow, hochant la tête.

— Il y a pas mal de choses que vous ne voyez pas, dit Altgeld.

II

Il se sentit pourtant touché après le départ de Darrow. Le jeune imbécile ! Il était venu tel un vaillant chevalier et reparti drapé dans une juste indignation. Et de quel droit ? Darrow était avocat d'affaires. L'intérêt qu'il portait aux survivants de Haymarket était purement romantique. C'était précisément les gens pour lesquels il travaillait qui avaient mené la chasse à l'homme. Et le voilà qui se permettait de parler de choses entendues ! Il n'y a jamais eu de promesse, se répétait le gouverneur, j'ai les mains propres. Ils savaient parfaitement ce qu'ils auraient : un politicien capable à Springfield de donner le pouvoir au parti.

Il se qualifiait sans honte de politicien. Il avait appris, et bien appris, un métier et n'avait aucune illusion ; par contre, il méprisait ceux qui en vivaient. Il fallait du temps pour apprendre à voir clair, mais une fois éclairé, on pouvait aller loin, extraordinairement loin, à condition d'avoir l'estomac assez solide. Aussi loin que lui, encore ne savait-il pas jusqu'où il irait : le Sénat, le Ministère ou quelque autre situation aussi importante et aussi vide, car à partir d'un certain point, il n'y a plus intérêt à lutter : on oublie principes et moralité, on joue le jeu selon les règles admises et, d'ailleurs, on peut y trouver pas mal de compensations agréables : par exemple, le plaisir d'avoir triomphé de Roche, le maire, en divisant les forces en présence. Il avait seul suscité la candidature libérale, choisi ses co-lis-tiers, des réformateurs qui n'avaient aucune chance, avant de nommer sa tête de liste, 12.000 électeurs avaient marché, suivi son mot d'ordre « antimachiniste » et voté pour son candidat « machiniste ». Douze personnes au plus, savaient

qu'il avait tout organisé, mais c'étaient des gens importants et la façon dont ils le félicitèrent dans leurs clubs et leurs bureaux où le whisky se mêlait aux récompenses, valait plus d'un million de dollars en argent comptant. Quant au bénéfice tiré de sa revanche sur Roche, il était inestimable, car Roche avait commis le pire crime : il avait accusé Altgeld d'être un des nombreux profiteurs qui écrasaient le peuple.

III

L'esprit d'Altgeld se tourna vers Neebe, Fielden et Schwab, les trois hommes en prison qui semblaient être comme l'écho torturant de la célèbre affaire de Haymarket. Qu'il le voulût ou non, l'attaque de Darrow avait fait son effet. Il est de fait que des tas de gens pensaient comme Darrow.

Sa femme avait dit, dans le temps, que l'affaire de Haymarket était comme une maladie qui avait atteint tout Chicago, mais toute trace n'en avait pas disparue avec l'exécution, comme certains l'avaient assuré. Non seulement, les trois souvenirs vivants étaient là, en prison, mais l'esprit de Parsons n'avait pas quitté Chicago. Parsons vivait dans l'esprit de ceux dont il avait vu les visages graves lors de l'enterrement, dans les tracts mal imprimés qu'on colportait, dans les files de chômeurs, chez sa femme aussi. Il serait peut-être romanesque de prétendre qu'Altgeld ne cessait de penser à Parsons, depuis qu'il était mort. Le juge était un homme occupé, qui avait réussi, et comme il aimait le dire à ses amis, sa vie était très remplie.

Mais de temps à autre, ce beau visage s'imposait à lui et faute d'arguments il ne pouvait abattre l'apparition comme il avait abattu ses adversaires.

Il avait rencontré Lucy Parsons trois fois en six ans, ce qui n'avait rien d'étrange étant donné que, depuis la mort de son mari, Lucy Parsons faisait partie de Chicago tout autant que les rues sales, les quartiers innommables et les usines. Son visage hâlé, considérablement vieilli, était plus indien que jamais et elle cachait sa douleur sous un masque de dureté.

La première fois, il ne savait pas qui elle était. Il s'était arrêté dans la rue, attiré par le visage désespéré d'une femme et par son discours. Elle portait un manteau d'homme en loques, attaché au cou par une épingle ; ses cheveux étaient enveloppés d'un foulard et la semelle d'un de ses souliers tenait attachée par une ficelle. Près d'elle, il y avait une pile de livres sur un petit étal de bois. C'était par un jour d'hiver glacial, à l'approche du crépuscule, et les rares passants se hâtaient vers la chaleur de leur maison. Le titre des livres joint à ce que disait la femme attira le regard d'Altgeld. « La justice ne disparaîtra pas de ce monde tant qu'il restera une étincelle de courage », disait-elle. Il prit un bouquin : c'était *La vie de Albert R. Parsons*.

— Combien ? demanda-t-il.

— Un dollar, mais prenez-en plusieurs. Prenez-en plus d'un et luttez pour la liberté, en les faisant lire.

Il chercha un dollar, mais, quand la femme aperçut le portefeuille de cuir brillant, les coins d'or, la liasse de billets, son visage changea. Elle lui donna le livre sans dire un mot sauf pour lui répondre quand il lui demanda si elle était la femme de Parsons :

— Oui, je suis sa femme.

Il voulut lui donner 5 dollars, mais elle les refusa. Il s'en alla alors précipitamment. Rentré chez lui, il regarda le livre : « Publié par Lucy Parsons. » Comment ? Avec quel argent ? Il ne pouvait l'imaginer. C'était une compilation des écrits, articles, lettres et discours de Parsons, suivis

de quelques commentaires et de poèmes que des amis avaient dû lui envoyer. Il n'en lut que des fragments, mais deux choses s'ancrèrent dans son esprit. La première était la dédicace de Lucy à son mari : « *Ce livre est dédié avec amour à la mémoire sacrée d'un de ceux dont le seul crime fut d'avoir vécu avant leur temps, à mon compagnon, camarade et mari bien-aimé, Albert R. Parsons.* » La seconde était la reproduction en fac-similé de la dernière lettre de Parsons à ses enfants, car la douceur des mots et de l'écriture en était étonnante, et il déclara sans honte à sa femme que c'était un document dénotant une extraordinaire générosité.

Donjon n° 7.

*Prison du Comté de Cook.
Chicago, Illinois. 9-11 1887.*

« *A mes enfants chéris :*

Albert R. Parsons Jr. et à sa sœur Lulu Eda Parsons.

« *En écrivant ce mot, une larme tombe sur vos noms. Nous ne nous reverrons jamais. Oh, mes enfants, comme votre père vous aime tendrement ! Nous montrons notre amour en vivant pour ceux que nous aimons. Nous le montrons aussi en mourant pour eux, quand cela est nécessaire. D'autres vous parleront de ma vie et de ma mort cruelle. Votre père est une victime consentante sur l'autel de la liberté et du bonheur. Je vous lègue le nom d'un honnête homme qui a fait son devoir. Conservez-le ainsi et qu'il vous soit un exemple. Soyez sincère avec vous-mêmes ; ainsi, vous ne pourrez pas mentir aux autres. Soyez travailleurs, sages et joyeux. Quant à votre mère, elle est la meilleure et la plus noble des femmes. Aimez-la, honorez-la et obéissez-lui.*

« *Mes enfants, mes petits chéris, je vous demande de lire ce message d'adieu à chaque anniversaire de ma mort en sou-*

venir de celui qui ne meurt pas seulement pour vous, mais aussi pour les enfants qui naîtront. Je vous bénis, mes chéris. Adieu.

« Votre père, Albert R. Parsons. »

Cette lettre n'impressionna pas du tout Emma ; et bien qu'Altgeld la relut au moins une douzaine de fois, il ne tenta pas de convaincre sa femme.

Altgeld rencontra Lucy Parsons pour la seconde fois, peu de temps après la première. Au début du printemps 1889, on lui demanda de faire une conférence sur la réforme des prisons au Forum économique. Cela convenait parfaitement à l'auteur de *Notre appareil judiciaire et ses victimes*. Altgeld se rendit à la réunion, dans des dispositions fort libérales, très décidé à parler clair et net, à dire ce qu'il pensait et tant pis pour les journaux. Il s'attendait à être traité en bouc émissaire, à susciter le lendemain des éditoriaux amers, tout en sachant que ce genre d'articles sur de tels sujets fait plus de bien que de mal. Les choses prirent une toute autre allure et, au lieu d'en être le bouc émissaire, il devint le héros de la presse du lendemain. Il y avait un groupe de gens du peuple dans la salle et, quand on en vint à la discussion, Lucy Parsons demanda la parole :

— Monsieur le juge Altgeld ! appela-t-elle.

— Oui.

— Monsieur le juge, niez-vous que vos prisons sont pleines d'enfants du peuple et non d'enfants de riches ? Niez-vous que des hommes volent parce qu'ils ont le ventre vide ? Osez-vous prétendre que ces malheureux dont vous parlez éprouvent du plaisir à coucher avec dix ou vingt malheureux chaque nuit, à en avoir des douleurs effroyables ?

Une tempête de protestations s'éleva. Des cris : « Dégoûtant, honteux » fusèrent de partout. Un prêtre se leva,

agita sauvagement son ombrelle et demanda à parler. D'autres sifflaient. Mais le juge Altgeld fut admirable, comme le dirent les journaux du lendemain. Il ouvrit les bras pour apaiser le tumulte, demanda le silence et l'imposa en déclarant : « Une dame a la parole. Renoncerons-nous à la courtoisie en nous montrant discourtois ? » Puis se tournant vers Mrs. Parsons, il lui dit « : Finissez votre déclaration, madame Parsons, puis, si vous le désirez, je vous répondrai. »

C'était donc la célèbre Lucy Parsons ! La salle fit silence et Mrs. Parsons, qui n'avait pas bougé, continua :

— Quelles sont vos conceptions, vous qui parlez de réformes, qui les prêchez et qui vous en faites un tremplin pour arriver ? Quelles solutions apportez-vous ? Le juge Altgeld est partisan d'uniformes gris au lieu d'uniformes rayés pour les prisonniers. Il est partisan de travaux éducatifs, de bons livres et de cellules larges et claires. Il dit, à juste titre, que les récidivistes ne devraient pas être mêlés aux condamnés bénins pour une première faute. Je ne suis pas surprise qu'il parle autant de la justice, puisqu'il est lui-même juge, et il est bon d'en parler, même si elle n'existe nulle part. Non, je n'attaque pas le juge Altgeld et je suis même d'accord avec lui quand il dit qu'il est horrible d'assommer les gens. J'ai été assommée, non pas une, mais de nombreuses fois et j'en porte les marques. Mais je ne me laisserai pas prendre à l'appât de votre réforme. Ceci est votre société, monsieur le juge, vous avez aidé à la construire, et c'est cette société qui fait les criminels. Une femme se prostitue parce que c'est un peu mieux que de mourir de faim. Un homme se met à voler parce que votre système en fait un hors-la-loi. Et quand les ouvriers s'unissent pour lutter pour être mieux nourris, pour une vie meilleure vous les jetez en prison. Mais pour alléger votre conscience, vous parlez de réformes. Non ! Aussi longtemps que vous défendrez ce système et ses principes, vos prisons seront

pleines d'hommes et de femmes qui, préférant la vie à la mort, essaient de vivre comme vous les y forcez, par le crime.

Elle s'assit et l'assistance attendit. Le juge Altgeld répondit d'une voix parfaitement sereine et comme il sied à un représentant de la société :

— Ma chère madame Parsons, déclara-t-il, des arguments présentés sous un certain angle demandent qu'on y réponde sous le même angle. Puisque vous attaquez l'ouvrier honnête qui garde son emploi et qui apporte aide et soutien à sa femme et à ses enfants, il me faut prendre sa défense. Travailler dur et économiser ne mène pas au crime, au contraire. L'ouvrier honnête hait le crime, tout comme l'employeur honnête, mais je ne veux pas nier que certains représentants de ces deux classes de la société devraient être en prison au lieu de se promener en liberté. Vous dites que notre société produit le crime : peut-être, mais je vous répondrai qu'elle est la meilleure que l'homme ait pu édifier et que seules des réformes intelligentes et sincères pourront en diminuer et finalement en éliminer les défauts. Je ne nie pas ces défauts, mais je les vois en réaliste et je recommande ce même réalisme aux utopistes qui préféreraient que tout fût à recommencer.

Un tonnerre d'applaudissements salua cette péroraison, comme dirent les journaux, et bien que certains aient conspué l'orateur, cela n'eut aucun effet sur l'ensemble de l'assistance.

La troisième fois que le juge vit Lucy Parsons, ce fut un an plus tard. Il était en voiture avec le juge Tree quand il la vit dans un piquet de grève aux abords d'une usine.

Il arrêta son cheval.

— Vous voyez cette femme-là ? demanda-t-il à Tree.

— Laquelle ?

— Celle qui a le visage hâlé et un manteau gris. Elle a un foulard jaune autour du cou.

— Oui.

— C'est Lucy Parsons.

A ce moment précis, elle les regarda, mais si elle reconnut Altgeld, du moins ne le montra-t-elle pas. Comme ils repartaient, Trec remarqua :

— Elle suit les traces de son mari.

— Oui, ils semblaient s'aimer beaucoup.

— Cela ne l'aidera guère de se mêler à ces grèves, remarqua Trec.

Telles étaient les trois rencontres et il serait difficile de prétendre que le souvenir de Parsons ait beaucoup troublé le gouverneur, malgré ce qu'avait prétendu Schilling. Cependant, depuis la scène avec Darrow, il ne pensait qu'à l'affaire de Haymarket, cette étrange affaire que n'étouffaient ni le bourreau, ni les murs de la prison.

Il fit la grimace à l'idée que lui, le seul de tous les libéraux de Chicago à n'avoir pas signé la demande de grâce, se trouvait être lié par cette sacrée affaire.

Les détails ne lui en apparaissaient plus que vaguement, au point qu'il se demandait parfois comment elle pouvait avoir une telle importance aux yeux de Schilling ou de Darrow et pourquoi des centaines de gens étaient prêts à signer la nouvelle pétition qu'on allait incessamment lui présenter. Sans doute, en son temps, l'avait-il considérée comme un déni de justice, mais la justice est une vieille dame aveugle et pesante et quiconque toucherait un dollar par injustice deviendrait vite anormalement riche.

Cette histoire le poursuivait, cela en devenait ennuyeux. Il avait bien d'autres problèmes à régler et l'avenir ne s'annonçait pas facile. Une de ces sacrées crises économiques régulières s'amorçait et il aurait à faire face à une série de grèves, de lock-outs et d'exigences tant de la part du capital que de la classe ouvrière. Il allait y avoir le problème du chômage ; l'administration était en piètre état ; quant aux écoles, il y avait de quoi en pleurer. Il lui fallait se débarras-

ser du reste de ses ennemis politiques, mais ça c'était une perspective plutôt agréable. Bref, il avait du travail. Pourquoi cette affaire de Haymarket réapparaissait-elle tel un ulcère ? On eût vraiment dit qu'il n'avait été élu que pour s'en occuper.

Il se rappelait avec plaisir les premiers jours de la victoire électorale. Les démocrates étaient à nouveau au pouvoir. On aurait dit qu'une barrique de champagne venait d'éclater. Vétérans de la guerre civile, vieux adhérents du parti, rois du porc, du bœuf, du bois et des chemins de fer buvaient en l'honneur du parti du peuple. Bien qu'il entendit tous les soirs des odes prétentieuses à sa brillante campagne, son astuce et son esprit, il ne s'en fatiguait pas. Emma s'en fatigua pour lui et, reconnaissant les signes avant-coureurs de ses attaques de malaria, lui rappela qu'à ce train-là sa santé ne tiendrait pas longtemps. Mais il voulait savourer son triomphe ! En conséquence, il buvait trop, mangeait trop, dansait trop, dormait trop peu, mais après tout, on ne vit qu'une fois et on meurt pour toujours.

Il en était encore à ces agréables visions quand sa femme entra avec le crépuscule. Leurs regards se rencontrèrent.

— Veux-tu que j'allume ? lui demanda-t-elle.

Il hocha la tête en souriant. Il était fier d'elle : qu'elle fût la femme de l'avocat, du juge ou du gouverneur, elle avait toujours autant d'allure et était toujours aussi bien habillée.

— Je viens avec toi, ma chérie, dit-il. Pourrions-nous dîner tôt ?

— Tu as quelque chose à faire ?

— Il faut que j'aille à Chicago, ce soir, répondit le gouverneur.

IV

Comme dans beaucoup d'autres États, Springfield, la capitale était loin de Chicago, le centre commercial et cela représentait un voyage long et ennuyeux. Altgeld raccourcissait généralement le voyage en le faisant avec des amis, dans un compartiment réservé. Non qu'il aimât boire comme eux, mais il les écoutait. Il ne se départissait jamais de sa réserve, ce mur de protection qu'il s'était depuis longtemps créé, et restait là en spectateur. Grâce à elle, il pouvait demeurer aussi bien avec ceux qu'il méprisait qu'avec ceux qu'il aimait, et la conversation des petits politiciens, des roquets du parti ou des spéculateurs débutants ne le touchait pas assez pour le dégoûter. Il pouvait les regarder, les écouter, les entendre répéter leurs éternelles histoires grivoises ou leurs commérages tout en gardant l'esprit libre. Et, s'il en avait assez, il prenait un livre et ses amis baissaient la voix pour ne pas le déranger.

Mais ce soir-là, il partit seul, sans même un secrétaire. On lui prépara son lit, mais il n'avait pas envie de dormir. Le fait de s'être tracé un programme en réponse directe à l'insolence de Darrow ne l'apaisait pas. Il se rendait compte qu'il lui fallait régler l'affaire de Haymarket, enterrer ce spectre. Il ferait appeler ses amis, Joë Martin, Schilling, Tree, Cregier le maire, Mac Donald le roi de la ville, et quelques autres. Les uns donneraient leur avis, d'autres plaideraient la grâce et d'autres se mettraient à hurler. Cela n'avait pas grande importance ; sa décision était prise. Il ferait venir les dossiers, tâterait le pouls de l'opinion et choisirait la seule solution possible. Au lieu de prendre parti sur l'impartialité du procès, du juge, du jury et des appels,

il gracierait les trois hommes au nom de l'État souverain : « Vous avez été assez punis. Allez et ne pêchez plus » ou quelque chose d'approchant. Il montrerait ainsi sa clémence, sa magnanimité tout en apaisant le monstre et sans encourir l'inimitié de certaines puissances matérielles.

Il se coucha, mais ne s'endormit point, bien que le balancement du pullman lui fit habituellement l'effet d'un somnifère. Ses pensées couraient de-ci de-là, sans repos, à la recherche de principes, mais il n'en trouvait pas. En se rappelant ce qu'avait dit Lucy Parsons, il trouva des arguments à lui renvoyer. Il calcula ses investissements, fit le total de sa fortune, se rappela comment de dix mille dollars elle était passée à cent mille, de cent mille à un million. Le gouverneur millionnaire ! Que combattait-il ? Pourquoi portait-il le poids de ces trois malheureux agitateurs comme une croix ? Pourquoi luttait-il contre l'idée de les libérer alors qu'il pouvait aisément le faire et de façon toute aussi équivoque qu'un autre ? Pourquoi luttait-il donc contre la conclusion à laquelle il était déjà parvenu ?

S'il prenait une autre voie, s'il décidait qu'ils étaient innocents et qu'ils l'avaient toujours été... « Au diable ! » se dit-il. Qu'ils aillent au diable ! Qu'ils pourrissent en prison, oui ! Après tout, la vie est courte. A 45 ans, un homme n'a peut-être plus qu'une quinzaine d'années devant lui. Il lui en fallait davantage, et parvenir au Sénat.

Il se rappela Phil Armour, puis Schilling disant avec amertume après la trahison d'un leader ouvrier : « Il y en a qui meurent pour la liberté, mais un Allemand en tire un livre. »

Il n'était donc pas plus allemand que Lincoln n'était anglais. Il était américain. Quelle importance cela avait-il qu'il fût né de l'autre côté de l'eau ? Quelques mois plus tard, il serait né ici. Ses amis ne disaient-ils pas qu'il était plus américain qu'aucun fils de l'Amérique !

Il n'y avait pas de principes. Même celui de la puissance

n'existait pas car, en tant qu'homme d'affaires, il n'était rien auprès de Field, de Mac Cormick, d'Armour ou de Pullman ; et il savait mieux que personne comment on devient gouverneur de l'Illinois.

V

Il se sentit beaucoup plus à l'aise dans son bureau du building Unity, qui lui appartenait, qu'il avait construit et créé. Les problèmes deviennent plus faciles à la lumière du jour et il faisait si étroitement partie de Chicago qu'en un certain sens, elle était pour lui la lumière. C'est elle qui lui apporterait la solution. Chicago ne lui ressemblait-elle pas ? N'était-elle plus américaine qu'aucune autre ville bien que la proportion de sang étranger y fût plus grande qu'ailleurs ? N'avait-elle pas été laide, cruelle et violente et ne s'était-elle pas améliorée ? Dans le centre de la ville s'élevaient des gratte-ciel imposants, effrayants, comme nulle part ailleurs, qui donnaient l'impression d'avoir été plantés ici et là comme des jouets par un géant capricieux. Depuis les grands conflits ouvriers de 1870 et 1880, la classe dirigeante avait aussi mené le bon combat contre les petites rues. Les rues étroites, zigzagantes sont faciles à barricader et à tenir : quelques fusils peuvent y mettre la cavalerie en échec et quelques tireurs dans une maison, arrêter un millier d'hommes. Aussi, les nouvelles avenues avaient-elles été largement dessinées et coupaient-elles les rues à angle droit. Une mitrailleuse pouvait désormais tirer à l'aise, une pièce d'artillerie être dirigée avec précision, la cavalerie charger sans encombre et la troupe avancer sur un large front.

Les gens comme Altgeld trouvaient odieuses de telles

pensées, mais il leur fallait convenir que la cité en tirait profit. Elle cesserait d'être cet abattoir ignoble des débuts et deviendrait une belle et noble métropole, à mi-chemin des côtes, qui distribuerait le blé et la viande en abondance.

Son building faisait partie de ce rêve. Il en avait entr'aperçu l'image au temps où il hantait les routes en vagabond, en sauvage. Quand Emma découvrit ses premiers dessins sur son bureau, il lui raconta qu'un autre que lui, Pete Altgeld, avait rêvé de bâtir la plus haute maison du monde. Certains trouvent leur vérité dans l'art, la famille, un empire commercial, mais lui, au sein de ce monde qui avançait à travers le continent comme une locomotive, n'avait trouvé sa vérité que dans des choses matérielles. La nuit, quand il avait peur de la mort, il lui arrivait de comprendre les anciens rois d'Égypte qui avaient édifié des monuments de pierre.

Le building Unity était né en partie de ce rêve, en partie de son mépris pour la politique. Il écrivait des livres, construisait des maisons pour marquer son passage. Chaque fois, c'était une affaire plus importante, une maison plus haute. Il ne se demanda jamais pourquoi, ayant tant d'espace à leur disposition, les Américains lancent leurs buildings vers le ciel avec autant de frénésie. S'il s'était posé la question, il se serait dit que c'était dans l'espoir que les gens disent quelque chose comme : « Altgeld a construit ceci. » Il mit 400.000 dollars dans son building, en emprunta encore autant et en surveilla l'édification, jour après jour, rêvant la nuit à ce qu'il pourrait trouver pour la hâter. Quand la charpente de fer fut dressée, sa nudité lui fut sensible jusqu'à ce qu'il l'ait couverte de briques. On commit des erreurs, et lors de l'une d'elles, ce ne furent pas les 100.000 dollars supplémentaires qui le rendirent malade de terreur, mais le fait que son enfant pourrait s'effondrer. Il le dorlota comme un enfant malade, restant debout la nuit devant l'énorme masse noire qui découpait le ciel plus clair

de Chicago et faillit pleurer de gratitude quand l'épreuve fut passée. C'est ce genre de sentiments qui lui faisait dire au pasteur Schloss, de l'église luthérienne, à laquelle il donnait quelque argent :

— Voyez-vous, monsieur le pasteur, voilà le genre d'immortalité qui compte. Celle-là dure toujours.

À quoi le pasteur répondait avec raison :

— Rien ne demeure toujours.

C'est à Chicago qu'il se trouvait chez lui et, en s'asseyant à son bureau, ce jour-là, il se sentit si réconforté, rassuré et reposé que Joë Martin sourit de surprise en entrant.

— Vous avez l'air de bien vous porter, Pete, lui dit-il.

— Je me sens très bien.

— On m'avait dit que vous étiez malade, mais vous n'en avez pas l'air. Vous avez votre tête d'autrefois. Mais, peut-être devrais-je vous appeler monsieur le gouverneur !

— Bonne idée.

— En quoi puis-je être utile au gouverneur ? demanda Martin. Malgré le plaisir réel qu'il éprouvait à voir Altgeld, il y avait une nuance d'hostilité dans sa voix.

— Envoyez donc des fleurs à Emma. Cela vous arrivait quand nous habitions à Chicago. Cela ne coûte pas beaucoup plus cher maintenant.

— Comment va Emma ?

— Elle s'inquiète pour moi, mais à part cela : très bien.

— Y a-t-il de quoi s'inquiéter ?

— Je m'use, je baisse. Je prétends avoir vingt bonnes années devant moi, peut-être trente, mais la plupart des gens ne pensent pas que je fasse mon temps. Quel est votre avis ?

— Je ne joue pas à longue échéance.

— Pourquoi ne me demandez-vous pas ce que je veux ?

— Pourquoi ? C'est vous qui êtes le gouverneur. Vous me

convoquez et je viens. Vous convoquez le grand Mike et il vient, lui aussi. Je ne suis qu'un petit joueur.

— Bon, dit Altgeld. Allez, videz votre sac.

— Non.

— Que vouliez-vous ? Que je vous nomme surintendant des hôpitaux, secrétaire d'État, inspecteur des fabriques ?

— Peut-être, tout simplement, est-ce que je n'arrive pas à qualifier votre honnêteté ? dit Joë Martin. Je ne prétends pas être un honnête homme mais j'ai toujours tenu mes paris et je n'ai jamais raconté d'histoires sur un ami. J'ai acheté des votes et j'en ai vendu, parce que c'est un métier comme de faire marcher la roulette.

— Et vous pensez que je veux imposer des réformes malgré « mes amis » ?

— Je ne sais que penser. Un type devient gouverneur et...

— Et quoi ?

— Il joue les extrêmes contre le centre. Je suppose que vous visez la Maison-Blanche.

— Je ne suis pas né ici.

— Et, si je vous comprends bien, c'est tout ce qui vous arrête ?

— Peut-être bien. Pourquoi m'en voulez-vous, Joë ? Peut-être ne sais-je même pas que faire ! J'en ai marre de la politique.

— Non, monsieur le gouverneur, vous l'adorez.

— Et je la hais. Imaginez que j'agisse en franc-tireur...

— En quoi ?

— Quelque chose qui n'aurait pas directement trait à la politique du parti. Le parti me soutiendrait-il ?

— Demandez-le lui.

— Je vous le demande à vous.

— Je n'en sais rien. Vous êtes pour la classe ouvrière et contre elle. Vous êtes contre les grandes affaires et vous les représentez, vous-même. Vous haïssez Mike et vous haïssez Phil Armeur. Où vous situez-vous ?

— Je n'en sais rien, répondit Altgeld avec autant de tranquillité que d'honnêteté.

— Eh bien, quand vous saurez où vous en êtes, posez la question au parti.

VI

Schilling savait de façon très précise pourquoi il était convoqué. Aussi, une fois assis et après les salutations d'usage, attendit-il qu'Altgeld rompit la glace, mais celui-ci regardait l'ancien charpentier, l'ami de Parsons, en pensant que chaque homme a son prix, qu'un jour vient où il oublie son idéal, où il en a assez. Schilling lui avait bien rendu service durant sa campagne. Il avait formé la Légion Altgeld du Travail et le parti avait pu se présenter comme le parti de l'ouvrier, le parti de Jefferson. Il en avait coûté 100.000 dollars à Altgeld d'être présenté aux ouvriers comme l'homme capable de lutter pour eux. Il avait parlé devant les syndicats, leur rappelant qu'il avait travaillé aux chemins de fer, et quand il s'était écrié : « Le vieux Lincoln serait aujourd'hui le premier à brandir le drapeau de la démocratie nouvelle, le drapeau de la classe ouvrière », ils avaient hurlé de satisfaction. De même quand il avait déclaré aux ouvriers allemands : « Ich arbeite mit meinen Händen ! Und du arbeitest mit deinen Händen, und wo gibt es Hände stark genug, um uns zu nehmen, was wir erarbeitet haben ? » un hurlement semblable lui avait répondu.

Le poste de secrétaire du Bureau des statistiques ouvrières avait récompensé Schilling. Il ne passait plus la moitié de sa vie à avoir faim comme lorsqu'il était administrateur du journal socialiste de Chicago, aussi lui était-il difficile d'avoir des exigences. Ses anciens camarades savaient le

rôle qu'il avait joué lors de l'élection. Altgeld se demandait en le regardant si tout était pourri de bas en haut, jusqu'au Sénat et à la Maison-Blanche, s'il n'y avait de différence que dans le prix à payer et si la corruption ne devenait pas seulement plus coûteuse et plus délicate.

Pourtant, il aimait beaucoup Schilling. Au fond, ils étaient de la même race. Lui s'était déclassé, mais pas Schilling. Emma pouvait réaliser des choses grandioses, mais il y avait des limites que lui ne pouvait dépasser. Ses commensaux n'étaient pas des maîtres, mais des employés. Ils pouvaient parler haut, s'emplier les poches et vivre dans des palais, on ne faisait qu'y tolérer leur présence et le fait de valoir un million de dollars n'y changeait rien.

Quand il parla, le gouverneur alla droit au but :

— Est-ce qu'ils s'attendent tous à ce que je gracie les anarchistes ?

— Tous !

— Vous savez de qui je veux parler ?

— Il me semble parfois, déclara Schilling, que vous ne savez pas très bien, vous-même, à quel jeu vous jouez. Quoique vous en pensiez, le peuple vous a élu. Vous avez recueilli plus de voix que votre adversaire. Il doit y avoir une raison à cela.

— Je n'ai jamais annoncé que je gracierai les anarchistes.

— Non, évidemment pas. Mais il y a des millions de gens qui espèrent que vous les graciez. Qui le croient ! Ah ! Pete, je les ai assez entendus parler. Ils vous font confiance.

— Ce sont des idiots.

— Non, dit Schilling avec lassitude. Ils ne sont pas complètement idiots.

— Si je les gracie, je suis fini.

— A moins que vous n'ayez confiance dans le peuple.

— Que peut-il pour moi ? Que pourrais-je pour lui ?

— Je crois que si vous étiez né ici, il vous enverrait à la présidence. Et il vous suivrait, fut-ce en enfer.

Altgeld hocha la tête

— Vous les graciez ? demanda Schilling.

— S'ils sont coupables, ils peuvent pourrir en prison ! s'écria Altgeld, tout à coup irrité. S'ils sont innocents, ils en sortiront ! Bon Dieu, vous ne pouvez donc parler de rien d'autre ? Et si vous tenez à parler d'eux, apportez-moi des faits, pas des jérémiades et ne me parlez pas du peuple.

VII

Le juge Lambert Tree parla logique pure et simple.

— Il y a deux façons d'envisager le problème. Si vous graciez ces hommes, personne n'osera protester. Haymarket fut une honte, une abomination et c'est loin. Croyez-vous que Marshall Field ou Cyrus Mac Cormick se préoccupent le moins du monde de savoir si ces hommes vont crever en prison ou dehors ?

— C'est ce que je me suis dit, acquiesça Altgeld.

— D'autre part, si vous impliquez par là que Parsons et Spies étaient innocents, comme vous le ferez forcément en graciez juridiquement Fielden ou même en impliquant que le procès fut partial, alors je ne donne pas deux sous de votre avenir politique.

— Je vois.

— Il y a donc trois possibilités : ou ignorer l'affaire et jamais plus la classe ouvrière ne votera pour vous, ou gracier ces hommes et vous serez soutenu à la fois par elle et par le monde des affaires, si tant est que vous désiriez être réélu ou envoyé au Sénat. Mais, si vous prenez la troisième voie...

— Je suis fichu ?

— C'est mon avis.

— Vous ne prendriez pas cette troisième voie ?

— Je ne crois pas qu'aucun homme raisonnable le ferait, Pete.

— Croyez-vous que si j'avais été à la place de Gary, le résultat du procès eût été différent ?

— Je ne sais pas ce que vous auriez fait, ni même ce que j'aurais fait. Mais je crois qu'il y a des limites à l'action de l'homme.

— Lesquelles ? demanda Altgeld.

— Celles au delà desquelles il concourt à sa propre destruction.

— Ce qui signifie que Parsons a concouru à sa propre destruction, murmura Altgeld.

VIII

Quand Altgeld rentra à Springfield, il fit appeler le jeune Brand Whitlock, chargé des archives, ce chaos de documents entassés depuis que l'Illinois était un État. Whitlock avait été journaliste. Quand Altgeld fit sa connaissance, au cours de la campagne électorale, il fut fasciné par la foi sincère du jeune homme. Il y avait quelque chose de propre et de chaleureux en lui et Altgeld voulut en faire son secrétaire. Le jeune homme se refusant systématiquement d'être le secrétaire de qui que ce soit, Altgeld le convainquit d'accepter un poste au Secrétariat d'État. Whitlock était plein d'admiration pour Altgeld. En essayant de savoir pourquoi, de trouver en lui de quoi nourrir sa propre faim sans lui enlever ses illusions, Altgeld parvint à connaître sa curieuse conception des choses.

Aux yeux de Whitlock, l'Amérique était jeune et, alors que les héros des autres mondes étaient de lointains

ancêtres, ceux de ce pays dataient à peine d'hier. Son propre grand-père avait été l'un d'eux et son enfance avait été nourrie d'images des autres : le grand Abe Lincoln, Douglass, le vieux Frémont, John Brown.

— Ils ont fait ce que je voudrais faire, disait-il à Altgeld, et ce que vous faites, monsieur.

— Et qu'est-ce que je fais donc ? demanda Altgeld.

— Eh bien, quand je parle à un homme de la rue et que nous constatons que tout, partout, est pourri, il me répond généralement : « Si seulement il y avait quelques Pete Altgeld. »

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

Et Whitlock de dire à sa façon, quasi solennel, un peu honteux de ses propres paroles :

— Je crois que vous voulez être au service du peuple, monsieur, parce que vous en faites partie.

Brand Whitlock se tenait debout devant le gouverneur, plein d'ardeur attentive.

— Savez-vous où se trouvent tous les dossiers de l'affaire de Haymarket, lui demanda Altgeld.

— Tous ?

— Enfin, tout ce qui est utile : le compte rendu, les dépositions, les appels à la Cour Suprême, les coupures de journaux réunis par l'État, tout, autrement dit.

— Il y en a des tonnes, dit Whitlock. Je sais où c'est, mais il y a de quoi en remplir tout votre bureau.

— Alors, remplissez-le, lui répondit Altgeld, aujourd'hui même.

Puis, voyant que le jeune homme hésitait, il lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que vous allez les gracier, monsieur ?

— Que feriez-vous à ma place ?

— Je crois que je les gracierais, monsieur, sans me soucier des conséquences.

IX

Quelques jours plus tard, Emma eut à dîner, à un de ces dîners comme elle se devait maintenant d'en donner : un banquier, un évêque méthodiste du sud de l'État, le professeur Haley, de l'Université, économiste qui briguaît un poste dans l'administration et Joë Martin, simple joueur, sans doute, mais ami du gouverneur. La femme du banquier, une femme maigre et apeurée, papillonnait autour d'Emma. Celle de l'évêque était forte et belle. Un autre couple se joignit aux invités. La femme était Lizbeth Cordwood, la sociologue, et l'homme Samuel Gompers, le leader syndicaliste qui faisait une tournée et venait faire la connaissance du nouveau gouverneur. C'était là un ensemble varié et intéressant. Emma remarqua que Gompers portait bien l'habit — pas comme Schilling qui avait toujours l'air déguisé — et qu'il avait une façon agréable de s'entretenir avec le banquier et la femme de l'évêque.

Tout alla bien au dîner. Le fait d'être gouverneur n'avait pas changé le penchant d'Altgeld pour une nourriture substantielle, qui tient à l'estomac et donne l'impression d'avoir mangé. Le vin et la nourriture donnèrent le ton. Lizbeth Cordwood et le professeur, tous deux célibataires, trouvèrent des sujets d'intérêt commun. Entre Mme Altgeld et la femme de l'évêque, Gompers semblait heureux, mais, quand il s'adressait au gouverneur, sa voix prenait un ton déferent qui ennuyait Altgeld beaucoup plus qu'il ne l'amusait.

La conversation n'était pas très brillante, mais au moins n'y avait-il pas de ces silences qu'une maîtresse de maison redoute plus que tout, et Emma s'en félicitait d'autant plus que Pete, fatigué, ne disait pas plus d'un mot ou deux, de

temps à autre. On parla d'économie politique, de la crise en particulier, de religion et de la querelle entre laïques et cléricaux au sujet de l'école, et d'une douzaine d'autres choses. Après le dernier plat, alors qu'on attendait le dessert, Emma, voyant son mari se frotter les yeux pour la dixième fois, crut devoir expliquer :

— Il faut excuser le gouverneur: il travaille jour et nuit sur l'affaire de Haymarket.

Elle n'avait pas vu son regard furieux, et, maintenant c'était trop tard.

— Si nous pendions quelques-uns des agitateurs qui réveillent cette affaire, nous aurions peut-être la paix, déclara le banquier.

— Ce n'est pas là une pensée très charitable, dit miss Cordwood.

— Je laisse la charité à ceux qui en font profession. Ils sont eux-mêmes assez experts en cet art pour me coûter plus cher que mes actionnaires.

Il y eut un éclat de rire général. Gompers lui-même sourit et le professeur Haley dit, s'adressant au banquier :

— Vous avez, apparemment, peu de sympathie pour les anarchistes, monsieur ?

— Aucune, absolument aucune, je m'en excuse auprès du gouverneur.

— Après de moi, pourquoi donc ? demanda Altgeld.

— Tout le monde dit que vous avez l'intention de gracier ces misérables.

— Vraiment ! lança Emma qui sentait le danger, mais il était trop tard.

— C'est de bonne politique, évidemment. Ce geste apaisera le mouvement ouvrier et cela a son importance. On en a pendu quatre pour leur apprendre le respect. Si on en libère trois, c'est donc de bonne politique.

— Et qu'en pensez-vous, monsieur Gompers ? demanda Altgeld.

— Le mouvement ouvrier n'a de sympathie ni pour le socialisme ni pour le meurtre, déclara Gompers.

— Et vous considérez les deux comme étroitement liés ?

— Un point pour vous, monsieur le gouverneur, s'écria le banquier en riant de bon cœur. On ne vous a pas encore accusé de meurtre d'ailleurs.

— Pas encore.

Se tournant vers Gompers, Altgeld ajouta :

— Si vous dites vrai, monsieur Gompers, comment expliquez-vous que le mouvement ouvrier ici et dans tout le pays me presse de les libérer ?

— Il y a des tendances très diverses, commença Gompers, cherchant à lire sur le visage d'Altgeld où allait ses sympathies.

— Vous parlez un peu rapidement de meurtre.

— Ce fut bien là la conclusion du tribunal, dit l'évêque. Tout citoyen ne peut mieux faire, me semble-t-il, que de se fier à la justice de la République.

— Fait-il très chaud dans le Sud ? demanda Emma à la femme de l'évêque, en essayant désespérément de changer le cours de la conversation. En entendant sa voix haut perchée, le gouverneur lui sourit comme pour lui dire : « Ne t'inquiète pas, ma chérie », mais Joë Martin déclara brutalement :

— Monseigneur, le pardon des fautes ne fait-il pas partie de vos attributions ?

— Le pardon ? C'est un mot bien vague. Doit-on pardonner à ceux qui veulent détruire l'ouvrage de Dieu ?

— Et cependant le Christ a pardonné... commença la femme du banquier, qui parlait pour la première fois de la soirée, mais le regard de son mari l'arrêta net.

— Notre expérience doit tempérer les rigueurs de la parabole, dit l'évêque. Il y a ceux à qui le Christ lui-même ne pardonnerait pas.

— Monsieur Gompers, dit le gouverneur, la voix plus aimable qu'auparavant, vous allez peut-être m'éclairer. Ces hommes qui ont été pendus — Parsons, par exemple — étaient des leaders ouvriers, en quelque sorte, n'est-ce pas ? En agissant comme ils l'ont fait, ils ont combattu pour le mouvement ouvrier, du moins il me semble. Il est même certain que l'un des chefs d'accusation fut qu'ils voulaient que le mouvement ouvrier gouvernât le pays. Ce sont, évidemment, à nos yeux des ennemis d'une certaine espèce. Je ne désire pas voir le prolétariat au pouvoir. Je l'emploie seulement et sans me considérer comme un monstre. Mais vous, vous êtes un leader ouvrier. Les intérêts de ces hommes sont-ils donc si différents des vôtres ?

— Très. Ils se servent du mouvement à des fins personnelles, comme le font socialistes et communistes. Pour parvenir au pouvoir, ils crucifieraient le mouvement ouvrier.

— Et cependant, ce sont eux qui meurent en héros.

— Comme beaucoup de vauriens, déclara l'évêque.

— Sans doute, acquiesça le gouverneur. Vous n'avez aucune sympathie pour les anarchistes, monsieur Gompers ?

— Personnellement, très peu. Toutefois, il y a des syndicats de la Fédération américaine du Travail qui doutent de l'impartialité du juge et des jurés dans cette affaire et je ne voudrais pas être considéré comme un adversaire du pardon.

— Je vous comprends, dit le gouverneur en souriant, puis il changea brutalement de sujet et demanda à la femme de l'évêque, d'une voix plus pointue encore que celle de sa femme, s'il faisait vraiment très chaud dans le Sud.

Quand les invités furent tous partis, sauf Joë Martin, et lorsqu'ils furent assis dans la bibliothèque, Emma pria son mari de l'excuser.

— Ça ne fait rien, dit le gouverneur, je n'ai eu que ce que je méritais.

— Vous devriez partir, comme Emma vous le demande, dit Joë Martin. Allez donc en Europe.

— Je viens de lire les comptes rendus de l'affaire. C'est une drôle d'expérience, Joë.

— Je ne cesse de le supplier de partir, dit Emma.

— J'aime la vie, dit Altgeld. J'aime même avoir des imbéciles à dîner.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous le verrez, quand je le ferai.

X

Altgeld avait tant à faire comme gouverneur, qu'il était souvent très tard quand il se retrouvait devant les dossiers de l'affaire de Haymarket. Il ne pouvait désormais plus se cacher que cette explosion mystérieuse d'une bombe dans une rue de Chicago était devenu l'élément essentiel de sa vie. Elle s'était peu à peu emparée de lui, au point qu'il vivait maintenant avec huit personnages étranges qu'il n'avait jamais connus. Il étudiait leurs visages à travers les dessins qu'en avait publié les journaux, en particulier ceux qu'Art Young, du *Daily News*, avait fait deux jours avant l'exécution. Il lisait les déclarations qu'ils avaient faites à la cour avant leur condamnation.

Spies. — *Devant cette Cour et le public qui est censé représenter cet État, j'accuse l'Avocat général et Bonfield, le chef de la Police de Chicago, d'avoir haineusement organisé cette conspiration meurtrière...*

Parsons. — *Je n'ai violé aucune loi de ce pays. Ni moi ni mes camarades n'avons porté atteinte aux droits des citoyens américains. Nous défendons la liberté de la parole, la liberté de la presse et la liberté de réunion. Nous mettons l'accusation au défi de subtiliser au peuple américain ces*

droits chèrement acquis. Mais l'accusation s' imagine avoir triomphé parce qu'elle a l'intention de mettre sept hommes à mort...

Schwab. — Je sais que notre but ne sera atteint ni cette année, ni l'année suivante, mais je sais qu'un jour il le sera.

Fischer. — Je proteste contre ma condamnation à mort car je n'ai commis aucun crime. Toutefois, si je dois mourir en tant qu'anarchiste, je ne protesterai pas.

Lingg. — Je vous méprise ! Je méprise votre société, vos lois, votre autorité basée sur la force ! Pendez-moi pour cela !

Fielden. — Il y a quelque chose en moi que vous ne pourrez tuer.

Engel. — Peut-on respecter un gouvernement qui accorde des droits aux classes privilégiées et les refuse aux ouvriers ? Je ne puis avoir aucun respect pour un gouvernement semblable.

Mais ce fut la déclaration d'Oscar Neebe qui eut le plus d'effet sur Altgeld. Il était le seul à ne pas avoir été condamné à mort, mais à quinze ans de prison. On l'avait arrêté sans raison, simplement parce qu'il était ouvrier et nul ne prétendit qu'il était le moins du monde compromis dans l'affaire de Haymarket. Quand ce fut à son tour de parler, voici ce qu'il déclara :

« Eh bien, voici les crimes que j'ai commis. On a trouvé chez moi un revolver et un drapeau rouge. J'ai organisé des syndicats. J'ai été partisan de la réduction des heures de travail, de l'instruction de l'ouvrier et de la ré-autorisation du journal ouvrier. On ne peut prouver que je sois compromis dans l'affaire de la bombe, ni même que j'étais dans les parages, ni quoi que ce soit d'approchant. Aussi, vous demanderai-je, Votre Honneur — si vous y pouvez quelque chose — de me faire pendre aussi, car je considère comme beaucoup plus honorable de mourir d'un seul coup que petit à petit. J'ai une famille et des enfants. Ils enterre-

raient leur père, ils iraient sur sa tombe et s'y agenouilleraient ; mais ils ne pourraient aller au pénitencier voir leur père, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis. C'est tout ce que j'ai à dire, Votre Honneur. Je regretterais de ne pas être pendu avec les autres. »

Quand il lisait des choses de ce genre, Altgeld s'arrêtait tout à coup d'agir, ou de réagir. Il se perdait dans un abîme de pensées. Et Emma le trouvait ainsi.

— Viens te coucher, il est très tard, lui disait-elle.

— Cette affaire, Emma, Seigneur Dieu ! Dire que j'ai refusé d'écouter Schilling quand il est venu me voir.

— Tu vas arranger cela, maintenant, disait-elle.

— Mais je ne leur rendrai pas la vie, je ne peux rendre la vie à Parsons.

— Ce n'est pas toi qui l'a pendu.

— C'est moi. Nous l'avons tous pendu.

— Tu dis cela parce que tu es fatigué.

— Emma, je vais lutter. Je me fous du reste, nom de Dieu !

— Ne jure pas, Pete, je t'en prie, et viens te coucher.

— Mais c'est un mensonge ignoble du début à la fin, depuis le moment où ce petit salaud de Melville Stone, le rédacteur d'un sale canard, a rédigé le verdict et s'en est vanté, avant même le procès. Et ce sale petit commissaire — Ryce, tu l'as connu — a pu parier qu'ils mourraient parce qu'il avait des instructions et l'argent nécessaire pour acheter le jury.

— Ne parle plus ainsi, Pete.

— J'ai vu des saloperies. La politique, ce n'est pas le catéchisme, mais jamais rien de pareil.

— Tu vas te rendre malade.

— Je le suis. Emma, cette histoire va éclater comme une autre bombe.

— Qu'as-tu à craindre ?

— Tu n'as pas peur, toi ?

— De quoi aurais-je peur, dit-elle, puisque tu t'en occupes. Je ne connais rien à tout cela, mais je n'ai pas essayé de t'arrêter. Tu fais ce que tu dois faire et c'est tout.

— Comment sais-tu que c'est cela qu'il faut faire ?

— Parce que tu le fais.

— Ils veulent tous que je les gracie, parce qu'ils ont peur, tous, vois-tu. Stone a peur et Ryce et Gary. Ils ne sont pas sûrs que leur religion mente et qu'il n'y ait pas un enfer pour les rôtir. Mais quant à gracier tout simplement ces malheureux, en impliquant qu'ils étaient coupables et que les assassins de Parsons et de Spies sont blancs comme neige, non, ça, je jure bien que je ne le ferai pas. Je jure bien que je ferai ce qu'il me plaira.

— Oui, Pete.

— Je vais très bien, ne me regarde pas comme ça, je suis fou de colère.

Sa colère le rendit méticuleux. Il lut chaque phrase, chaque mot. Il constata que le jury avait été acheté, mais il avait à en faire la preuve. Il constitua un dossier qui eût pu résister à toutes les cours de justice de monde. Il en vint à cette conclusion que le juge Gary s'était mué en meurtrier légal, mais cela aussi il fallait le prouver. Qu'un changement se produisît en lui parallèlement à sa découverte, il ne le niait, ni ne s'y opposait. Les faits étaient là et il s'en trouvait juge par la volonté souveraine du peuple de l'Illinois. Les faux témoignages, les parjures, les inventions de cent espions payés, les déclarations de valets à gages et de vauriens, les paroles confuses des loques humaines qui sortaient des chambres de torture de la police, tout cela s'était passé à Chicago et il ne l'avait pas su.

Maintenant, il savait. Même si ce devait être là sa dernière affaire, il en déciderait comme un juge se le devait. Et quant aux suites, eh bien, il livrerait bataille. Il pensait à la démocratie, à ce qu'elle signifiait, à ce qu'elle pouvait

être. Personne n'avait essayé de la défendre, sauf peut-être Jefferson, bien longtemps auparavant et il lui semblait qu'un autre pourrait essayer de se battre pour elle.

Il se disait, parfois, que s'il en sortait vivant, ce serait lui.

XI

Il est difficile de dire pourquoi un homme change, ce qui fermente en lui, et quelles sont les influences qu'il subit, car des milliers de facteurs entrent en jeu, et il n'est pas de livre qui puisse en tenir la comptabilité. L'enfant est le père de l'homme mûr ; mais l'enfant a lui-même un père. La pluie et le soleil peuvent également agir sur l'homme. Comment change-t-on ? Parfois lentement et parfois rapidement, et parfois sous le coup de la colère. Il arrive aussi qu'on résiste à la fermentation, comme une pierre, ou qu'on l'absorbe comme une terre argileuse et sans changer.

Le changement qui se produisit en Altgeld n'était ni mystérieux ni invisible. Il s'embarquait sur une mer qu'il n'avait, au fond, jamais beaucoup étudiée. D'ailleurs, il n'en avait jamais étudiée aucune. Et voilà qu'il regardait les gens d'un œil nouveau. La calme et merveilleuse Emma lui apparaissait comme un roc, si proche qu'elle fût de lui. Par contre, Schilling était compréhensif et plein de compassion. Quant à Whitlock, son fils aurait pu lui ressembler. La procession se déroulait, depuis les vagabonds et les loques humaines qu'il avait jugées, jusqu'aux marcheurs silencieux qui suivaient l'enterrement de Parsons. Elle se déroulait à l'ombre des buildings, semblables au sien, qui surgissaient partout à travers le pays.

Cependant, ce changement était lent et incertain. Quand il se demandait quelle voie prendre, il ne trouvait ni

bornes, ni points de repère et ceux dont il cherchait à s'inspirer, les Lincoln, les Jackson, les Jefferson et autres Tom Paine ne lui disaient rien de précis. Il tendait les mains en avant, comme un aveugle, mais ne rencontrait, la plupart du temps, que le vide, un vide qui lui inspirait plus de crainte que d'espoir.

XII

Quand il agissait, c'est qu'il sentait qu'il en avait le devoir. Un noir fut enlevé de la prison de Decatur et lynché. Un an plus tôt seulement, la chose eût paru normale et faire partie du décor. Que des hommes aient faim et puissent en mourir, qu'ils commettent des crimes ou soient lynchés, tel était le monde et il fallait l'accepter. Il ne l'acceptait plus désormais. Il fit appeler les journalistes.

— Ceci n'est pas la civilisation, déclara-t-il, mais la barbarie. Nous avons tous participé à ce lynchage, vous, moi et tous les bons citoyens de cet État. Il n'y a pas d'autre opinion à avoir. Et la honte en retombera sur nous.

Il n'était pourtant pas satisfait, aussi lança-t-il une proclamation au peuple de l'Illinois :

« J'ai été officiellement avisé que ce matin, à deux heures, la foule a enfoncé les portes de la prison de Decatur, bousculé la police, enlevé un nègre qui attendait d'être jugé, et l'a pendu non loin de là. Je qualifierai cet acte lâche et abominable non seulement de crime, au regard des lois de cet État, mais encore de honte pour notre civilisation et d'atteinte à l'honneur de notre bel État... »

Il se mit à réfléchir à ce qu'impliquait le mot civilisation. Les principes de Joë Martin étaient basés sur le jeu, les pots-de-vin et le trafic électoral et ils étaient, cependant, plus humains que ceux de Phil Armour ou de Cyrus Mac Cormick.

Mais quels principes peut-on avoir dans un État où on tire les gens de prison pour les assassiner ?

Le cauchemar de Haymarket commençait à s'éclaircir. Les morts allaient pouvoir dormir en paix, dût-il renoncer à son propre sommeil.

— Ma chérie, tu vas assister à quelque chose qu'on n'a jamais vu en Amérique, déclara-t-il à Emma.

XIII

Une semaine après le lynchage, il commença à écrire. Une pile de papier blanc à sa droite, il regarda la feuille sur laquelle il venait de tracer les mots suivants :

« *Des raisons de gracier Fielden, Neebe et Schwab* », par John P. Altgeld.

Il se mit à écrire sans hésitation. Il savait ce qu'il voulait dire et la plume se mit à courir :

« *Dans la nuit du 4 mai 1886, une réunion publique eut lieu sur la place de Haymarket, à Chicago. Il y avait là 800 à 1.000 spectateurs, appartenant presque tous à la classe ouvrière. La lutte grandissante en faveur de la journée de huit heures avait suscité une agitation qui avait provoqué quelques collisions avec la police. Au cours de l'une d'elles, plusieurs ouvriers furent tués et la réunion de Haymarket fut organisée pour protester contre les prétendues brutalités policières.*

« *Elle fut paisible et le maire, qui assistait, resta jusqu'à ce que la foule commençât à se disperser. Dès que le capitaine John Bonfield eut appris le départ du maire, il prit la tête d'un détachement de policiers et se rendit au meeting dans l'intention de disperser ceux qui restaient. Comme la police*

arrivait sur les lieux, une bombe, lancée par un inconnu, tua et blessa de nombreuses personnes, dont des policiers et en particulier le nommé Mathias Degan. Un certain nombre d'arrestations furent opérées et, quelque temps plus tard, August Spies, Albert R. Parsons, Louis Lingg, Michael Schwab, Samuel Fielden, Georges Engel, Adolphe Fischer et Oscar Neebe furent accusés du meurtre de Mathias Degan. L'accusation ne put découvrir qui avait lancé la bombe, ni poursuivre en justice les vrais coupables. Certains des accusés n'étant pas présents au meeting de Haymarket et ne pouvant être impliqués ni de près ni de loin, l'accusation fut contrainte de prétendre que les accusés étaient coupables du meurtre parce qu'ils avaient dans le passé prononcé et écrit des paroles incendiaires et séditeuses, conseillant pratiquement l'assassinat de policiers ou de toutes autres personnes agissant en tant que tels. Après un long procès, tous les accusés furent déclarés coupables. Oscar Neebe fut condamné à quinze ans de prison et tous les autres à la pendaison. L'affaire fut portée devant la Cour suprême et la sentence confirmée par elle à l'automne 1887. Peu après, Lingg se suicida. La peine de Fielden et de Schwab fut commuée en emprisonnement à vie. Parsons, Fischer, Engel et Spies furent pendus. Une pétition demande maintenant la mise en liberté de Neebe, Fielden et Schwab.

Marchands, banquiers, juges, avocats et autres éminents citoyens de Chicago qui, par milliers, ont signé la pétition, ou sont intervenus par lettre ou de toute autre manière basent, pour la plupart, leur appel à la clémence sur le fait que les prisonniers sont coupables mais qu'ils ont été suffisamment punis. Un certain nombre d'entre eux, qui ont étudié l'affaire plus sérieusement et connaissent à fond le dossier, basent leur appel sur des motifs tout différents. Ils assurent :

« 1^o Que le jury fut choisi avec soin en vue de la condamnation.

« 2^o Que les jurés, et ce de leur propre aveu, n'étaient pas compétents aux termes de la loi et que ce procès ne fut donc pas légal.

« 3^o Que les accusés ne furent pas condamnés pour le crime dont ils étaient accusés.

« 4^o Que l'avocat général au vu des pièces de l'accusation, a déclaré que rien ne pouvait être relevé contre Neebe et celui-ci est cependant encore en prison.

« 5^o Que le juge était, soit tellement prévenu contre les accusés, soit tellement décidé à mériter les félicitations d'une certaine classe de la société, qu'il était incapable de conduire impartialement le procès et qu'il ne le fit pas.

« En ce qui concerne le fait d'avoir été suffisamment punis, je dirai simplement qu'a si le procès a été impartial et si rien n'est survenu depuis pour prouver que les accusés ne sont pas coupables, il ne saurait y avoir d'intervention en leur faveur, car aucune peine ne peut être trop sévère pour un tel crime. Le gouvernement doit se défendre, la vie et la propriété doivent être protégées, la loi et l'ordre maintenus et le meurtre puni. Si donc les accusés sont coupables de meurtre, soit personnellement, soit qu'un autre ait agi sur leurs conseils et si le procès a été impartialement conduit, je dis donc qu'il ne saurait y avoir intervention des autorités en leur faveur. Le sol de l'Amérique ne doit pas être livré à l'anarchie. Si nos institutions ne sont pas exemptes d'injustice, elles sont cependant les meilleures possibles et doivent donc être protégées. »

Tout en écrivant, Altgeld se sentait à peu près comme un homme écrivant son propre arrêt de mort et il s'émervillait lui-même. La voie qu'il prenait n'était pas très différente de celle que Parsons avait suivie et que la plupart des hommes évitent pour des raisons de sécurité personnelle, ainsi que son ami le juge Tree le lui avait précisé.

Pour la première fois de sa vie, il éprouvait une impres-

sion de paix. Emma s'en aperçut : il était plus gentil avec elle et pensait à de petites choses touchantes. Elle se rapprocha encore de lui. Elle ne cherchait pas à comprendre. Ce qu'il faisait était courageux et elle se surprit à penser que cela ne l'attristerait pas si tout ne se passait pas pour le mieux. Rien n'était impossible à son mari. Ne faisait-il pas ce que ses amis considéraient comme un suicide ? Mais elle ne les écoutait plus. Un soir qu'elle sortait du bureau d'Altgeld, le secrétaire du gouverneur lui demanda :

— Il va les gracier, madame ?

— Oui, dit-elle.

— Ça va faire une sale histoire, je le crains.

— Cela se passera très bien, lui répondit-elle.

Ce fut aussi l'avis d'Altgeld, au bout d'un certain temps. Les faits qu'il exposait avaient assez de force par eux-mêmes. Il venait de trouver que le jury avait été choisi.

« Il est prouvé que lorsque Ryce, le commissaire, eut à choisir les jurés, il se vanta d'en faire son affaire, déclarant que ces hommes seraient pendus, et qu'après avoir épuisé leurs recours contre les jurés, ils seraient obligés d'accepter ceux que l'accusation désirait. »

Il cita des témoignages, des comptes rendus d'interrogatoire de jurés, comme celui de H. J. Sandford :

Question. — *Avez-vous une opinion sur la culpabilité ou l'innocence des accusés quant au meurtre de Mathias J. Degan ?*

Réponse. — *Oui.*

Question. — *Vous êtes-vous formé une opinion quant à leur culpabilité ou leur innocence en ce qui concerne le lancement de la bombe ?*

Réponse. — *Oui, monsieur.*

Question. — *Avez-vous une prévention contre les socialistes et les communistes ?*

Réponse. — *Oui, monsieur, une prévention certaine.*

Question. — *Croyez-vous que cette prévention puisse influencer sur votre décision en cette affaire ?*

Réponse. — *C'est-à-dire que comme j'en sais très peu sur l'affaire, il m'est assez difficile de répondre à votre question. Mon opinion est que les accusés ont poussé quelqu'un à lancer cette bombe.*

Altgeld en vint à la conclusion :

« *Quelle que fut l'accusation, les accusés avaient droit à un procès impartial et nos institutions courraient de grands dangers si les cours de justice devaient s'incliner devant des clameurs partisans. Dès le moment où le juge accepta comme jurés des hommes dont un parent avait été tué par la bombe et qui déclaraient candidement être prévenus contre les accusés et croire en leur culpabilité, le procès cessait d'être impartial.* »

Puis il donna son avis sur le juge. Il n'éprouvait aucune pitié à son égard, sachant par expérience de quelle puissance un juge dispose. Gary venait de publier un article sur l'affaire. Altgeld cita :

« *La sentence, écrivait Gary, ne fut pas basée sur le fait qu'ils avaient personnellement participé à la mort de Degan, mais sur le fait qu'ils avaient, soit par leurs paroles ou leurs écrits, poussé au crime de larges masses de la population ; non pas quelques individus, mais de larges masses, laissant à chacun de ceux qui écoutaient leurs conseils ou subissaient leur influence, le choix du lieu et du moment, et c'est ainsi qu'un inconnu a effectivement lancé la bombe qui tua Degan. Si tel n'est pas l'esprit de la loi, alors ils ont droit à un nouveau procès. Le cas est sans précédent et les livres de jurisprudence ne citent aucune affaire de ce genre.* »

Altgeld répondit ainsi :

« *Le juge a certainement raison de prétendre que cette affaire est sans précédent et qu'il n'est pas d'exemple dans la jurisprudence qui puisse illustrer la loi qu'il édicte. En*

effet, depuis que les gouvernements existent et que le crime est puni, aucun juge d'un pays civilisé n'a édicté une loi pareille. »

Altgeld montra, par contre, que chaque fois qu'un Pinkerton avait été compromis dans une affaire de meurtre, l'affaire avait été étouffée délibérément. Il écrivit donc :

« Il est démontré que, lors de la grève de 1885, qui eut lieu à l'usine Mac Cormick à propos d'une réduction de salaires, un groupe de Pinkerton, ayant été conquis par des passants, se mit à tirer sur la foule, tuant plusieurs personnes. Quatre d'entre eux furent accusés de meurtre. L'accusation se désintéressa si bien de l'affaire qu'ils furent remis en liberté.

« Lors de la grève des tramways du secteur ouest, des policiers, à la tête desquels se trouvait le capitaine Bonfield, se conduisirent avec une brutalité telle qu'on n'en avait point encore vu de pareille : des marchands qui se trouvaient sur le pas de leurs boutiques furent assommés sans raison et jetés en prison, sans même subir d'interrogatoire. »

Il entra dans tous les détails de chaque cas et quand il se rendait compte qu'il était le premier gouverneur d'un État qui osait écrire des choses pareilles, il s'arrêtait un instant pour se demander ce qui allait en résulter. Ce n'était pas par courage qu'il agissait. Non, il avait des obligations envers lui-même et ce fut pour lui seul, qu'il en tira l'amère conclusion :

« Les défenseurs des accusés avancent que le juge conduisit le procès avec une mauvaise foi évidente ; que les témoins de la défense furent confinés aux questions de l'accusation, tandis que les témoins de l'accusation se livraient à toutes sortes d'attaques et de digressions de façon à influencer le jury : que toutes les objections de la défense furent repoussées et toutes celles de l'accusation acceptées, que le juge ne cessa d'influencer personnellement le jury par ses propos, etc. Six ans après le verdict, le juge, dans un article encore plein

de venin, attaque un des avocats de la défense, coupable un an après le procès d'avoir exprimé de nobles sentiments sur la tombe de ses clients. Il est incontestable qu'une telle cruauté et une telle mauvaise foi n'ont pas leur pareil dans toute l'histoire judiciaire.

« Ces accusations sont certes personnelles et quoiqu'elles s'appuient sur les comptes rendus du procès lui-même et démontrent sa partialité, je ne tiens pas à discuter plus longtemps cet aspect de l'affaire, mais je suis convaincu qu'il est de mon plus strict devoir d'accorder le pardon le plus complet à Samuel Fielden, Oscar Neebe et Michael Schwab, ce 26 juin 1893. »

Puis il signa. C'était fini. Il alla se coucher et, cette nuit-là, il dormit paisiblement.

XIV

Emma prenait le thé avec deux dames de la Société de bienfaisance quand soudain l'une d'elle, Mrs. Byce, se mit à parler des anarchistes :

— Nous avons entendu dire que le gouverneur allait les gracier ?

— Peut-être, dit Emma en souriant. Le gouverneur prend beaucoup de décisions sans me consulter.

— C'est curieux ! remarqua l'autre dame, Mrs. Benson. Enfin, j'aurais plutôt cru que...

— Il va donc les gracier ? reprit Mrs. Byce.

— Je ne pourrais vous dire.

— Mais, n'est-ce pas les encourager ? demanda Mrs. Byce. Ils vont sortir de prison et recommencer à jeter des bombes.

— De la dynamite, précisa Mrs. Benson.

— Je viens justement de lire, continua Mrs. Byce, que

la valeur d'une tasse de thé comme celle-ci nous ferait toutes sauter.

— Mais vous, Mrs. Altgeld, dit madame Benson, vous n'approuvez certainement pas ce genre de choses ?

— Quoi, la dynamite ?

— Les anarchistes, les communistes ?

— Non, évidemment, pas.

— Mais vous nous dites que le gouverneur...

— Je n'ai pas parlé du gouverneur, dit Emma en souriant.

— Cela les encouragerait.

— Incontestablement, dit Mrs. Byce. C'est exactement comme de laisser une bête sauvage sortir de cage.

— Je suis sûre que le gouverneur a pensé à tout cela, dit Emma.

Elle s'excusa et sortit de la pièce. Mrs. Byce baissa la voix et déclara :

— Pauvre femme, je suis certaine qu'elle n'en sait pas plus qu'elle n'en dit.

— Vous croyez ?

— C'est une femme du monde. Mais lui, on dit qu'il ne vaut pas mieux qu'un anarchiste. Il a un crachoir dans son bureau et mange avec ses doigts. Elle invite rarement du monde à dîner : il ne parle pas très bien.

— Pas possible !

— C'est un étranger, au fond. Évidemment, il est gouverneur, mais on ne peut oublier qu'il n'est pas américain.

— Évidemment.

— Ils ne..., vous me comprenez.

— Je l'ai entendu dire.

— Ils ont chacun leur chambre. C'est pour cela qu'ils n'ont pas d'enfants.

— On prétend qu'il a un bec-de-lièvre. Quand on le regarde de très près, cela se voit sous la moustache.

— Vraiment ?

- Vous connaissez Mrs. Henry Smith ?
— Je l'ai rencontrée.
— Leur fils avait un bec-de-lièvre. Ils l'ont mis dans un asile.
— Non !
— Parfaitement. Si vous faites sa connaissance, vous n'avez qu'à regarder sous sa moustache.

XV

Quand Emma eut pris connaissance du décret de grâce, elle dit à son mari :

- Pourquoi hais-tu Gary à ce point ?
— Je hais ce qu'il représente.
— Un tas de gens pensent comme lui et tu ne les hais pas tous.
— Je hais les fantoches. Je n'aime pas les meurtriers, même siégeant au tribunal. Si méprisable que soit le maître, j'aime encore moins son instrument.
— Je vois.
— A ton avis, Emma, que va-t-il se passer ? lui demanda-t-il brusquement.
— Tu auras des partisans et des adversaires, c'est tout. S'ils ne veulent plus de toi comme gouverneur, nous pourrions nous en aller, peut-être partir en voyage ?
— Oui, peut-être partir en voyage.

Elle comprit, cependant, le lendemain, que cette idée de voyage, de repos au long d'après-midi ensoleillées, était un rêve. Elle se trouvait à côté d'Altgeld quand Mike Mac Donald téléphona et elle entendit son mari lui répondre :

« Oui... oui, c'est exact... pas vous ?... J'ai pris ma décision, c'est tout... C'est tout... mais parlez autant que vous voudrez, je vous écoute... Non !... Je vous ai dit que ma décision était prise. Je suis le gouverneur, au cas où vous l'auriez oublié... Qu'il aille au diable et qu'il y reste... Le parti ? Il n'existait pas quand on a créé le monde, il a changé et il va encore bougrement changer ! »

Il raccrocha, s'assit et dit à sa femme :

— Emma, ça va être dur. Ce ne sera plus comme par le passé. Tu avais raison : je hais Gary et pas mal d'autres. Mais il y a aussi des hommes que j'aime. Ils vont prendre parti. Oui, je hais Gary. Vois-tu, il a craché son venin sur le capitaine Black et sa femme dans cet article du *Century*. Tu te rappelles que Black a été l'avocat de ces hommes. J'ai été avocat, Emma. Peu importe que je ne leur ai pas ressemblé, que je ne crois pas à ce qu'ils défendent. Je suis supposé avoir foi en la justice et j'aurais pu les défendre, mais je ne l'ai pas fait. Je me suis abstenu et ils ont pendu Parsons. Black, lui, les a défendus, il est allé sur leurs tombes et il a dit là quelque chose que Gary ne lui a jamais pardonné. Et sais-tu quel blasphème il a proféré ? « *J'ai aimé ces hommes, a dit Black. Je ne les ai pas connus avant le temps de leurs difficultés et de leur angoisse. A mesure que les mois passaient et que je découvrais dans leurs paroles la preuve de leur amour du peuple, de leur patience, de leur bonté et de leur courage, mon cœur est devenu prisonnier de leur cause.* » Voilà le blasphème de Black et sais-tu ce que sa femme a fait ? Dans une lettre au *Daily News*, elle a écrit cette phrase eriminelle : « *En lisant l'un ou l'autre des quotidiens, je me suis souvent rappelé ce mot de Notre Seigneur : « Pour lequel de mes bienfaits me lapides-tu ? »* Et c'est ainsi, Emma, qu'elle a mérité la haine de Gary. A mon tour, maintenant. Qu'il sache que je le méprise, lui et tout ce qu'il représente.

XVI

M. E. S. Dreyer était banquier, citoyen de Chicago, pilier de la société à de multiples titres et s'il avait eu des nuits paisibles, l'histoire ne se serait souvenu ni de lui, ni de ses bajoues, ni de sa moustache, ni des affaires qu'il faisait, ni de ses bénéfices, ni du club auquel il appartenait, ni de ses cigares. Mais voilà, il ne dormait guère et, quand cela lui arrivait, il rêvait de quatre fantômes qui lui disaient calmement :

— Dreyer, c'est toi qui nous a tués.

Son docteur lui donnait des somnifères :

— Des bêtises, lui disait-il. Bon débarras que leur mort.

— J'ai agi selon ma conscience. Que pourrais-je me reprocher ?

— Rien du tout, disait le docteur.

— Mais je ne dors pas.

— Vous êtes inquiet.

— Si je dors, je ne me repose pas. J'ai des cauchemars.

— Ne vous laissez pas aller, déclara le docteur. C'est le plus important. Réagissez.

Mais le conseil se montra singulièrement inefficace. Personne, dans le milieu de M. Dreyer, ne lui en voulait pourtant. Pendant des années, pas une soirée à son club, pas un dîner, pas une conversation où, tôt ou tard, le problème de la classe ouvrière, n'ait été abordé et qui aurait pu en vouloir à Dreyer d'avoir participé au concert de haine ? La haine de l'ouvrier, la crainte de l'ouvrier, l'opposition à la classe ouvrière lui étaient devenues aussi naturelles que de s'habiller, de manger de la main droite ou de mettre son chapeau quand il sortait. Aussi n'est-il

pas surprenant, une fois nommé président du jury dans l'affaire de Haymarket, qu'il ait joyeusement et le verre de whisky en main, promis la mort des accusés. Il n'est pas davantage surprenant qu'il ait confié à ses amis que les accusés seraient pendus ou bien qu'il donnerait son âme au diable, ni qu'il ait poussé la condamnation avec tant de violence que toute la ville ait pu dire :

— S'il y a quelqu'un à en féliciter, c'est Dreyer.

Ce qui est surprenant, c'est que Dreyer perdit toute paix de l'esprit, après la mort des quatre condamnés. Sa conscience le trahit si insidieusement qu'il se mit à se considérer comme un meurtrier. Et quelle que fût sa haine du socialisme, l'horreur qu'il ressentait pour le choléra communiste, il ne parvenait pas à se persuader qu'il était innocent de la mort de Parsons et des autres.

Il se mit en devoir de réparer, donna de l'argent pour appuyer la demande d'amnistie, signa des pétitions et en fit signer à d'autres, eut même des discussions désagréables avec sa femme et son entourage, mais sa paix intérieure dépendait de la mise en liberté de ces hommes et il le savait. Il téléphona si souvent à Altgeld que ce dernier finit par demander à Schilling ce que cela signifiait. Schilling le lui expliqua, ajoutant que Dreyer tenait à porter lui-même leur grâce aux trois hommes. La première réaction d'Altgeld fut de dégoût.

— Qu'il aille au diable ! dit-il.

— Vous aurez besoin d'aide en cette affaire. Laissez-le agir, insista Schilling.

Altgeld finit par accepter et quand Dreyer téléphona, Dose, le secrétaire du gouverneur, lui fixa rendez-vous.

— Préparez-moi les grâces tout de suite, dit Altgeld, mais discrètement. Que Whitlock les rédige et qu'il se taise.

Puis un moment plus tard :

— Envoyez-moi Hinrichsen.

Buck Hinrichsen était le président de la Fédération

démocratique de l'État, et on lui avait confié le secrétariat d'État. Quand il entra, avec quelque insolence, dans le bureau d'Altgeld, qu'il n'aimait pas particulièrement, Altgeld, qui écrivait, l'invita sèchement à s'asseoir, puis :

— Buck, je remercie les anarchistes, lui dit-il.

— Quoi !

— Vous m'avez compris. J'ai déjà donné l'ordre de rédiger les grâces et mon message est à l'impression. J'y ai précisé mes raisons et quand vous en aurez un exemplaire, vous saurez pourquoi et comment.

— Et vous pensez que c'est très malin ?

— Il n'est pas question de savoir si c'est malin ou pas. Je le fais.

Il ajouta en regardant Hinrichsen :

— Voulez-vous signer les grâces vous-même ou dois-je dire au secrétaire de le faire ?

— Je ne sais pas. Tout cela me paraît un peu extraordinaire. Ça ne me plaît guère.

— Je ne vous ai pas fait appeler pour vous demander si cela vous plaisait, dit tranquillement Altgeld.

— En avez-vous parlé à Mike ?

— C'est moi le gouverneur, dit Altgeld en souriant. Est-ce que cela est clair, Buck ? Pour le moment, c'est moi.

XVII

Altgeld eut grand plaisir à voir le visage de Brand Whitlock quand celui-ci apporta les grâces. Le jeune homme le regardait comme nul ne l'avait jamais regardé. Altgeld était à son bureau et, de l'autre côté de la pièce, sous le portrait de Lincoln, au comble de la nervosité, se tenait le banquier au visage bouffi, plein d'attention.

— Voici les grâces, monsieur, dit Whitlock.
— Qu'en pensez-vous ? lui demanda Altgeld.
— J'en suis heureux, très heureux, monsieur.
— C'est ce que vous auriez fait à ma place, n'est-ce pas ?
— Je crois que oui, monsieur. J'espère que je l'aurais fait.

— Voici M. Dreyer, dit Altgeld. Brand Whitlock, fonctionnaire au département d'État. Brand, M. Dreyer portera lui-même les grâces à Joliet et en fera sortir les condamnés.

Whitlock, interloqué, se demandait ce qu'il devait dire.

— J'en suis ravi, articula-t-il enfin.
— Eh bien, il est temps.
— Monsieur, me serait-il permis de vous poser une question ?

Altgeld était en train de signer les grâces, les séchant soigneusement, l'une après l'autre.

— Allez-y, dit-il sans lever la tête.
— Avez-vous connu Albert Parsons ?
— Je ne l'ai jamais vu, dit sèchement Altgeld.
— Ah !

Le gouverneur plia les feuilles et les tendit à Dreyer. Ce dernier ne bougea pas tout d'abord, puis se précipita vers le bureau pour les prendre. Son visage se convulsa comme celui d'un homme qui va tomber gravement malade.

— Eh bien, monsieur le gouverneur, eh bien, je ne sais que dire..., commença-t-il, puis il se mit tout à coup à pleurer. Les larmes coulaient de son visage tirailé le long de ses grosses joues. Il alla à la fenêtre pour les leur cacher, pour les cacher à Whitlock qui, très embarrassé, fixait le sol.

— Vous pouvez disposer, Brand, dit Altgeld.
— Merci, monsieur... de tout.

Le jeune homme sortit. Altgeld regarda son bracelet-montre et dit, quelque peu sévèrement :

— Vous allez manquer votre train, monsieur Dreyer.
— Je m'excuse, je suis navré.
— Je vous en prie.
— Je voudrais vous expliquer.
— Je sais. Vous n'avez ni à vous excuser, ni à vous expliquer.

— C'est ridicule de ma part : l'émotion ...

— Vous allez manquer votre train, si vous ne partez pas, monsieur Dreyer.

Altgeld fut ravi d'être débarrassé du banquier. Il est déplaisant de voir un homme pleurer, surtout quand on n'éprouve pas de sympathie pour lui, pas la moindre. Il appella son secrétaire :

— Dose, lui dit-il, il va sans doute falloir que je fasse une déclaration ?

— La véranda est déjà pleine de journalistes.

— Que disent-ils ?

— Que c'est le fait le plus important depuis que le général Lee s'est rendu aux nordistes.

— Vraiment ? Mais, qu'avez-vous à être aussi nerveux ? Ils ne vont pas nous pendre !

— Bien, monsieur.

— Dites-leur que je les recevrai dans une demi-heure.

— Bien, monsieur...

— Mais, que diable avez-vous ? Peur ?

— J'ai peut-être trop d'imagination, monsieur.

— Eh bien, asseyez-vous dessus et allez leur dire ce que je vous ai dit.

Emma était dans son boudoir et cousait un col blanc sur un corsage. Elle se tourna vers lui en souriant, le visage heureux. Il l'embrassa, s'assit sur un tabouret et se mit à la regarder, à la suivre des yeux.

— Alors, c'est fait ? lui demanda-t-elle en continuant à coudre.

— C'est fait.

— Le regrettes-tu ?

— Et toi ? lui demanda-t-il.

— Un peu, peut-être. Je suis ambitieuse, Pete. Je suppose que je l'ai toujours été, tu dois le savoir. Je voulais que tu sois le plus grand homme du pays. Tu l'es d'ailleurs !

Il se mit à rire.

— Mais je ne suis pas très courageuse, Pete. J'ai peur, j'ai toujours peur. Tu m'effrayais dans le temps.

— Non ?

— Mais, oui, Pete. Eh bien, j'ai encore peur, mais je ne regrette pas ce que tu as fait. J'aimerais faire quelque chose comme de signer ces grâces. Je n'oserais jamais.

— Je crois que nous nous faisons une montagne de ce qui n'est qu'un trou de souris et qu'il ne se passera rien du tout.

— Pete, si le pire survenait, pourrais-tu partir avec moi, être heureux avec moi ?

— Fuir ?

— S'ils t'y forçaient, Pete ?

Il fit une grimace, l'embrassa et retourna à son bureau. Les journalistes entrèrent et s'écrasèrent autour de lui.

— Allez-y, leur dit-il.

— Pouvons-nous vous citer ?

— Non.

— Alors, vous avez gracié les anarchistes ?

— Exactement.

— Mesure de clémence, monsieur ?

— Non, pardon absolu, déclara lentement Altgeld. Ces hommes ne furent jamais coupables. On va vous donner les attendus de ma décision et vous pourrez les citer.

On entendit des sifflements d'étonnement. Les stylos écrivirent furieusement.

— Vos attendus impliqueront-ils que Parsons, Spies et les autres étaient également innocents ?

— Parfaitement.

Les journalistes eurent un mouvement de surprise. Les coudes sur son bureau, le visage entre les mains, Altgeld les regardait de ses yeux bleus, brillants et satisfaits.

XVIII

Cette nuit-là, pendant qu'il dormait, la nouvelle se répandit à travers le pays que le gouverneur de l'Illinois venait de gracier les anarchistes. Toute la nuit, le télégraphe cliqueta et les détails qui arrivaient, les extraits du message de pardon, les commentaires du gouverneur firent tant et si bien qu'à San-Francisco comme à Savannah ou en Georgie, les éditions prêtes à sortir furent arrêtées. Les conseils de rédaction furent convoqués, les propriétaires réveillés au milieu de la nuit. La nouvelle parvint au président Cleveland comme il allait se mettre au lit et il se mit à arpenter sa chambre, en jurant tout bas, puis convoqua une réunion de cabinet pour le lendemain. Quant à Mike Mac Donald, il ne dormit pas de toute la nuit. Un flot incessant de patrons furieux, de courtisans, d'agiateurs plus ou moins importants ne cessa d'aller et venir, puis ce fut le tour de Marshall Field qui exprima sa façon de penser on ne peut plus clairement. L'activité de l'agence de détectives Pinkerton, qui avait beaucoup diminué, reprit subitement et trois industriels fort importants eurent une conversation avec Pinkerton lui-même. Des télégrammes jetèrent des députés au Congrès à bas de leur lit. Des sénateurs passèrent la nuit à fumer des cigares. Quant à Brand Whitlock, il lui semblait qu'il n'y avait jamais eu rien de comparable à ce que cet homme, un des plus importants de la nation, venait de faire en choisissant entre la justice et tout ce que la vie pouvait lui offrir. Emma,

éveillée, elle aussi, rêvait au jeune homme rude et illettré qui désirait tant connaître ce qu'il y a dans les livres et parlait un étrange langage mi-allemand mi-anglais. Mais le gouverneur dormit paisiblement et sans rêves.

XIX

Et le lendemain, la bombe éclata.

Altgeld se leva, tailla sa moustache et sa barbe, se regarda dans la glace, puis déjeuna et fit un tour à cheval dans les jardins avant que les journaux ne soient arrivés. Il se sentait bien, très à l'aise, avec un sérieux poids en moins sur la conscience : Parsons et Spies pouvaient dormir tranquillement dans leurs tombes. Puis il alla à son bureau. Son secrétaire lui avait préparé les journaux.

C'est là que ça commença :

La *Chicago Tribune* avait, si l'on peut dire, mis un frein à sa fureur car, quoiqu'elle annonçât la nouvelle avec amertume, voici ce qu'elle disait de pire : « *Les anarchistes pensaient qu'il (Altgeld) n'était pas seulement étranger par la naissance, mais encore par penchant et ils avaient raison. Il semble évident qu'il n'a pas une goutte de sang américain dans les veines. Il ne raisonne pas en Américain, ne réagit pas en Américain et ne se conduit, par conséquent, pas comme l'un d'entre nous.* » Mais elle donnait le ton et tous les journaux importants de Chicago : *Les Nouvelles*, *L'Inter-Océan*, etc., la suivirent.

Le thème était clair, précis dans son dessein, plein de sous-entendus et exprimait une rage comme on n'en avait jamais encore vu dans les journaux américains. A mesure que John Pete Altgeld lisait, tout en souriant, les journaux, ceux du Sud de l'État, de Cleveland, de l'Ouest,

de l'Est et du Nord, les choses prenaient une forme de plus en plus nette.

Son secrétaire lui demanda nerveusement :

— Vous désirez les lire tous, monsieur le gouverneur ?

— Tous, naturellement.

— Je pense que cette colère est superficielle, déclara le secrétaire, essayant d'arranger les choses.

— Pas le moins du monde.

Le secrétaire fut fort étonné de voir le gouverneur de si belle humeur mais, à déjeuner, Altgeld déclara à sa femme :

— Ce qui est le plus difficile, c'est de deviner à quoi il faut s'attendre. J'aurais pu gracier le meurtrier le plus horrible, l'inverti le plus dépravé, le contrefacteur le plus habile ou le plus dangereux cambrioleur de banque, ils m'auraient approuvé. Mais il y a une chose qui les rend malade, c'est qu'on porte atteinte à leur puissance. J'ai touché à l'oligarchie, Emma, et je vais continuer. Ceci n'est que le commencement et j'irai jusqu'au bout. Je leur ai signifié que leur justice n'est pas la justice, mais un mensonge, tout comme leurs tribunaux et tout l'appareil de leur État. Il faudra qu'ils en passent par là parce que le peuple sera avec moi.

On lui apporta de nouveaux journaux. Le premier venait de la côte est et portait en titre : « UN JUGE ANARCHISTE ASSASSINE LA JUSTICE ». Un autre : « LE GOUVERNEUR ALTGELD DÉCRÈTE LA RUINE ET LA RÉVOLUTION. »

— Ce n'est pas le peuple, dit-il. Emma, laisse-moi te voir sourire.

— Je ne peux pas, je ne peux pas sourire de cela.

— Pourquoi ? A cause de quelques gros propriétaires qui dictent ce qu'ils désirent voir écrit ?

— Parce que le monde entier lit cela. Mon Dieu, mais tous, chaque journal, chaque journaliste, tous...

— A quoi t'attendais-tu ?

— Je ne sais pas. Tu as cependant bien agi. Tu n'as rien fait de mal.

— Mais, bon Dieu, Emma, le bien, le mal, tu ne cesses de répéter ces mots. Il n'y a ni bien ni mal. Nous vivons d'après des principes ignobles et sur un code ignoble. Moi ! Toi ! Tel est notre cochon de système.

— Je croyais que...

— Qu'il y en avait qui seraient avec nous ? Il y en aura. Les journaux socialistes, les quelques feuilles abolitionnistes qui existent encore et, par-ci par-là, un type courageux, un sur cent. Je leur ai dit que leur justice n'était pas la justice, qu'ils étaient des capitalistes, qu'ils édifiaient un monde pour capitalistes et cela signifie une guerre à mort...

— Et pour toi ?

— Qu'ils hurlent ! Qu'ils réveillent le pays ! J'en ai pardessus la tête de ces sales petits rats que sont les Mac Donald, les Mark Hanna, les Armour, tous ces trafiquants de votes. Il y a 75 millions d'hommes dans ce pays et ils sont forts, Emma, forts ! Je parle pour eux et ils m'entendront. Ils n'ont pas encore d'organe. Ces feuilles ignobles, ce n'est pas leur voix. Mais on peut leur en donner une. On peut leur donner un parti. On peut leur faire comprendre que leurs bulletins de vote sont comme un marteau-pilon prêt à faire rentrer ces rats dans leur trous.

Il fit son travail de gouverneur, lut les journaux, le courrier et les télégrammes. Une voix s'élevait bien, par-ci, par-là comme il l'avait dit, pour le féliciter, mais le reste, toutes les autres, ce jour-là et les jours suivants, étaient pleines de haine, d'ordures et de menaces. Cela prit une allure de phénomène car rien de semblable n'avait jamais eu lieu, même quand Booth avait assassiné Lincoln. La nation tout entière semblait pressée de dire son mot : on traitait d'étranger, on mettait sa citoyenneté en doute, on niait qu'il avait fait la guerre, qu'il fut un enfant légi-

time, on criait qu'il fallait envoyer des troupes fédérales contre la capitale de l'Illinois ; on le traitait de socialiste, d'anarchiste, de communiste ; on sous-entendait qu'il avait personnellement dirigé l'attentat ; on l'accusait d'être juif et de faire partie d'un complot juif international ; on l'appella dictateur, Néron, Ponce Pilate ; on prétendit qu'il avait un meurtre et pas d'autres choses à se reprocher. On prêcha contre lui dans presque toutes les églises, et les journaux qui s'entassaient sur son bureau formaient un véritable index géographique : *Los Angeles Times, New-York Times, Atlanta Journal, Harper's Weekly, The Nation, New-York Sun, Chicago Journal, Washington Post, Boston Herald, New-York Herald, New-York Tribune, Louisville Courier-Journal, Pittsburg Commercial, Advertiser, etc.* On le caricatura les cheveux en broussailles, un pistolet dans chaque main, avec un couteau entre les dents, avec une bombe, lançant de la dynamite, on le montra étrangeant la liberté, l'écrasant sous ses pieds, se moquant d'elle, lui plantant un couteau dans le cœur, la mettant en joue, la violant.

Mais il y avait, parfois, des approbations. Les journaux socialistes et ouvriers l'approuvèrent quasiment tous. Et il se trouva par-ci, par-là de petits journaux, des journaux de petites villes, faits à la main, par un ou deux hommes, pour le féliciter, lui dire qu'on l'admirait et qu'on l'aimait.

Les autres ne pouvaient cependant, manquer de produire leur effet. Emma s'aperçut du changement : davantage de cheveux blancs, et une rougeur caractéristique des yeux, et il ne se tenait plus aussi droit. Elle le vit un jour lire et relire un petit poème ignoble paru dans le *New-York Sun* :

*O Chicago sauvage, quand viendra
Le temps des ruines
Quand les constitutions, les tribunaux et les lois
S'éteindront avec les croyances,*

*Lève tes mains faibles et coupables
Du milieu des Etats effondrés
Et cependant que les murailles tomberont
Ecris le nom d'Altgeld sur tes portes.*

Il se tourna vers elle et dit :

- Ce n'est pas très joli, Emma, n'est-ce pas ?
- Comment peux-tu supporter tout cela ?
- Tout cela, et tout ce qui viendra encore.
- Cela ne s'arrêtera-t-il jamais ?
- Ce n'est que le commencement, Emma. C'est ici que nous nous mettons en route. Ce n'est que le commencement pour eux et pour moi aussi.

QUATRIÈME PARTIE
DEUXIÈME VARIATION

Un soir de mars 1895, le dîner prenait fin, un dîner agréable et par là même intime. Altgeld, gouverneur de l'Illinois, Emma sa femme, et Hinrichsen, le secrétaire d'État, se tenaient sous le grand lustre de cristal, heureux et confiants. Emma regardait son mari avec une tendresse pleine d'admiration. Hinrichsen se disait qu'on ne l'avait jamais regardé comme cela. Tout souriant, Altgeld remplit trois verres de vin blanc et proposa de porter un toast à sa femme.

Elle protesta, disant qu'il valait mieux faire un autre choix,

Hinrichsen proposa de boire au gouverneur.

— Non, pas à ma santé, Buck.

— Voici pourtant le jour pour lequel vous avez tant travaillé.

— Ce n'est qu'un début, le travail reste à faire.

— Alors, buvons au début, dit Hinrichsen. Au succès du projet.

Le gouverneur approuva et se leva, le verre à la main. Il lui fallut se retenir au rebord de la table pour ne pas trébucher. Il sourit à nouveau en voyant une lueur d'inquiétude dans le regard de sa femme.

— Au parti du peuple, dit-il simplement.

Sa femme se leva, fit le tour de la table pour lui offrir son bras, mais il refusa avec une nuance d'exaspération dans le geste.

— Va au salon avec Buck, ma chérie, lui dit-il. Ils vont arriver.

Et comme elle continuait à le regarder, il ajouta :

— J'ai encore du travail. Il faut que je m'en débarrasse auparavant.

— Tu ne vas pas les faire attendre ?

— Appelle-moi quand ils arriveront.

— Bien.

Il fit demi-tour. Hinrichsen jeta un coup d'œil à Emma : elle hochait la tête. Il lui offrit le bras mais elle ne bougea pas tant qu'Altgeld fut là. Son corps sembla alors s'affaïsser.

— Il s'en sortira, Emma, dit Hinrichsen.

— Oui...

— Il est fatigué. Quand on pense à ce qu'il a fait, à ce qu'il lui a fallu supporter pendant ces deux ans, bon Dieu ! Il faut en tenir compte ! La moitié du pays est contre lui et le hait, mais l'autre moitié baiserait la trace de ses pas.

Ils se dirigeaient vers le salon quand elle s'arrêta subitement pour le regarder en face.

— Dites-vous cela pour moi ? Est-ce à cela que je dois penser ? Savez-vous qu'il est en train de mourir ?

— Non, puis il ajouta lentement : je savais, évidemment qu'il était malade.

— Avez-vous vu la façon dont il marche ?

— Oui.

— Il a 48 ans et il est en train de mourir. Il n'a connu que la lutte, jamais le moindre repos, la moindre paix. J'en ai assez. Son enfance, l'horreur de son enfance devait l'y mener, mais je ne veux pas qu'il finisse comme ça. Je veux partir avec lui, avoir un peu de tranquillité.

Hinrichsen approuva.

Elle sourit, se détendit et redevint la parfaite maîtresse de maison.

— Il ignore ce qu'est la paix et l'usage qu'on peut en faire. Il y a des cigares dans l'armoire, Buck. Servez-vous. Un peu de fine ?

— Tout à l'heure, Emma, merci.

Elle s'assit sur une petite chaise recouverte de percale dont les roses lui firent comme un fond, croisa les mains et prit soudain l'air délicat d'une femme charmante, aux cheveux grisonnants certes, mais encore plaisante.

— S'en tirera-t-il ? demanda-t-elle à Buck dont le gros visage rougeaud répondit :

— Qu'en pensez-vous, vous-même ?

— Il peut réussir n'importe quoi. Je me rappelle, alors qu'il n'était qu'un enfant à l'accent allemand, qu'il lisait en suivant les mots d'un doigt sale. C'est à cette époque qu'il tomba amoureux de moi, vous le savez.

— Je sais.

— Et il ne veut pas mourir. Personne ne tient à mourir, Buck. Ils ont essayé de l'abattre parce qu'il avait gracié trois innocents mais il en est sorti grandi, et le peuple, Buck, le peuple...

— Emma !

— Vous l'aimez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Mais vous l'avez d'abord détesté. On commence toujours par le détester.

— Je l'aime beaucoup.

— Ne craignez rien, je ne vais pas devenir hystérique, Buck. Schilling sera là dans un instant, avec Joë Martin, Darrow et Sam Mac Connell et ce sera comme au bon vieux temps, n'est-ce pas ?

— Exactement.

— Il me dira de m'en aller. Ce ne sont pas des conversations de femme, certes, mais un jour elles le seront. Il me racontera tout en détail quand il montera se coucher. Je suppose que cela lui permet de voir plus clair.

— Vous êtes une femme épatante, dit Hinrichsen.

Il tira un cigare d'un porte-cigares en or, en coupa le bout et l'alluma.

— Trahirez-vous un secret en me disant pourquoi il hait à ce point le président Cleveland ?

— Vous le savez bien.

— Je sais ce que tout le monde sait, Emma : que pendant la grande grève de Pullman, le président envoya des troupes fédérales et que Pete fut forcé de baisser pavillon. Mais il y a autre chose ! Vous n'êtes naturellement pas forcée de me le dire.

— Saviez-vous qu'un être peut être vendu corps et âme ? Saviez-vous qu'un président peut être vendu ? Vous tenez à savoir pourquoi Pete hait Cleveland ? Parce que c'est un lâche, bête et peureux et qui s'est vendu. Quand il est venu en Ohio avec ses troupes, ses canons, ses hommes à tout faire qu'il avait nommés agents fédéraux, Pete était prêt à lutter contre lui. Parfaitement. Et que serait-il arrivé ? La milice d'État contre les troupes fédérales ? Pete savait ce que cela aurait signifié. C'était trop et les hommes de Pullman ne pouvaient résister. Des malheureux dont les femmes et les enfants n'avaient rien à manger et qui avaient décidé de s'unir pour réclamer le droit de vivre. L'armée intervint et tout fut fini. Tenez-vous encore à savoir pourquoi Pete hait Cleveland ? Ce n'est pas un secret.

II

Le gouverneur était dans son bureau. Il se sentait comme un homme dont la maison va à vau-l'eau, dont la toiture fuit, les murs se craquellent et les parquets pourrissent, et qui est incapable d'arrêter les déprédations du temps.

Il s'assit, la tête entre les mains et s'affaissa lentement dans l'ombre : les épaules, le visage et les mains affalés sur le bureau, incerte, perdu et terrifié, se cherchant lui-même, cherchant désespérément quelque chose de solide à quoi se raccrocher.

L'image de Parsons lui suggéra celle d'un homme sans peur. Au seuil de la mort, Parsons n'avait pas eu peur, mais il était jeune, fort, souriant et plus que lui il avait la foi. De plus, il avait un but, un seul. Parsons avait eu faim, il avait parlé à des foules d'hommes affamés et loqueteux, sans un sou en poche, sans avoir jamais connu le goût des vins riches et des repas fins.

Le souvenir de Parsons aviva son désespoir, mais la colère se substitua à son sentiment d'impuissance. Parsons dormait paisiblement, mais Pete Altgeld, lui, n'avait rien à se reprocher non plus. Il avait combattu Pullman comme il avait pu. Il avait lutté contre le président. Rien de ce qu'on pourrait lui faire ne pouvait l'atteindre. A New-York, on disait de lui qu'il était un Burr sans le cerveau, un Johan Most sans la probité, un Eugène Debs sans le courage. Sans le courage de Debs, voilà ce qu'il se répétait. Debs avait le même courage que Parsons, ils étaient tous deux taillés dans la même étoffe et c'est bien pour cela qu'il avait tant désiré rencontrer Debs lors de la grève de Pull-

man. Schilling avait pris rendez-vous pour eux, mais Debs n'était pas venu.

A quoi avait-il pensé en attendant Debs ? Quelles idées avaient bien pu s'agiter dans son cerveau ? Le président des États-Unis avait envoyé des troupes contre l'État souverain de l'Illinois et il avait tenu tête au président. Que se serait-il passé, si sa milice avait tiré ? Se pouvait-il que l'histoire tint à des fils si ténus, ou bien tout était-il écrit à l'avance, dans cette société impossible qu'il avait aidé à créer ? Il lui avait semblé qu'une période de l'histoire approchait de sa fin, que quelque chose de neuf et de possible pouvait sortir du chaos, mais Debs n'était pas venu. La police fédérale l'avait arrêté et le rêve à peine formé s'était évanoui. Il allait maintenant employer un autre moyen, un moyen plus sûr. Il n'était ni Debs, ni Parsons, mais simplement un démocrate, le meilleur que l'Amérique ait eu, disait-on.

La voix de sa femme éclata soudain dans l'ombre :

— Pete ?

— Oui.

— Tu es resté dans le noir ?

— J'ai dû m'assoupir.

— Tu te sens bien ?

— Très bien.

— Est-ce que par hasard... ?

— Je ne me suis jamais senti mieux.

— Ils sont là. Tout le monde t'attend.

— Ah !

— J'ai sorti la fine et les cigares. Tu es sûr que tu te sens bien ?

— Très bien. Ne m'attends pas pour te coucher, Emma.

C'est ce qu'il lui disait, chaque fois, mais elle l'attendait toujours en continuant quelque inutile broderie, parfois jusqu'à ce que la lumière grise de l'aurore ait dissipé l'ombre autour de sa lampe.

III

Vers minuit, la fumée des cigares avait formé, dans le salon, comme un brouillard suspendu et les plus âgés avaient ce visage gris que donnent les ans et la fatigue. Darrow était perdu dans un rêve intérieur, Joë Martin était à moitié étendu sur le sofa, Schilling recroquevillé et Hinrichsen à cheval sur une chaise. Tout en buvant sa fine, Mac Connell disait au gouverneur :

— Le populisme est une cause perdue. De quelque manière qu'on s'y prenne, c'est une cause perdue. Le parti du peuple est en baisse continue et, dans dix ans, il n'existera plus.

— Je vous répète pour la dixième fois qu'il ne s'agit pas de populisme.

— Ça revient au même, dit Joë Martin.

— Fichtre pas ! Je ne suis pas socialiste, vous devriez le savoir si personne d'autre ne le sait dans cet imbécile de pays. Je suis le gouverneur démocrate d'un des États industriels les plus importants. Je ne suis pas populiste, je suis démocrate ! Faut-il vous l'enfoncer dans le crâne ?

— Pete, Pete, une minute, intervint Hinrichsen. Vous êtes fatigué. Nous le sommes tous. N'en venons pas aux grossièretés.

Puis se tournant vers Mac Connell :

— Sam, permettez-moi de poser le problème autrement. Le parti est pourri. Vous me direz que c'est un point de vue. C'est celui de Pete et c'est le mien. Il est pourri au point qu'il importe peu qu'on vote démocrate ou républicain. Supposons que les républicains présentent Mac Kinley, comme ils le feront probablement et que les démocrates

présentent à nouveau Cleveland, quelle différence cela fera-t-il ?

— Ne soyez pas stupide, mon vieux.

— Évidemment, l'un est démocrate et l'autre républicain mais, aux yeux des Morgan, des Vanderbilt, des Rockefeller, des Armour, des Mac Cormick, des Gould, c'est exactement la même chose. Peu leur importe l'un ou l'autre. Il n'y a plus deux partis en présence mais un seul. Depuis vingt ans les monopoles ont grandi au point d'être devenus comme d'énormes porcs empaillés, bourrés d'or, d'or, d'or.

— Et moi, je dis que c'est du socialisme !

Altgeld intervint sèchement :

— Schilling, dites-lui donc un peu ce que c'est que le socialisme.

Schilling s'agita, Darrow se mit à sourire, cependant que Joë Martin jonglait avec une pièce d'argent.

— Au diable le socialisme ! soupira Hinrichsen, et Schilling déclara avec douceur :

— Ce n'est pas du socialisme, Sam. Pas le moins du monde. Le socialisme n'admet pas la propriété privée des moyens de production. Nous ne proposons pas cela. Ce n'est donc pas du socialisme.

— Ne me donnez donc pas de leçons comme à un enfant, je vous en prie, grogna Mac Connell.

— Voyons, intervint Altgeld. Comprenons-nous bien. Notre parti est pour les petites gens, il l'a toujours été depuis que Tom Jefferson l'a fondé. Lisez-le. Il a fondé pour les petites gens un parti qui est maintenant jusqu'au cou entre les mains des monopoles. Cleveland est l'homme des monopoles, le parti aussi. Et le mot de passe, c'est l'argent. Demandez aux petites gens, aux fermiers, ils sont tous en train de perdre leur ferme, aux petits hommes d'affaires comment ils paieront leurs dettes. S'ils paient, ils font banqueroute. Demandez à l'ouvrier : il touche tous les

mois un dollar de moins. Nous avons donc quelque chose à défendre en commun, à leur imposer. Qu'on leur donne l'argent 16 dollars d'argent pour un dollar d'or¹. Nous aurons avec nous les fermiers, les ouvriers, les petits commerçants, les États producteurs, nous pourrons lutter et flanquer Cleveland à la porte. Je le déteste, bien sûr et je veux le voir redevenir zéro, mais je veux surtout que le parti redevienne lui-même, qu'il soit le parti du peuple et non celui des monopoles. Et si vous croyez que nous sommes seuls, parlez à n'importe lequel de ceux qui ont essayé de tenir tête aux millionnaires.

— Et quand nous aurons fichu les millionnaires à la porte, demanda Joë Martin, où prendrons-nous l'argent, Pete ? Je n'ai pas besoin de vous dire ce que coûte une campagne électorale.

— Il viendra du peuple.

— Un dollar pour chaque billet de mille des républicains ?

— Au pire, oui. Mais nous ne serons pas seuls. Ni vous, ni moi ne sommes des miséreux. Pourquoi donc parler de cela ?

— C'est impossible, déclara Mac Connell.

— Moi, je vous dis que c'est possible. Nous pouvons enlever l'Illinois et présenter une délégation solide au congrès du parti. Nous pouvons enlever les États producteurs, les États agricoles, la plus grande partie du Sud. Bien sûr que c'est possible.

— Et votre candidat ?

— Dick Bland du Missouri.

— Non !

— Pourquoi pas ? demanda Altgeld.

— Parce que c'est une lavette ! Ce sont tous des lavettes ! Vous m'avez parlé pendant trois heures, Pete. Je sais que

1. Le gouvernement avait supprimé la monnaie d'argent dont la circulation, en concourant à l'inflation, avait déprécié le dollar-or.

c'est faisable. Vous avez raison. Ça a déjà été fait, ça peut se faire et ça me plaît. Je me vois à Washington en train de tenir les rênes et je suis ravi à l'idée de flanquer un coup de pied au derrière de Cleveland, mais il n'y a qu'un homme capable de courir cette aventure et de la réussir.

— Qui cela ?

— Vous.

Le silence se fit d'un seul coup. Ils regardèrent tous Sam Mac Connell, ce juge qui avait si rapidement acquis une puissance comparable à celle de Mike Mac Donald, puis le gouverneur pour voir s'il souriait ou pas.

— Vous parlez sérieusement ? demanda Altgeld.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux.

— Ne discutons pas, Sam. Je suis né en Allemagne. J'avais trois mois quand je suis venu dans ce pays.

— Pas possible ?

— Si. J'aimerais être président et me gargariser de ce mot-là, mais les faits sont là.

— Je suis navré, Pete.

— Peu importe. Parlons affaires, il est assez tard déjà. Je prétends que c'est faisable, je jure que c'est faisable. En êtes-vous avec moi ?

Il les regarda l'un après l'autre.

— Sam ?

Un bref acquiescement.

— Buck ?

— Et comment !

— Clarence ?

Nouvel acquiescement.

— Georges ?

Un lent sourire.

— Joë ?

— Jusqu'en enfer, Pete.

— Quelqu'un a-t-il des doutes ?

— Moi, j'en ai, dit Mac Connell. Je ne crois pas que Bland

en soit capable. Au mieux, nous risquons de provoquer une scission dans le parti. Et cela m'ennuierait fichtrement.

— Nous ne créerons pas de scission.

— Et votre santé ? demanda Darrow. Vous allez porter tout le poids de cette affaire sur les épaules.

— Je me sens très bien. Je pourrais dire que je ne me suis jamais mieux senti.

— Avez-vous des promesses d'argent ?

— Nous en reparlerons dans quelque temps. Nous aurons de l'argent. Nous commencerons tranquillement, avec peu. D'abord au sein de la Fédération de l'État, lentement, en n'avançant qu'à coup sûr. Ne brusquez pas les gens. Que cela vienne d'eux. Laissez-les se faire à l'idée d'un congrès qui poserait la question de l'argent. Et ne vous occupez pas des électeurs que je contrôle. Ils sont peut-être assez nombreux pour gagner la partie, mais je veux un succès écrasant. Nous ne créerons pas de scission, nous guiderons le parti, nous l'éloignerons de l'Est, de Wall-Street. Joë, vous allez travailler Coughlin. Bathlouse John est si longtemps resté adjoint qu'il est prêt à mourir dans la peau de son emploi, mais faites-le réfléchir. Peut-être pourrait-il un jour devenir maire ! Qu'il prépare les processions, les parades et la bière pour juin. Clarence, occupez-vous de la publicité. Ne prononcez pas mon nom. Je veux rester en dehors de tout ceci, mais je tiens à ce que tout le pays ait les yeux fixés sur l'Illinois. Et vous, Georges, nous allons avoir besoin du mouvement ouvrier. Ça ne peut pas aller plus mal, n'est-ce pas ?

— Ça pourrait être pis, dit simplement Schilling. Il était plus fatigué que les autres et, à cette heure tardive, il semblait avoir perdu son âme. Mais le mouvement ouvrier vous soutiendra, continua-t-il. Qui d'autres trouverait-il à soutenir ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis fatigué, Pete. Le mouvement ouvrier vous soutiendra.

— Faisons au moins une réunion sur cette question de l'argent, Georges !

— Je vous promets que vous aurez 10.000 auditeurs.

— Parfait. Nous devrions, dès le mois prochain, fixer le congrès à juin. Nous aurions un an d'avance sur les autres États.

Ils continuèrent à parler et ne se séparèrent qu'à trois heures du matin.

IV

Sous le cercle de lumière de la lampe, Emma était en train de coudre sur un napperon une dentelle d'Irlande jaunie, et elle ne leva pas la tête quand son mari entra. L'aiguille continua d'aller et de venir. Altgeld se demanda comment elle aurait réagi si elle était restée au salon et se sentit soudain déprimé. Toute cette conversation avait-elle un sens ? L'idée de s'emparer du gouvernement d'une aussi grande nation ne lui parût pas seulement lointaine, mais encore tout à fait illusoire et son excitation tomba. Il s'assit et regarda Emma. Elle finit par abandonner son ouvrage.

— Il est très tard, Pete, allons nous coucher.

— Ça a marché, Emma.

— J'en suis sûre.

— Ils m'ont écouté. Ils n'ont considéré la chose ni comme impossible ni comme un rêve de grandeur.

— Évidemment, Pete.

— Et je me sens bien.

Il appuya sur ces mots.

— Je me sens très bien, insista-t-il, mieux que jamais.

— Parfait.

— Tu m'en veux ?

— Mais non, Pete. Je suis fatiguée, c'est tout. Une fois, c'est deux heures du matin, le lendemain trois. Combien de temps crois-tu pouvoir tenir à ce rythme ?

— Je t'assure que je me sens on ne peut mieux.

— Oui.

Elle se leva et se passa les mains sur le visage.

— Pete, Pete, pourquoi hais-tu si violemment ? Pourquoi es-tu deux fois plus violent que tout le monde ? Pourquoi n'es-tu pas comme les autres ?

— Personne ne ressemble à personne.

— Bien sûr.

— Sam Mac Connell est avec nous. Emma, c'est moi qui élirai le prochain président et je serai secrétaire d'État, entends-tu ! C'est moi qui déciderai de ce qui doit être fait, où et comment...

— Pete !

— Emma, laisse-moi rêver. Ça va être tellement dur.

— Tu me fais parfois peur, dit-elle, puis, lui prenant le bras : viens te coucher.

V

Si fatigué qu'il fût, Schilling ne parvenait pas à s'endormir. Depuis combien d'années suivait-il aveuglément Altgeld ? Quand il faisait ses comptes, il ne trouvait pas qu'il avait eu tort. Le jour où les trois prisonniers de Haymarket avaient été graciés, il était allé au cimetière de Waldheim où l'on avait élevé un monument sur la tombe des cinq morts. Des discours avaient été prononcés. Des centaines de gens étaient venus lui serrer la main et, parmi eux, un homme de haute taille, au visage en lame de couteau qu'on lui avait présenté comme Eugène Debs. Il

avait déjà entendu ce nom-là ! Ah oui, Gene Debs ! Ce dernier avait serré la main de Schilling entre les siennes et ses paroles avaient un poids que n'avaient pas celles des autres :

— Quand on écrira la nouvelle histoire, avait-il dit, l'histoire du peuple, votre nom ne sera pas oublié, Schilling.

Des gens essuyaient une larme.

— Je n'ai pour ainsi dire rien fait, dit Schilling, et ça ne rend pas la vie aux morts.

Un petit Irlandais sec, se tenait près de Debs : c'était Brian Donahue qui avait, de ses yeux vu, comment on avait traité les ouvriers qui avaient combattu avec les Molly Maguire.

Schilling hochait tristement la tête, mais Debs lui mit une main sur l'épaule :

— Parfois, dit-il, les morts ne meurent pas. Quand des ouvriers se mettent en grève, Parsons et Spies sont avec eux ! Demandez à Brian si les Molly Maguire sont morts.

— Il y a ceux qui marchent, vivent, respirent, achètent et vendent, dit Brian, mais, aussi sûrement que le Christ fut mis en croix parce qu'il voulait libérer les hommes, nos cinq martyrs sont aussi vivants que vous et moi. Nous chanterons des chansons sur eux, nous écrirons leur histoire et nos petits-enfants ne les oublieront pas.

— Ce que vous avez fait n'est donc pas si négligeable, dit Debs.

— Chacun de nous a fait ce qu'il a pu.

— Mais ce que vous avez fait... Enfin, passons. Un de ces jours il faudra que je fasse la connaissance de votre gouverneur.

— Altgeld !

— Y consentirait-il ?

— Nous pourrions nous revoir et en parler.

Il se passa un an sans qu'ils se rencontrassent à nouveau. Debs était alors en guerre avec la compagnie Pullman et

son fervent allié, le gouvernement de Grover Cleveland. Baïonnettes au canon, des troupes fédérales bivouaquaient dans les rues de Chicago et 3.000 « desperados » déguisés en agents fédéraux assommaient et assassinaient les ouvriers, leurs femmes et leurs enfants. Schilling rencontra Debs à son quartier général de grève, un sous-sol éclairé par une pauvre lanterne. Les grévistes étaient cernés et des mandats d'arrêt avaient été lancés contre leurs chefs. Ils couraient d'un endroit à l'autre, comme des bêtes pourchassées. Debs parut néanmoins enchanté de revoir Schilling, lui serra chaleureusement la main et lui demanda avec espoir :

— Alors, Schilling, va-t-il se décider à agir ?

— Que peut-il faire ? Opposer sa milice d'État à la police fédérale ?

— C'est lui le gouverneur.

— Vous voulez qu'il déclenche la guerre civile ? Mais, bon dieu, Debs...

— Et comment appelez-vous ce qui se passe en ce moment, sinon guerre civile ? Faut-il que nous envoyions au gouverneur des photos et des certificats de décès des ouvriers qui jonchent les rues de Chicago ?

— Il fait tout ce qu'il peut. Il ne cède pas devant Cleveland. Il lutte de la seule façon possible, en s'appuyant sur la loi et la constitution. Il faudra que les troupes fédérales se retirent. Le peuple est avec lui, mais tous les journaux du pays sont contre lui. C'est pire que pour les anarchistes.

— Et, pendant ce temps-là, nous serons vaincus.

— Il lui est impossible de prendre parti. Ne voyez-vous pas, Debs, qu'il est fichu s'il prend parti ? Il demande l'application de la loi...

— De la loi qui a tué Parsons, qui nous assomme, nous affame, nous assassine et nous transforme en bêtes sauvages.

— Je vous répète...

— Bon.

Debs s'était levé. Il était plus grand que le petit charpentier ; son visage tiré, hagard, aux traits inoubliables, rappelait celui d'Altgeld.

— Bon, répéta-t-il, retournez auprès de votre gouverneur et dites-lui qu'on tue et qu'on affame les ouvriers aussi librement sous son administration que sous n'importe quelle autre.

Comme Schilling s'en allait, la voix contrite de Debs le rappella :

— J'aimerais rencontrer Altgeld, si c'était possible.

Mais la rencontre n'eut pas lieu car Debs fut arrêté.

Altgeld lança une souscription pour venir en aide aux ouvriers de Pullman. C'était déjà ça. On fait ce qu'on peut. Pullman vint s'ajouter au nombre de ses ennemis, au nombre de ceux à qui il avait déclaré la guerre et qu'il voulait abattre, mais quand Schilling essaya de lui dire que ce n'était pas Pullman le coupable mais le système, Altgeld s'écria avec fureur :

— C'est l'homme ! Il n'y a pas de loi dans ce pays qui autorise un homme à se conduire comme un ignoble cochon.

Schilling revit Debs. Debs était plus calme dans la défaite et, en un sens, plus décidé et plus confiant qu'au point culminant de la grève. Sa pâleur de prisonnier semblait être une accusation mais il parla doucement, chaleureusement. Schilling lui demanda si c'était dur.

— Pas tellement, dit Debs. J'ai la possibilité de lire, d'étudier... et un jour il y aura du nouveau.

— Vous voulez parler du socialisme ?

— Une grève réussit ou ne réussit pas. Le résultat n'apporte rien de définitif. Même quand nous les réussirons, nous ne recueillerons que les miettes de la table.

— J'ai été socialiste. Ce pays n'est pas fait pour le socialisme : les ouvriers eux-mêmes n'en veulent pas.

- Ils ne connaissent rien. Ils vivent dans une caverne.
- A-t-on envie de soleil quand on en ignore l'existence ?
- Le socialisme est une théorie. Il me semble parfois que c'est une idée de rêveur née d'un cerveau dérangé. Ça n'a jamais réussi nulle part.
- On n'a jamais essayé.
- Il y a eu Paris.
- Paris ! Mon pauvre Schilling, vous n'allez pas me dire que la Commune de Paris a démontré la faillite du socialisme ! Les Versaillais et les Prussiens ont fait ce qu'il fallait pour en assurer l'échec. Ils ont assassiné 30.000 personnes. Oubliez-vous si vite ?
- En Amérique, le peuple n'en veut pas. A quoi bon rêver ?
- Un jour...
- Mais aujourd'hui ! Que faire ? Il y a au moins un homme : Altgeld.
- Altgeld... murmura Dchs.
- Vous ne croyez pas en lui ?
- C'est un des leurs. Il est au service de leur société. C'est un politicien, rien de plus et rien de moins.
- Et les anarchistes ?
- J'admets qu'il ait un certain sens de la justice. Mais les balles de sa milice ne sont pas plus douces que celles des Pinkerton.
- Il faut que vous croyiez en lui. Je le connais depuis des années. Et je vous répète qu'il est pour le peuple, pour l'ouvrier. Il croit au peuple.
- C'est possible.
- Prétendez-vous que Lincoln n'était pas des nôtres, qu'il n'a pas combattu pour nous, pour le peuple ?
- Il y avait alors quatre millions d'esclaves noirs. Il y a aujourd'hui vingt millions d'esclaves salariés.
- Si l'ouvrier soutient Altgeld, les choses ont une chance de changer. On ne tuera plus et on n'assomera plus les

ouvriers. La justice ne sera plus contre nous, et les millionnaires seront vaincus.

— J'aimerais pouvoir y croire, Schilling. J'aimerais pouvoir y croire.

Tout en essayant de dormir, Schilling cherchait à voir clair, mais il ne parvenait pas à tracer une ligne droite et le sommeil ne venait pas non plus.

VI

Altgeld se mit au travail dès le mois suivant. Il travailla furieusement, convoquant des gens, leur écrivant, leur indiquant la voie à suivre, si bien que lors du Congrès du parti démocratique de l'Illinois, il n'eut pas à prendre la parole : c'est sur une intervention venue de la masse des délégués que fut décidée la convocation pour le 5 juin 1895 d'un congrès spécialement destiné à l'étude de la question financière. Cela fut fait rapidement, habilement et sans bruit. Ce n'est que plus tard que la fraction dirigée par Cleveland s'aperçut qu'elle était tombée dans un piège. Sa première réaction n'alla pas plus loin. On les avait dupés et voilà qu'Altgeld était prêt à prendre la tête de la Fédération de l'État grâce à cet incroyable cheval de bataille : l'argent, ce vieux truc usé qui avait servi à tous les fauteurs de troubles de l'Ouest. Ce fut John R. Walsh, un banquier de Chicago, qui, le premier, comprit toute la portée de l'événement.

Depuis des années, un gouffre allait s'agrandissant au sein du parti démocrate. Le populisme, cette aspiration des paysans de l'Ouest et du Middle-West vers un parti du peuple, conséquence naturelle de la politique de Thomas Jefferson, avait prospéré pendant les années 1870 à 1890.

L'avènement de l'industrie lui avait porté un coup mortel et, cependant qu'une partie des démocrates adhéraient au nouveau mouvement socialiste, la plus grande partie et la plus dynamique allait vers l'aile gauche démocrate qui défendait la monnaie d'argent. Associations de fermiers, petits commerçants et ouvriers, voyant leurs salaires diminuer de jour en jour, cherchaient tous désespérément à éviter le désastre qui les guettait. Les gens du peuple n'étaient pas riches, mais quand le gouvernement Cleveland cessa d'acheter l'argent, ils s'appauvrirent encore. Les dettes s'accumulèrent, les fermes furent vendues l'une après l'autre et les salaires continuèrent à diminuer. Il semblait à tous que la monnaie d'argent résoudrait le problème. Seize dollars d'argent pour un dollar d'or, telle était la solution à leur misère. Ils paieraient leurs dettes, les prix monteraient et les salaires monteraient encore plus vite. On pouvait parler pendant des heures sans résultat à un fermier, de crise cyclique, du capitalisme et des monopoles, mais si on lui disait qu'il n'y avait pas assez d'argent, il comprenait tout de suite ; et si vous lui appreniez que l'argent était la solution idéale pour tout, il devenait votre homme. Les chefs ouvriers tentaient en vain de démontrer que le problème véritable se trouvait dans les rapports entre production et consommation, leur seul argument étant la grève et les grèves étant noyées dans le sang, ils ne convainquaient personne. L'argent devint une sorte de mystique frénétique. Altgeld lui-même y voyait la prospérité, la fin de la crise et peut-être la chute des monopoles.

Walsh, le banquier, y vit quelque chose de presque aussi menaçant que dans le mouvement ouvrier. Il téléphona au président et, pendant une heure, lui enfonça les mots dans la tête. Il aimait employer le mot « révolution ». Il répétait sans cesse :

— Je vous dis que c'est la révolution, Grover. Je vous répète que, si on n'y met pas un frein, c'est la révolution.

— Ils n'écouteront pas ce sale anarchiste !

— Ils l'écoutent.

— L'Illinois peut-être. Mais le pays ! Il n'en est pas question.

— Mais, Bon Dieu, êtes-vous aveugle ?

— Alors, que proposez-vous ?

— Écrivez quelque chose ; lancez un message au parti !

— Pour lui donner encore plus de poids !

— Au point où nous en sommes, cela vaut mieux que de lui laisser le champ libre.

Walsh convoqua chez lui Marshall Field, une demi-douzaine de banquiers et d'hommes politiques et leur mâcha longuement le morceau.

— Vous êtes fous si vous croyez que cela va créer une scission dans le parti. Ce n'est pas son intention — je voudrais bien que cela le soit.

— Il essaie de nous arracher la direction du parti, du parti tout entier, et d'enlever le pays avec.

— C'est de la folie ! dit quelqu'un.

— De la folie ! Vous appelez folie ce que vous ne pouvez même pas concevoir. Je vous assure bien que Pete Altgeld est l'homme le plus dangereux d'Amérique, pas comme les anarchistes, non ! Il est dangereux à notre propre jeu. Et à moins d'être mis hors d'état de nuire...

— Il le sera, interrompit Marshall Field.

— Comment ?

— Il y aura un message du président. Cette petite révolte sera écrasée dans l'œuf. Dites-donc, Walsh, vous avez une reconnaissance de dette d'Altgeld, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, répondit pensivement Walsh.

La lettre du président arriva à Chicago, mais Altgeld fit mieux qu'y faire face. Il convoqua les journalistes. Il avait une manière à lui de leur parler tranquillement, familièrement et chacune de ses paroles comportait des sous-entendus que comprenaient les journalistes, quoiqu'ils

fussent incapables de les reproduire. Il adoptait à chaque fois une attitude particulière. Cette fois, il avait l'air de réprimer une joie secrète.

— Que pensez-vous de la lettre du président ?

— Rien de bon.

— Que voulez-vous dire ? Rien de bon pour votre cause ?

— Quand je dis rien de bon, messieurs, je signifie rien de bon. Elle est mal écrite. Elle ne vaut rien. Si quelqu'un d'autre avait signé cette suite de mots vides, tout le pays aurait éclaté de rire.

— Monsieur le gouverneur, n'est-ce pas exagéré ?

— Exagéré, Seigneur Dieu ! Imaginez que ce soit moi qui l'aie signée.

Les reporters s'entre-regardèrent. Ils commencèrent à sourire. Il sourit aussi.

— Vous êtes des écrivains. Je parle à des professionnels.

Ils sourirent plus largement.

— Que pensez-vous du président, monsieur le gouverneur ?

— Vous voulez dire en dehors du fait qu'il a vendu le pays aux monopoles et son âme à Wall Street ?

Ils continuaient de sourire.

— Naturellement, vous ne citerez pas cela. C'est d'ailleurs impubliable.

Ils grognèrent de satisfaction et se rapprochèrent du bureau. Il leur tendit une boîte de cigares : « Allez-y, je vous en prie. » Les plus proches se servirent. C'était du meilleur Havane.

— A propos du président, messieurs, qui l'a élu ? Le peuple. Peut-être le peuple en a-t-il assez de sa manie d'envoyer des troupes fédérales dans des États souverains à seule fin d'y tirer sur les grévistes. Il arrive aussi que les fermiers n'aiment pas perdre leurs fermes parce qu'ils ne parviennent pas à payer leurs dettes. Ce sont des têtes dures, ces fermiers. Il est difficile de leur faire entendre

raison. Je le sais, mon père étant fermier. Allez donc leur dire : « Soyez patients et vous serez bientôt morts de faim, mais vous irez au ciel et on vous y récompensera ! » Eh bien, ça ne rentre pas facilement. Que voulez-vous ? Ils ont la tête dure. Alors, peut-être vont-ils commencer à se demander pourquoi leur président démocrate est si intimement lié à Wall Street et pourquoi il est si violemment opposé à la monnaie d'argent qui leur permettrait de se libérer de leurs dettes. Et d'où sortent tous ces agents fédéraux qui envahissent l'Ouest comme des punaises ? Je vous dirai : « Alors, Joë, lui ai-je demandé, tu es content de rester dix mois sans travail ? — Pas du tout, m'a-t-il répondu. — Joë, lui ai-je rappelé, ton président, à Washington, pense que c'est un crime contre l'État de dire des choses pareilles. » Alors, Joë m'a dit : « Qu'il aille au diable ! Si c'est son avis, il est temps que nous en ayions un autre ». Ce sont de bons cigares, messieurs. Et ils ne vous coûteront rien.

De nouveaux journalistes se servirent. Un homme de l'*Inter-Ocean*, impassible et hostile, demanda :

— Monsieur le gouverneur, vous n'avez rien à dire sur le fait que le président vous attaque directement ?

— Je vais vous raconter une histoire, répondit Altgeld. Un jour, Crockett, un paysan, voit son voisin, Jones, viser soigneusement quelque chose qui devait se trouver dans la ligne de mire de son fusil de chasse. Il regarde attentivement sans rien voir. Crockett s'approche, regarde de nouveau, puis demande à Jones ce qu'il visait : « Je vise un ours qui est là-bas dans cet arbre. » Crockett regarde encore, ne voit rien et se retourne vers Jones, pensant qu'il est devenu fou. Mais en scrutant plus attentivement son visage, il comprend et éclate de rire. « Nom de Dieu, éclate Jones en ouvrant les yeux, vous avez fait fuir mon gibier. — Mon pauvre Jones, lui dit Crockett, vous n'avez pas cessé de viser une saleté que vous aviez dans les cils. »

VII

Le 5 juin, le congrès de l'argent se réunit à Springfield. Bathhouse John Coughlin, qui avait organisé plus de parades et ouvert plus de barils de bière qu'il ne tenait à s'en souvenir, avait tout prévu et tout se passa sans la moindre anicroche.

Le soir précédent, un défilé avait eu lieu presque sous les fenêtres du palais du gouverneur. Les délégués, bras dessus, bras dessous, chantaient : « Altgeld, Altgeld, Altgeld, le fils de l'Illinois ! » Toute la ville était dehors et des centaines d'enfants s'étaient mêlés joyeusement au cortège. Bathhouse John avait bien fait les choses. Il aimait sincèrement le peuple, considérant ce genre de manifestation non comme une explosion de hurlements, mais comme une joyeuse réunion. L'orchestre du comté joua les morceaux en vogue sous les fenêtres d'Altgeld qui se sentait profondément ému. A l'ombre des rideaux, il regardait les visages illuminés par les torches et pensait au temps qu'il avait passé à préparer tout cela. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Emma et il y vit le reflet de ses propres pensées, de sa peur, de sa confusion.

Il sentit soudain la main du jeune Whitlock sur son épaule et réalisa que c'était son nom qu'on criait au dehors. Il était incapable de bouger. Non, il ne pouvait pas aller dehors. Il eut un regard de terreur vers Emma, mais Whitlock le pressait :

— Il faut que vous y alliez.

— Non, fit-il de la tête.

La peur le figeait. Mais Bathhouse John fit soudain irruption dans la pièce en hurlant :

— Quelle ovation ! Quelle ovation ! remerciez-les.

Il sortit, salua et l'ovation sembla décupler. Il se souvint à peine plus tard de ce qu'il avait pu dire : pas de compromis, aller tout droit ou quelque chose comme cela.

— 16 pour 1 ! hurlait la foule et Bathhouse John jetait son chapeau en l'air comme un fou.

Le lendemain, John Peter Altgeld dut, pendant cinq bonnes minutes, faire face à un congrès déchaîné, à demi hystérique. Quand il déclara : « Le moment est venu pour nous, les démocrates, le parti démocrate, de défendre une fois de plus la démocratie et non pas la ploutocratie », un hurlement s'éleva comme il n'en avait jamais entendu. Il n'était plus question d'opposition. Il n'était plus question que de savoir dans quelle direction Pete Altgeld déciderait d'aller. Il était le chef reconnu et, en Illinois, le parti le suivrait.

Quand il prit parti pour l'argent, ils hurlèrent leur approbation. « Une monnaie libre et un peuple libre ! » Ils se levèrent comme un seul homme en criant : « Altgeld ! Altgeld ! Altgeld ! ».

— Nous montrons la voie, déclara Altgeld. Nous nous sommes prononcés en faveur de la démocratie. C'est maintenant au pays à nous suivre.

VIII

Après cela, il se laissa aller au désespoir. Exaspéré, hypertendu, il ne pouvait plus dormir. La nuit lui était une longue souffrance et il sentait la douleur le pénétrer jusqu'aux os, lui pincer chaque muscle. Il restait assis dans l'ombre, se rendant compte qu'il était en train de mourir, que son pauvre corps, malade et laid, avait dépassé le stade des réparations et du rajeunissement. Emma,

voyant ce qui se passait, se sentait plus que jamais proche de lui.

L'ombre d'un homme se levait sur le pays, une ombre semblable à celle de Lincoln ou de Jackson, celle d'un héros populaire dont les gens parlent dans les boutiques, les fermes et jusque sur les chantiers. Il paraissait particulièrement amer et ridicule que le fait de vivre, de manger et de dormir avec cette ombre ne dut vous inspirer qu'une pitié infinie, supplantant tout autre sentiment. Altgeld était parfois comme un enfant, se laissant aller devant Emma à des crises de colère, à des mesquineries pour faire ensuite acte de contrition. Malgré cela et même à ses yeux, il grandissait et la grandeur de son mari en s'imposant à tous, la rendit à nouveau amoureuse de lui.

Pour la première fois, les succès de son mari devinrent les siens et la touchèrent intimement. Quand le congrès de l'Illinois sonna le rappel et que d'autres États, le Missouri, le Texas et le Mississipi le suivirent, elle fut encore plus heureuse que lui.

Quand Cleveland partit pour le Sud en vue de rallier toute cette partie du pays, elle poussa son mari à prendre la tête d'une délégation à l'exposition des États du coton qui avait lieu à Atlanta et sa tournée triomphale dans le Sud l'excita comme rien auparavant ne l'avait fait. Ils parlaient maintenant ensemble pendant des heures, d'une façon nouvelle, brisant cette glace mystérieuse qui demeure parfois toute une vie entre deux êtres, partageant ce qu'ils n'avaient jamais partagé : idées, doutes et projets même dans leur forme la plus primitive, la plus nébuleuse.

Buck Hinrichsen la rencontra un jour d'été dans les jardins et lui dit :

— Ma parole, Emma, on dirait que vous venez d'hériter d'un million de dollars.

— C'est exactement ce que je ressens.

Le fait est qu'à travers cet homme, son mari, elle prenait soudain conscience de son pays. Elle comprenait pourquoi tant de gens disaient qu'Altgeld était le produit le plus américain qu'ils aient rencontré. L'amour qu'il portait à son pays n'était pas un sentiment ordinaire ni simple, ce n'était pas le genre de patriotisme qu'elle avait longtemps approuvé, mais un sentiment de solidarité avec ces millions d'hommes venus de tous les coins du globe, un sentiment de plénitude qui ne pouvait désormais se contenter de penser à telle ou telle nation mais à une société des nations, seul espoir des hommes.

Un soir que Brand Whitlock et Bill Dose étaient venus dîner — il aimait les dîners intimes et les gens jeunes — on se mit à parler de Tolstoï. Altgeld lisait tous les livres de Tolstoï publiés en Amérique, car il y trouvait plus qu'en tout autre écrivain anglais ou américain de l'époque. Ce soir-là, il établit une comparaison entre Tolstoï et Mark Twain, mais Emma et Whitlock protestèrent. Pour Emma, Mark Twain n'était qu'un clown, mais Whitlock demanda :

— Comment pouvez-vous comparer *Tom Sawyer* ou même *Huckleberry Finn* à une œuvre comme *Guerre et paix* ? Je ne crois vraiment pas que ce soit possible.

— La comparaison est possible avec Dickens, oui, mais avec Mark Twain..., renchérit Emma.

— Dickens, ah non ! s'exclama Altgeld. Ce n'est ni le même souffle ni la même phrase. Qu'exige-t-on d'un écrivain ? Voyons, Brand, vous qui passez vos nuits à scribouiller. Qu'exigez-vous ?

— De moi-même, monsieur ?

— De n'importe qui, de vos lectures !

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé. Peut-être d'être diverti.

— Et c'est tout ?

— Cela ne dépend-il pas de ce que l'on recherche, divertissement ou culture ?

— Ne parlons pas de culture, Emma. Nous avons donné un sens si ennuyeux à ce mot qu'il est à l'opposé du divertissement.

— Lirais-je tes livres de loi pour me divertir ?

— Emma, tu restes prisonnière d'une conception. Il y a plus de drame dans mes livres que dans n'importe lequel de tes romans à la mode, il y a le pire et le meilleur, du crime au petit larcin, toute la gamme de ce que l'homme peut faire à l'homme. Mais nous sortons du sujet. J'ai demandé à Brand ce qu'il exigeait d'un écrivain et il m'a répondu « qu'il me divertisse », ce qui, en un sens, est exact.

— Je lui demande autre chose, monsieur, mais je ne sais pas comment l'exprimer.

— Voyons si nous y parvenons ensemble. Quand je compare Mark Twain à Tolstoï, c'est parce que l'un a trouvé l'âme de l'Amérique et que l'autre connaît l'âme de la Russie : mais Dickens n'a pas été plus loin que l'âme d'un commerçant. Je n'ai jamais été en Angleterre mais, bon Dieu, je n'en sens pas l'odeur dans Dickens, ni le moindre goût, ni l'amour, ni le moindre espoir de quoi que ce soit et, moi, je veux qu'un écrivain me donne cela, me montre des gens qui aiment, qui haïssent, qui souffrent et qui rêvent parfois, comme les hommes de mes livres et les héros de Tolstoï et de Mark Twain. Des hommes qui ne soient pas de pâles images de papier tellement colorées que jamais on ne voit la chair, en admettant qu'il y en ait. Quand vous écrivez, Brand, faites que vos histoires soient plus vraies que la vie elle-même. Dans la vie, on ne connaît jamais d'un homme que le côté extérieur, mais un romancier peut aussi peindre sa vie intérieure.

— Vous êtes exigeant, dit Whitlock en souriant.

— Moi ? Savez-vous ce qu'il y a de plus important, Brand ? C'est que tout y soit, la vérité et le mensonge, le bon et le mauvais et personne n'est capable d'en tenir un compte exact. Demandez à Dose. Il me voit agir depuis

longtemps. Brand, à votre avis, est-ce que je crois en la démocratie ?

— Je pense que oui.

— Vous êtes gentil. Je n'en demande pas trop, Brand, quand je demande toute la vérité, qu'on montre la chair de la vie. Vous croyez en la démocratie, mais elle ne se fait pas toute seule. Si vous ne décrochez pas le vote de l'électeur, quelqu'un d'autre le fera. Peut-être n'est-ce pas une démocratie que nous avons, peut-être n'a-t-elle jamais existé, mais si vous attendez qu'elle se fasse toute seule, vous mourrez sans l'entrevoir. Alors, on devient politicien et on s'y prend autrement. On les bat à leur propre jeu. Mais on n'aime pas à se regarder dans la glace. C'est cela, la réalité...

Whitlock écoutait, gêné et fut reconnaissant à Emma de ramener le sujet à la littérature. Elle le fit habilement et simplement, mais elle partageait trop les sentiments de son mari pour ne pas être affectée par son aveu. Elle pensait : « Cela ira mieux quand ce sera en train. Il ne peut pas s'arrêter maintenant. S'il s'arrête, ce sera la fin. »

IX

Il ne s'arrêta pas, au contraire, et se lança à corps perdu dans l'action. Pendant les mois qui suivirent, il ne se passa pour ainsi dire pas un jour sans que les journaux ne parlèrent de lui. La pluie d'invectives qui le poursuivait, au lieu de le faire fléchir, ne fit que le grandir et il semblait y trouver sa nourriture.

Plus sa thèse financière était attaquée, plus il déployait de force à la défendre. Il était maintenant certain qu'elle était le seul moyen d'unir les masses américaines. Il uti-

lisait le même langage que ses ennemis et ne leur laissait plus un instant de paix. Sur ses instructions, Bill Dose constitua une équipe d'enquêteurs qui inventoria la vie de ses ennemis, démocrates partisans de Cleveland et serviteurs de l'or. Quand Carlisle, secrétaire au Trésor, l'attaqua, il rappella que Carlisle avait lui-même été partisan de l'argent. Quand l'évêque Woodry l'accusa d'être athée, il donna le chiffre de ceux qui étaient morts de faim dans la paroisse de l'évêque et ses enquêteurs lui permirent de prouver que Woodry possédait 40.000 dollars de revenu et de dire ce qu'il en faisait.

Son humeur se modifia. Il se tuait de travail, mais il était plus heureux qu'il ne l'avait jamais été. Il engagea un combat à mort avec la *Chicago Tribune*. Il avait fait l'apprentissage de la loi et pendant des années, en avait appris toutes les arcanes : il transformait maintenant sa science en une épée dont ses adversaires apprirent qu'il était prêt à se servir. Il poursuivit toutes les violations de la loi, traîna ses ennemis en justice et fit examiner leurs livres.

Et il graciait. On l'appelait « John la grâce » et il continua à gracier. Chaque fois qu'il y avait doute, qu'un homme avait été faussement incriminé, une pauvre femme trompée, un ouvrier condamné par un jugement inique, un chômeur poursuivi et condamné sans raison, un organisateur ouvrier battu et emprisonné pour coups et blessures, il usait de son droit de grâce. Il le faisait autant pour mettre hors d'eux ceux qui le haïssaient et exigeaient sa mise en accusation que parce qu'il ne pouvait plus vivre sans justice et aussi parce que des hommes dont il ne parlait jamais avaient été pendus autrefois.

Quand les journalistes lui demandèrent :

— Monsieur le gouverneur, que dites-vous des menaces des journaux de l'Est ?

— L'État de l'Illinois est souverain, répondit-il en sou-

riant. Quand le peuple de l'Illinois en aura assez de moi, le peuple, n'est-ce pas, et non pas les journaux, il n'aura qu'à me mettre à la porte. Jusque-là, je suis gouverneur.

Si bien que, au mois de juin suivant, quand le congrès démocratique se réunit à Peoria, les yeux de la nation tout entière étaient tournés vers lui et qu'une centaine de journaux hurlèrent plus ou moins clairement : « *Est-ce là le commencement du règne de terreur d'Altgeld ?* »

Il avait travaillé dur mais son plan était bon. Quarante-huit délégués, soit tous ceux de l'Illinois au Congrès national, se déclarèrent en faveur de la monnaie d'argent, élirent Altgeld président et jurèrent de le soutenir.

Une fois de plus, il écouta les orchestres, les cris et les parades aux torches. Assis dans sa chambre d'hôtel avec ses vieux amis, il souriait doucement et quand quelqu'un lui demanda : « Eh bien, Pete, qu'en dites-vous ? » il répondit : « Ce pourrait être le commencement de quelque chose. Oui, peut-être ! »

X

Quand il fut de retour à Springfield, Sam Mac Connell lui téléphona :

— Pete, lui dit-il, il va falloir que vous voyiez Bryan.

— Qui ça ?

— Bryan. Vous m'avez fort bien compris. William Jennings B.R.Y.A.N., le rossignol, l'orateur des plaines.

— Écoutez-moi Sam, je ne vois pas pourquoi je ferais le travail à votre place. Je suis malade, malade comme un chien et j'ai encore pas mal de travail à faire. Je veux le faire. Je tiens à faire quelque chose de bien avant de me coucher pour de bon : envoyer à la Maison Blanche un

président qui ne puisse pas devenir garçon de courses de Rockefeller ou comptable chez Morgan. Nous avons décidé que Richard Bland pouvait être cet homme. Bon. Mais il reste encore pas mal à faire, non ?

— Ne vous mettez pas en colère. Voyez-le et débarrassez-vous en.

— Mais, bon Dieu, Sam, vous ne savez pas ce qu'il veut ? Vous ne savez pas ce que désire ce gosse qui a encore du lait sur les lèvres ? Être président !

— Je le sais, c'est pour quoi je vous dis de le voir. Débarrassez-vous en.

— Faites-le vous-même. Me faut-il parler à toutes les cervelles de lapin qui veulent devenir président ? Bland n'est certainement pas un dur, je le sais. Mais il connaît le Congrès et il a été sénateur. Il est aussi honnête que n'importe lequel d'entre nous et il est avec nous. Il s'est fait un sacré nom dans le Missouri. Il est depuis très longtemps partisan de la monnaie d'argent et les gens, en le voyant, se diront : ce n'est pas un révolutionnaire, c'est un honnête homme et il est temps que nous en ayons un à Washington. Faut-il que je vous donne des leçons de politique ?

— Non, Pete, mais pour l'amour de Dieu, soyez raisonnable !

— Je suis raisonnable. Mais, vous, alors que chaque minute compte avant le Congrès national, vous voulez que je perde des heures avec un idiot.

— Avez-vous jamais entendu parler Bryan ?

— Mais oui ! Je l'ai entendu au Congrès de l'Argent. J'ai également entendu des commissaires-priseurs et des bonimenteurs me vendre leur salade.

— Voyez-le, Pete, je vous en prie. Faites ça pour moi. Vous pouvez le dégonfler. Personne d'autre n'y arrivera. Je l'ai insulté, je lui ai ri au nez, j'ai tout fait sauf lui tirer ses ravissants cheveux longs, et il continue à vouloir être

président. Et, il faut bien que je l'avoue, Pete, j'ai peur de lui comme on a peur d'un enfant.

— Bon, je le verrai.

— Merci, Pete. Je ne rajeunis pas, vous savez. On devient vieux et craintif. On fait de mauvais rêves. Voici venir notre dernière chance, Pete. Je ne reconnais plus mon pays.

Il vit donc Bryan. Grand, beau, les cheveux noirs et longs et l'air romantique, Bryan avait un peu plus de trente ans. Il plaïda d'abord, puis harangua, puis se fit flatteur. Le menton dans la main, Altgeld le regardait tout en lui répondant avec sécheresse.

— Vous n'avez pas confiance en moi, dit finalement Bryan.

— Écoutez-moi, il ne s'agit pas de confiance. Mais, tout de même, diriger ce pays a son importance pour ce peuple. Je ne dis pas que vous ne puissiez pas le tromper...

— Dites que je ne vaud rien !

— Non pas que vous ne puissiez le tromper. On l'a déjà si souvent trompé qu'il y a de quoi vous rendre malade. On lui a fait croire que nos deux partis étaient différents alors qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. On a fait voter les gens pour leurs ennemis et en faveur de leur esclavage. On leur a fait voter leur famine et leur misère. Et cependant, quand il s'agit de la présidence, ils croient sincèrement qu'elle doit aller au meilleur homme du pays.

— Ne suis-je pas le meilleur ? demanda Bryan. Pourquoi ? Pourquoi ne puis-je vous en convaincre ?

— Pour la même raison que vous ne parviendrez pas à en convaincre les électeurs. Vous êtes jeune.

— J'ai été au gouvernement. J'ai fait mon apprentissage.

— Bien sûr, et peut-être un jour serez-vous dix fois supérieur à Dick Bland. Vous l'êtes peut-être déjà. Mais il ne s'agit pas d'un homme. Il s'agit d'expulser de Washing-

ton une équipe de vauriens et de rendre le pays au peuple qui l'a fait. Il ne suffit pas d'un homme pour ce travail là. Moi aussi, j'aimerais être président, fichtre oui, mais je ne le peux pas. Non plus que Sam Mac Connell ou Daniel ou Hinrichsen. On n'a pas le droit de tromper le peuple.

— Mais le peuple me suivrait, je vous l'affirme.

— Bill, vous êtes bon orateur, c'est entendu. Vous avez la langue très délicate, vous avez la tête sur les épaules, mais je pense que vous êtes un peu jeune pour être président. Ne flanquez pas tout par terre. Nous avons travaillé trop durement pour y arriver. Nous avons travaillé longtemps, avec soin, avec amour.

— Bon. Si c'est là ce que vous pensez, je ne puis rien dire de plus. A moins qu'ils ne veuillent de moi.

Altgeld mit la main sur l'épaule de Bryan, l'accompagna jusqu'à la porte en continuant à lui parler, à lui enfoncer sa conviction dans la tête. Après, il se sentit malade, dégoûté et furieux. Devoir plaider avec cet imbécile, ce paon prétentieux qui voulait être président ! Il avait envie de se laver les mains de tout cela, d'en finir avec la politique, de tout abandonner. Pour l'amour de Dieu, ne plus jamais avoir à discuter, plaider, combattre ou convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit.

XI

Emma prit un appartement au Sherman House avant le début du Congrès national. Elle fut heureuse de retrouver Chicago. C'était un peu comme de rentrer chez soi, après être si longtemps restée au palais du gouverneur, comme un retour à un état inconfortable peut-être, mais incontestablement normal. Il lui fut agréable de faire à nouveau des

courses, de contempler le lac, de marcher dans les rues sales, de regarder cette foule à nulle autre semblable, de voir les nuages de fumée au-dessus des usines, de respirer l'odeur forte de Chicago et d'entendre le battement violent de son cœur.

Elle avait pensé que le changement ferait du bien à Pete, mais au contraire. Il s'installa dans le salon de l'appartement et elle eut beau l'aérer, elle ne parvint jamais à en chasser l'odeur de cigare et d'alcool. Au lieu d'aller mieux, le visage d'Altgeld devint encore plus gris et il traîna plus que jamais les pieds.

Un flot continu de visiteurs ne cessait d'aller et venir tout le jour. Tout le jour, on entendait le son des voix s'enfler et diminuer tour à tour ! Quelque chose s'édifiait là : l'union des forces de tous les États. Emma en avait suivi chaque étape depuis le premier jour de révolte, la première réunion contradictoire de la fédération, le Congrès de l'Argent, l'attaque violente contre Grover Cleveland et les puissants hommes d'affaires qui contrôlaient le parti, mais elle ne parvenait cependant pas à comprendre très bien comment, en une année, son mari avait pu devenir le chef incontesté du parti démocratique national. C'était pourtant un fait. Les délégations arrivaient de partout : du Missouri, du Texas, de l'Arkansas, de Virginie, de Pensylvanie, du Colorado et leur premier point de contact était presque toujours leur appartement de Sherman House.

Elle fit la connaissance des deux Amériques : l'Amérique superficielle, « parlante », l'Amérique des journaux, des tribunaux, des banquets et des conversations d'après dîner, celle qui haïssait Altgeld. Aux yeux de celle-là, il passait pour l'ennemi du pays, le voyou numéro un, un monstre qui avait fait cause commune avec le socialisme, le communisme et tous les ismes existants, sauf évidemment le capitalisme et le patriotisme, et dont le seul but était de

voir la République tomber en ruines. Mais il y avait une autre Amérique, presque sans voix celle-là, l'Amérique du fermier, de l'ouvrier, du petit commerçant et, malgré les hurlements de tous les journaux, Altgeld apparaissait aux yeux de celle-là comme un être rare et nouveau, un chef comme elle en attendait un. Sa naissance lui interdisait la présidence, mais rien ne lui interdisait de diriger le parti.

Ils arrivaient de tous les coins du pays, anxieux de le voir, de lui servir la main, de lui dire les mots qu'ils avaient soigneusement préparés : « Nous avons pleuré là-bas quand nous avons appris ce que vous aviez fait pour les hommes de Haymarket. » — « Vous avez des amis en Californie, monsieur le gouverneur. » — « Je me souviens de Lincoln, il disait toujours : « Ayez confiance en celui que les riches détestent. » — « Dans notre coin, tout le monde hait Altgeld, sauf le peuple. »

Ils voyaient un petit homme barbu et fatigué, entendaient une voix basse et rugueuse et quand Altgeld bougeait, ils s'apercevaient qu'il était faible et malade; mais ce n'était là qu'une première impression et, au bout d'un jour ou deux, il leur devenait impossible de penser à lui comme à un homme malade. L'impression la plus durable venait de ses yeux bleus, alertes, pétillants, deux flammes de jeunesse dans un corps vieillissant. Ils arrivaient sans idée préconçue, sans plan précis, avec le sentiment que l'occasion était propice à la révolte. Buck Hinrichsen les introduisait auprès du gouverneur. Ceux qui n'étaient pas des politiciens éprouvaient un sentiment nouveau et se mettaient, au moins pour le moment, à penser à autre chose qu'à leurs petites affaires. Les autres se préparaient à se rappeler le jour de leur rencontre avec Altgeld. Il leur parlait, leur racontait des histoires, se trouvait des amis communs avec chacun. Il prononçait parfois, devant eux, le nom de Dick Bland, du Missouri, dans l'espoir de les trou-

ver prêts à le soutenir, mais ils avaient tous leur favori local et Altgeld constatait qu'il était encore trop tôt pour imposer son candidat. Il se bornait à préciser ce qu'ils avaient en commun : un besoin impérieux de sécurité, la haine des monopoles, leur opposition à la menace toute nouvelle des décrets-lois et à l'extension du pouvoir des tribunaux au point qu'ils puissent déclarer toute action illégale avant même qu'elle débutât, et leur confiance en la monnaie d'argent en tant que solution à tous problèmes.

Emma tentait bien de lui faire économiser ses forces décroissantes, mais c'était une bataille perdue d'avance. L'heure qu'il avait tant attendue et en vue de laquelle il avait tant travaillé sonnait. Ce n'était pas le moment de se retenir et rien au monde ne pouvait l'y contraindre. Quand un délégué lui demanda :

— Avez-vous un « slogan » pour ce Congrès, monsieur le gouverneur ?

Altgeld répondit rapidement et nettement :

— Pas de compromis. Voilà notre slogan.

XII

Un homme se présenta qui déclara à Buck Hinrichsen qu'il lui fallait voir le gouverneur. Il n'était pas délégué mais il lui fallait absolument voir Altgeld. C'était important. Il s'appelait Mark Woodbridge, avait plus de six pieds de haut et la poussière de charbon inscristée dans les pores de sa peau et les lignes de ses mains disait clairement qu'il était mineur et le serait toujours.

Il avait mis son costume noir des dimanches, trop étroit

aux poignets et aux chevilles, et il tournait nerveusement son chapeau entre ses mains.

— A quel sujet ?

— Au sujet de la grève des mines de Peoria.

Ignorait-il que le gouverneur avait plus de travail qu'il n'en pouvait faire avec les délégués, la campagne électorale et les commissions ? Qu'il ne pouvait recevoir tout le monde, même s'il en avait le désir ? Buck Hinrichsen débita patiemment sa leçon, car ce n'était pas le moment de rebuter même un électeur isolé.

— Supposons que vous disiez au gouverneur que je suis le beau-frère d'un de ceux qui avaient été condamnés pour meurtre lors des grèves, et qu'il a graciés. Aux mines Peter Little, vous vous souvenez. ?

— Parfaitement, acquiesça Hinrichsen.

Il en avait même discuté avec Altgeld, insistant sur le fait qu'après l'affaire de Haymarket, ce serait de la folie. « Alors, je suis fou, avait répondu Altgeld. Ces hommes sont aussi innocents que vous et peut-être davantage, » et il les avait graciés.

— Attendez un instant, dit Hinrichsen et il alla trouver Altgeld.

— Je veux lui parler, décida Altgeld.

Woodbridge fut introduit et se trouva en face de ce petit homme barbu qu'était le gouverneur. Il y avait là deux délégués du Sud, Bill Dose qui venait de prendre quelque chose en dictée, et Sam Mac Connell qui fumait son cigare près de la fenêtre.

— Heureux de vous voir, Woodbridge, dit Altgeld.

Woodbridge fit une sorte de salut, le chapeau entre les mains. On eût dit qu'il remplissait la pièce. Sa pomme d'Adam s'agitait convulsivement et Altgeld vit bien qu'il était gêné et plus qu'à demi affolé.

— Il vous a certainement fallu une raison importante

pour venir jusqu'ici, dit Altgeld pour le mettre à l'aise. Vous n'êtes venu que pour me voir ?

— Oui.

— Bon. Ne faites pas attention à ces messieurs.

— Eh bien...

— Allez-y, je vous écoute, mon vieux.

Sam MacConnell et les deux délégués se retournèrent pour regarder le mineur.

— Eh bien, nous avons fait une réunion. Peut-être devrais-je remonter plus haut. Ma sœur serait restée avec trois gosses sur les bras si vous l'aviez laissé pendre.

— Qui cela ?

— Aux mines de Peter Little. Je vous le jure, monsieur le gouverneur, j'étais là : ils étaient innocents. Ils n'avaient jamais approché de l'endroit où ces hommes ont été tués. Bon Dieu, ce sont les nôtres qui ont été tués par ces provocateurs qu'on avait amené du Nord, mais on a arrêté les chefs syndicalistes.

— Je les ai graciés, non ? intervint Altgeld.

— Oui, monsieur. Je veux simplement que vous sachiez que vous n'avez pas commis d'erreur. Alors, nous avons fait une réunion pour payer mon voyage. Je suis chargé de vous dire que vous avez là-bas trois mille électeurs. C'est du solide. C'est tout.

— Vous êtes venu pour me dire cela ?

— Oui. Nous ne savions comment faire. Ils ont pensé que ce devrait être moi.

— Remerciez-les pour moi, dit Altgeld.

— Oui, monsieur.

— J'espère qu'on vous donnera un type bien comme président...

— Oui, monsieur. A notre avis, eh bien... ils pensent que ce devrait être vous. On ne sait pas comment ça se passe, mais c'est notre avis.

— Merci, mon vieux.

- Je ne pourrai pas leur dire que ce sera vous ?
— Non, ce n'est pas possible. Mais ce sera un type bien.
— Bon, je le leur dirai. Merci.
Il s'en allait quand Altgeld l'arrêta :
— Un instant, qu'est-ce que votre voyage vous a coûté ?
— Vingt...

Le mineur s'interrompit brusquement en voyant Altgeld fouiller dans sa poche, et secoua la tête.

- Non, monsieur, dit-il...
— Vos frais, c'est tout. C'est la moindre des choses.
— Non, monsieur, répondit le mineur, et il sortit.

Altgeld se retourna alors vers Mac Connell et murmura :

- Bon Dieu ! Ah ! bon Dieu de bon Dieu !
— Ça fait trois mille votes, s'il ne ment pas. Rien de plus.
— Vous ne comprendrez jamais rien, même si on vous l'écrivait sur les murs en lettres rouges.
— Peut-être bien.
— Allez, travaillons.

XIII

Ils préparaient leur manifeste sur un coin de table, dans une pièce enfumée qui sentait le whisky. Il y avait là Altgeld, Mac Connell, Jones, sénateur de l'Arkansas, Tillman, de la Caroline du Nord, Bathhouse John, de Chicago, Schilling, Darrow qui intervenait parfois de sa voix aigre, Boies, gouverneur de l'Iowa, et une douzaine d'autres qui arrivaient subitement au milieu du jour ou de la nuit pour donner leur avis. Mais c'était toujours la voix unie d'Altgeld qui les rappelait à l'ordre, les forçait à sortir des généralités.

— Je vous répète, messieurs, qu'il faut vous décider clairement. Nous ne sommes plus au temps de Jefferson. A l'époque il n'y avait pas une entreprise qui employât plus de 100 hommes. Combien y en a-t-il maintenant qui en emploient 10.000 et 50.000 ? Le fait est là. Êtes-vous pour l'ouvrier ou contre lui ?

— Mais pour lui, évidemment. Pour l'amour de Dieu, Pete, cessez de nous répéter la même chose.

— Alors, mettez-le, noir sur blanc. Qu'ils puissent comprendre.

— En général...

— Ah ! je vous prie ! j'en ai assez de cette formule...

— Que voulez-vous donc, Pete ? Dites-le. Le socialisme ?

— Le socialisme ? Qu'est-ce donc que le socialisme ? Allons, dites-le moi. Être contre les décrets-loi, est-ce du socialisme. La justice pour les travailleurs, est-ce du socialisme ? Sera-ce du socialisme qu'un ouvrier puisse comparaître devant un tribunal en sachant que son adversaire n'est pas un employé de Pullman ou de John D. Rockefeller ? Si c'est là du socialisme, je vous baptise papillon !

— Un instant, Pete. Nous sommes tous d'accord pour faire une déclaration générale sur les droits des ouvriers. Nous vous l'accordons.

— Parfait. Vous vous rendez compte que l'affaire est allée trop loin, qu'il est impossible maintenant de faire des politesses à Cleveland et qu'il faut ou obtenir les voix des fermiers et des ouvriers ou que le parti subisse la plus grande défaite de son existence.

— Si vous voulez.

— Et moi, je vous dis que vous n'obtiendrez pas les voix ouvrières si vous ne mettez pas noir sur blanc les raisons qu'un ouvrier a de voter pour nous. Nos intentions sont bonnes, mais les républicains ont vingt millions de

dollars à dépenser. Et c'est cela qu'il nous faudra si vous vous limitez à une vague déclaration.

— Pete, soyez raisonnable, mon vieux.

Soyez raisonnable ! Tel était le refrain qu'on lui répétait jour après jour. Et jour après jour, il discutait. Il lui semblait parfois que cette lutte était tout à fait inutile, qu'il avait beau avoir abattu Cleveland, les monopoles n'en avaient pas moins gagné la partie et que ceux avec qui il discutait étaient des hommes des trusts ; qu'il ne pouvait même pas mener à bien ses propres entreprises, qu'il était aussi peu sûr de lui-même que d'eux et que leurs échappatoires n'étaient guère pires que les siennes.

Le jour où ils lui avaient clairement demandé :

— Contre qui luttez-vous : le capitalisme ?

— Regardez le Building Union, avait-il répondu en riant, mais c'était précisément là une échappatoire.

— Oui ou non ?

— Je suis pour la démocratie, avait-il dit. Je suis pour la justice, c'est assez clair.

Mais la question le travaillait et la réponse qu'il se donnait n'avait pas plus de signification que le reste. Il luttait parce que les idées de justice et de démocratie étaient demeurées les seules raisons d'exister de ce corps éprouvé, épuisé, sa seule force. Et sa voix vibrante, l'étincelle de ses yeux, la violence de ses arguments finissaient par les convaincre. Point par point, il leur arrachait leur consentement.

Ils votèrent toutes ses propositions, et, par exemple, les phrases suivantes :

« Nous protestons particulièrement contre les décrets-lois que nous considérons comme une forme nouvelle d'oppression... nous dénonçons l'intervention des autorités fédérales dans les affaires intérieures des États comme une violation de la Constitution des États-Unis... La classe ouvrière

créé la richesse du pays... nous demandons le vote de lois susceptibles de protéger les droits des travailleurs... Nous demandons un impôt fédéral progressif sur les revenus... »

Ils discutaient de détails de rédaction, mais Altgeld insistait.

— Écrivez. Mettez-le noir sur blanc. On rédigera plus tard.

Ils écrivaient. Le manifeste fut sa chose. Mais un courant de rébellion se manifestait. Quand il eut terminé et qu'il se renversa dans son fauteuil avec un sentiment d'épuisement et de victoire, Mac Connell l'avertit :

- Pete, ne les poussez pas trop loin.
- Il le faut bien.
- Si nous ratons cette occasion...
- Nous perdons tout, conclut nettement Altgeld.

XIV

Le Congrès était déjà ouvert quand Buck Hinrichsen vint dire à Altgeld :

- Je crois que vous commettez une erreur.
- J'en ai déjà fait. Je voudrais bien avoir un dollar pour chacune d'elles.
- Il s'agit de Richard Bland. Peut-être est-ce l'homme qu'il faut. Peut-être, s'il était là, convaincrat-il tout le monde. Mais il se refuse à venir à Chicago et je crois que c'est une erreur grave.
- Vraiment, Buck ? demanda paisiblement Altgeld.
- Ne me mettez pas en boîte, insista Hinrichsen. Pourquoi Bland ne vient-il pas ?
- Parce qu'il se fait de la démocratie une idée curieuse. Je ne dis pas qu'il ait raison, Buck, ni qu'il ait tort, mais

il croit que le peuple doit choisir son candidat par le truchement de ses délégués. C'est aussi simple ou aussi compliqué que cela.

Hinrichsen fit la grimace.

— Ça vous paraît une bonne blague, n'est-ce pas ?

— Plutôt, dit Hinrichsen.

— Buck, avez-vous jamais lu la constitution des États-Unis ?

— Oui.

— C'est une bonne blague, non ?

— En partie. Écoutez, je vais vous parler clair, ça va ? Bon, on fait un président d'un petit bonhomme et parfois de sales petits bonshommes qui sont indignes de vous cirer les bottes. Bon, mais ce n'est pas à moi de vous dire que c'est vous qui avez préparé le Congrès, qui avez arraché le parti à Cleveland et qui l'avez amené jusqu'ici.

— Alors, Buck, vous croyez tout ça ?

— Évidemment et je sais que c'est la vérité.

— Eh bien, vous êtes fou, Buck, c'est tout. Si vous aviez des yeux dans le dos, vous n'y verriez pas mieux. Ce n'est pas moi qui ai fait tout ça. Mettez-vous le dans la tête. Aussi longtemps que vous penserez que c'est moi et moi seul, vous ne serez qu'un petit politicien à la manque, un petit courtisan sous l'orme, comme les autres.

— Merci bien, c'est charmant.

— Un instant. Nous n'allons pas nous quereller, Buck. J'ai à me quereller avec assez de gens comme ça. Ne comprenez-vous pas qu'il y a des courants ? Il faut les sentir, les écouter, les suivre et selon que vous les suivez, vous allez d'un côté ou de l'autre, mais on ne peut aller à contre-courant et nul homme ne peut créer un courant à lui seul.

Hinrichsen ne fut qu'à demi satisfait.

— Parle-lui. Il t'écouterà, dit Altgeld à Emma.

— Mais pourquoi Bland ? demanda-t-elle.

— Parce que, au point où nous en sommes, si ce n'est pas Bland ce sera Bryan, Emma, ne vois-tu pas que nous faisons une révolution. Nous emportons le pays comme Tom Jefferson l'a emporté, mais aujourd'hui il est cent fois plus grand et plus important qu'alors. Qu'étaient ses ennemis à côté d'un Rockefeller ou d'un Mac Cormick ? Quant à Bryan, sais-tu ce que c'est, Emma ? Un imbécile, entends-tu, un pauvre imbécile.

Le lendemain, l'Illinois ne parvint pas à se déclarer en faveur de Bland et Altgeld dut lui-même demander la réunion d'une commission. Le gouverneur arriva un peu en retard. La plupart des délégués étaient déjà là, et se pavanant au milieu d'eux, souriant, cordial, serrant des mains, le jeune William Jennings Bryan secouait ses longs cheveux noirs, jouait de sa voix charmeuse, offrait des cigares. Altgeld s'arrêta à la porte, le regard chargé de colère. Sa voix coupa brutalement celle de Bryan, comme un marteau frapperait un morceau de métal.

— Buck ! appela-t-elle.

Hinrichsen s'approcha. Bryan se tut. Le silence emplît la salle.

— Dehors ! dit Altgeld.

Ils sortirent dans le couloir mais la voix froide d'Altgeld pénétrait dans la salle.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Il est venu, tout simplement.

— Qui l'a invité ?

— Personne. Il est venu de lui-même. Il ne faut pas lui en vouloir.

— Mettons que cela me regarde. C'est une commission de l'Illinois. Qu'il s'en aille.

Le juge Mac Connell vint se joindre à eux.

— Doucement, Pcte. Je sais ce que vous pensez de lui, mais allez-y doucement, murmura-t-il.

— Buck, faites-les sortir. C'est une commission de l'Illi-

nois. Dites-lui qu'il n'a pas plus de chance de devenir président que moi-même et je ne suis même pas né ici.

Une heure plus tard, Altgeld posa clairement le problème à la délégation de l'Illinois :

— Ou bien vous me suivez ou je laisse la place à qui en voudra. C'est l'un ou l'autre. Je ne joue pas un petit jeu. C'est une question de vie ou de mort. Je vous ai déjà dit qu'il n'y aurait pas de deuxième occasion à saisir. Vous voulez vous délecter de la voix d'or de Bryan, soit ; mais vous tenez aussi à gagner l'élection. A mon avis, les deux ne vont pas ensemble.

Ils répondirent qu'ils étaient avec lui, lui serrant chaleureusement la main, mais, après leur départ, une fois seul avec Mac Connell, pâle et tremblant, il s'effondra dans un fauteuil.

— Je suis malade, déclara-t-il. Je veux m'en aller. Je voudrais ramper jusqu'à mon lit et oublier jusqu'à l'existence de ce qu'on appelle un démocrate.

— Vous n'êtes pas si malade que ça, Pete.

— Vous voulez dire que je ne suis pas encore mort ?

— Qui les tiendrait ? Ah ! ce n'est pas d'un cerveau ni d'un homme capable qu'ils ont besoin. Il leur suffit d'une belle voix.

— Oui...

— Vous n'êtes pas malade à ce point-là ?

— Ne vous en faites pas. Je serai là. Vous m'enverriez en enfer plutôt que de me laisser abandonner la partie, hein ? Eh bien, je serai là.

XV

Le Congrès battait son plein et Chicago réagissait selon ses habitudes. Un prêtre déclara qu'il y avait plus de prostituées dans la capitale du Middle-West que dans le

pays tout entier, et c'était peut-être vrai. Les voitures de bière cliquetaient nuit et jour et des chargements de whisky arrivaient chaque matin. La police avait ordre de n'arrêter de délégués que si vraiment ils mettaient la ville à feu et à sang et il ne se passait pas de soirée sans parade aux torches ni réunions publiques. Un sentiment de révolte pénétrait jusqu'aux quartiers les plus lointains. Des milliers et des milliers d'ouvriers levaient la tête et tendaient l'oreille. Quelque chose s'était mis en marche. La crise était sur sa courbe descendante et la classe ouvrière pouvait maintenant se préoccuper d'autre chose que de son existence. Un nommé Debs parlait de socialisme, un autre du nom d'Altgeld parlait de démocratie. La classe ouvrière éprouvait un nouveau sentiment de solidarité. Elle écoutait ses chefs lui demander de faire confiance au petit gouverneur. Entre eux ils hochaient dubitativement la tête, mais le fait est que cela allait mieux. Peut-être était-ce seulement le calme avant la tempête ! Les vieux syndicalistes ne se rappelaient pas avoir vécu une époque aussi tranquille et ils s'accrochaient à l'espoir que représentait Altgeld, l'espoir de ne plus trouver en face d'eux de mitrailleuses, ni de Pinkerton. On partageait en partie ce sentiment, même dans les riches demeures près du lac car, malgré la haine des riches pour le gouverneur — ce sale bonhomme, disaient-ils — ils voyaient disparaître la crise. Une nouvelle ère de prospérité s'annonçait et les fondations de leurs maisons, leurs habitudes, leur double et triple vie, leur royauté allaient s'en trouver renforcées. Ils se permettaient maintenant de parler du peuple et se demandaient si leur parti n'en était pas le meilleur représentant. Ne lui devait-on pas une prospérité inconnue jusqu'à ce jour ? Ils pouvaient respirer. Les démocrates avaient montré leur véritable visage et l'on pouvait prouver son attachement aux vertus traditionnelles en envoyant un chèque de 10.000 ou même de 50.000 dollars ou davantage à Mark Hanna,

l'homme de qui dépendait la destinée du parti républicain dans l'Est.

Une ville ne saurait éprouver de sentiments unanimes mais il y existe parfois un sentiment dominant et tel était le cas. Les bars étaient aussi pleins que les magasins et, dans les grandes salles de bal, des orchestres jouaient la nouvelle scie : « Casey would waltz with a strawberry blonde. And the band played on... » Le nouveau théâtre faisait salle comble chaque soir et les étranges automobiles qui venaient d'apparaître excitaient l'imagination. Si Lucy Parsons continuait à hanter les rues et à y vendre les livres de son mari, eh bien ! cela faisait maintenant partie des habitudes de la ville et la police commençait à la laisser en paix au lieu de la jeter continuellement en prison. Si les vagabonds, les sans-toit et les chômeurs qui se montraient encore, on ne sait comment, à des centaines de milliers continuaient d'être à la recherche d'un bol de soupe ou d'un endroit pour dormir, manifestaient encore leur présence, c'est que cela faisait partie de la norme acceptée par chacun du paysage habituel, en quelque sorte.

XVI

Richard Bland, du Missouri, n'était pas un homme extraordinaire. Il venait de dépasser la soixantaine et ceux qui le connaissaient intimement se basaient sur le fait qu'il était au Congrès depuis longtemps pour le considérer comme un homme de confiance, mais ils eussent été incapables d'en dire plus long. Il appartenait évidemment au type conventionnel du congressiste, à la cravate toute faite, à l'habit noir et à la voix tonitruante, mais il était autre chose que cela. Il avait la haine des grands industriels

qui dominaient le gouvernement ; il avait fait la preuve de sa sympathie sincère pour le fermier en luttant sans répit pour la monnaie d'argent et il était prêt à croire qu'une ère nouvelle s'annonçait pour le pays et le monde entier, une ère qui nécessitait un parti nouveau, des hommes nouveaux, de nouvelles idées et commandait de s'intéresser au sort des travailleurs. Il s'était joint à Altgeld dès le début de la bataille contre Cleveland et contre la direction du parti, il avait combattu avec le courage d'un jeune homme et non d'un vieillard et avait tranquillement transformé le Missouri en l'un des pivots de la lutte. Quand on lui parla de la présidence, il répondit : « Vous avez beaucoup parlé du peuple. Eh bien, si nous lui laissons décider s'il veut de moi ou pas ? »

Viendrait-il à Chicago ? « Non. » Ce non était catégorique. A son avis un candidat ne devait se pas montrer au Congrès.

— Voyez le côté pratique des choses, Richard, plaida Altgeld. Quand on parle de démocratie, il faut en montrer les chefs et vous êtes l'un d'eux. Il faut que vous veniez au Congrès.

— Non, répondit Bland. Ma décision est prise.

— Mais, vous serez candidat ? lui demanda-t-on.

— Je serai candidat... Si vous voulez de moi...

Il paraissait incroyable à Altgeld que, après tout ce qu'il avait fait, on sous-estimât à ce point la situation. Le Congrès exultait, chantait, parlait de l'avenir comme s'il était déjà installé à la Maison-Blanche. Cela rendait Altgeld malade de dégoût. Ils parlaient avec légèreté du combat qu'il avait mené pendant seize mois. Cleveland était battu. Ils se croyaient en place et dansaient en hurlant : « Seize pour un ! Vive l'argent ! »

— Et ils veulent diriger le pays, dit Altgeld à Mac Connell.

— Avez-vous jamais vu les républicains ? lui demanda ce dernier.

Il hocha la tête.

— C'est exactement la même chose.

Mais que l'autre parti fût aussi infantile et vide, ne servait à rien. Il disposait de vingt millions de dollars alors que le sien avait été poussé à une révolte dont il ne comprenait même pas la portée. S'emparer du pouvoir ou fêter le jour de l'Indépendance, c'était du pareil au même. Altgeld regrettait désespérément que Bland ne fût pas venu, et davantage encore quand Bryan l'accula dans un coin.

— Laissez-moi parler, supplia Bryan.

Altgeld avait envie de lui répondre qu'il ne l'avait jamais vu faire autre chose, mais se retint, en répondant aimablement :

— Notre horaire est déjà bien rempli, Bill.

— Un petit discours.

— Je ne sais pas...

— Mais, bon Dieu, qu'avez-vous donc contre moi ?

— Vous voulez devenir président, répondit-il avec franchise. Et moi, je veux gagner l'élection.

— Laissez-moi parler, je vous en prie. Je suis capable de vous le demander à genoux.

— Ce n'est pas la peine...

— Nierez-vous au Nebraska le droit d'élever la voix ? Aurions-nous créé une nation, combattu les Indiens, et voué notre vie à la démocratie pour rien ?

Altgeld regarda Bryan comme s'il ne l'avait jamais vu.

— Dieu de Dieu ! murmura-t-il.

— Vous allez me laisser parler ? insista Bryan.

— Si nous en avons le temps, soupira Altgeld.

— J'ai préparé un message.

— Si nous avons le temps, conclut Altgeld qui se rappela qu'Hirichsen avait trouvé Bryan dans sa chambre,

devant son armoire à glace, une main passée dans son veston et déclamant. « Il sait parler », avait dit Hinrichsen.

Altgeld répéta encore : « Vous parlerez s'il y a temps pour cela, Bill. » Il déclara plus tard à Mac Connell qu'à l'idée de tout le Nebraska debout et impuissant, il avait failli éclater. « Laissez-le parler. Je ne veux pas qu'on dise que j'ai empêché qui que ce soit de s'exprimer. »

— Je crois que vous avez raison.

— Savez-vous qu'il a impressionné Buck ! Les gens l'écoutent parler et aussitôt leurs yeux se couvrent d'une sorte de taie. Il leur arrive quelque chose de mystérieux.

— Je sais...

Les discours commencèrent. Les orateurs parlèrent pendant des heures. Certains délégués écoutèrent, d'autres pas. De temps à autre, il y avait un hurlement de joie frénétique qui se terminait en danse quand un favori local prenait la parole.

Assis dans un coin, Altgeld regardait le spectacle d'un œil indifférent. Il semblait avoir perdu tout son sang. Il essayait d'avaler le fait incroyable que cette même horde était susceptible de prendre le pouvoir et de gouverner cette immense association d'États.

XVII

Et finalement, William Jennings Bryan parla. Altgeld le regarda se lever, aller vers l'estrade, y monter. Il se tourna vers la salle, passa la main dans son veston et pencha légèrement la tête de côté. La chevelure d'ébène se mit à luire. La lumière illumina son visage. Après tous les hommes d'âge mûr, les vieux, les barbus, les moustachus et ceux à favoris, les ventrus et les vétérans tremblotants,

il apparut comme l'apôtre même de la jeunesse. Il resta un moment silencieux afin de laisser à sa personnalité tout le temps d'impressionner l'assistance et à ceux qui ne le connaissaient pas encore, celui de se renseigner auprès de leur voisin : « Bryan, du Nebraska ». Les sourcils noirs se froncèrent et se défroncèrent. Son menton se fit volontaire puis tendre. Enfin, il parla avec déférence, avec humilité et sa voix magnifique, malgré ce ton intime, parvenait aux quatre coins de la salle. Quand il prononça : « Monsieur le président, messieurs les congressistes », les bruits de conversation continuèrent et à peine un tiers de la salle l'écouta, mais la phrase suivante les atteignit et les visages se tournèrent vers lui, l'un après l'autre. La voix palpitait, touchait, pénétrait :

— Il serait, en vérité, présomptueux de ma part de me présenter après les orateurs distingués que vous avez entendus, si nous avons ici à mesurer les capacités de chacun; mais ceci n'est pas un concours entre hommes. Le plus humble d'entre nous, quand il revêt l'armure d'une cause juste, est plus fort que tous les tenants de l'erreur. Je veux ici prendre la parole au nom d'une cause aussi sainte que celle de la liberté : celle de l'humanité.

Les conversations s'étaient arrêtées. On l'écoutait et Altgeld avait l'impression que bon nombre de délégués connaissaient le contenu du discours, l'avaient attendu et étaient prêts à en tirer la conclusion. Et, malgré lui, la voix magique s'emparait de lui en même temps que le désespoir. Que faire contre cette voix ? Pouvait-on espérer que le fait de parler simplement et directement de Bland suffirait à transformer en victoire une rébellion aussi anarchique, même avec l'appui de ces quelques douzaines de délégués qui comprenait l'importance de l'enjeu. La voix enrouée de Sam Mac Connell le tira de sa réflexion :

— Ça vous apprendra.

— Il sait parler.

— C'est indéniable et personne n'écoute ce qu'il dit.

— Ils l'écoutent, dit Altgeld. C'est ce qu'il y a de plus étonnant. Écoutez ça.

Les applaudissements crépitaient.

— Le salarié est tout autant un homme d'affaires que son employeur, disait Bryan... le fermier qui travaille tout le jour, du début du printemps à la fin de l'été, est tout autant un homme d'affaires que celui qui spéculé sur le prix du blé... Les mineurs, qui vont à des centaines de mètres sous terre, extraire de leur cachette les métaux précieux qui alimentent le commerce, sont des hommes d'affaires tout autant que les quelques magnats de la finance qui ont la main sur l'or du monde.

— Vous entendez cet imbécile ? grogna Altgeld. Et ils avalent ça, ils avalent ces incroyables histoires. Tout le monde est homme d'affaires, donc nous sommes pour les affaires et pour tout le monde.

Darrow venait de se joindre à eux et hochait silencieusement la tête. La voix de Bryan tonnait à travers la salle. Son discours était fait de tout, de citations de la Bible, de Patrick Henry, de Cicéron et de Daniel Webster qui remplissaient la salle de vagues sonores et rugissantes.

— Nous ne venons pas en agresseurs. Notre guerre n'est pas une guerre de conquête. Nous combattons pour nos foyers, nos familles, notre postérité. Nous sommes intervenus et nos interventions ont été écartées. Nous avons envoyé des requêtes et nos requêtes ont été repoussées. Nous avons supplié et nos supplications ont été méprisées. Nous ne supplions plus, nous ne sollicitons plus, nous n'intervenons plus. Nous les défions.

Darrow écoutait, la bouche ouverte. Quand il se tourna vers le gouverneur, celui-ci eut un sourire et haussa les épaules.

— Peu importe ce qu'il dit, Clarence. Cela nous servira de leçon.

Conquis par cette marée sonore, les auditeurs applaudissaient quand il fallait et sifflaient quand il fallait. Ils se balançaient au rythme des mots. Altgeld n'avait jamais rien vu de pareil et cependant, cela était. Cela ressemblait à une réunion de sauvages, à une fête et cependant, c'était ainsi que l'Amérique démocratique élisait ses présidents. L'émotion parvint à son comble quand l'orateur, ouvrant les bras, hurla :

— Nous avons derrière nous les masses productrices de la nation, les intérêts commerciaux, les intérêts de la classe ouvrière et nous répondons à leur demande d'étalon-or en leur disant : « Vous n'imposerez pas cette couronne d'épines aux travailleurs, vous ne le crucifierez pas sur une croix d'or. »

La salle devint comme folle. Certains montèrent sur leur chaise en criant, en sifflant, en applaudissant. D'autres dansaient sur le parquet, en hurlant des cris de guerre indiens. Une ou deux femmes s'évanouirent et d'autres se mirent à pleurer. Les hommes s'embrassaient et se tapaient joyeusement dans le dos. On eût dit une maison de fous. Dominant la salle, Bryan riait, calme et sûr de lui.

Clarence Darrow se tourna vers Altgeld, mais, pour la première fois, le visage du gouverneur n'exprimait strictement rien.

XVIII

Emma s'aperçut, après le discours de Bryan, que son mari semblait moins préoccupé. Il trouvait le temps de se promener avec elle, le long du lac.

— Tu sais, ma chérie, lui dit-il, on se met à croire que tout dépend de vous, mais ce n'est pas vrai.

— Tu as raison.

C'étaient des vacances pour eux. Le soleil et le vent

rendaient parfois quelque couleur au visage d'Altgeld. Avec sa jupe noire, sa blouse blanche et son grand chapeau de paille blanche, Emma ressemblait à une jeune fille. Elle en avait la démarche et l'allure. Et tous deux, bras dessus bras dessous, n'étaient pas différents de tous les autres couples qui arpentaient les bords du lac en regardant les bateaux à l'horizon.

— Si quelques heures peuvent être aussi agréables, dit Emma, que serait-ce si nous disposions d'un mois ou deux, ou même d'une année ?

Il lui répondit qu'ils iraient en Europe quand tout serait fini.

— Si tu es vainqueur, non seulement, tu seras réélu gouverneur, mais tu auras un pied à la Maison Blanche. Jamais nous n'irons nulle part, Pete. Ça ne fait rien. J'aurais pu être la femme de l'épicier du coin. Je suis la femme de Pete Altgeld et je ne m'en plains pas.

— Tu devrais.

— Non. Mais je m'en suis bien tirée, n'est-ce pas, Pete ? J'ai beaucoup appris.

— Nous avons tous deux beaucoup appris.

— Je suis vraiment heureuse, Pete. Plus heureuse que toi, parce que moi, j'ai ce que je voulais.

— Que crois-tu que je veuille ?

— Je ne sais pas. Tu te souviens de Parsons, Pete ?

— Oui.

— Je pense... je pense que tu voudrais croire à quelque chose aussi simplement et aussi totalement que lui. Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas le cas.

De belles heures, en vérité. Il avait apporté un livre d'Élisabeth Browning et ils s'assirent sur un banc pendant qu'il lui lisait des sonnets. Il était un peu gêné, mais pas assez cependant pour ne pas trouver agréable d'être encore capable d'apprécier des poèmes d'amour.

XIX

Quand commença le vote, Altgeld se sentit incertain, mais pas trop. Assis dans son coin, il calculait les voix dont il était sûr, celles qu'on lui avait promises, et il ne semblait pas déraisonnable que Richard Bland fût élu au premier tour. Il voulait y croire. Il était fatigué et sentait approcher les symptômes d'une nouvelle attaque de malaria.

Il en avait assez du Congrès. L'enthousiasme qui l'avait porté pendant un an et demi de lutte, avait considérablement diminué. Ni les sénateurs ventrus du Sud qui ne pouvaient parler plus de cinq minutes sans prononcer une tirade contre ces « sales nègres », ni ceux qui, ivres ou non, lançaient leurs sempiternelles tirades patriotiques, ni les arrivistes à la recherche d'une place, ni les quelques hommes d'argent que la conscience de leur supériorité poussait à tenter de tirer la couverture à eux, ni les politiciens cyniques qui vendaient leur voix au plus offrant, ni les journalistes affectés auxquels il suffisait d'un sourire ou d'un murmure pour se faire une opinion, ne lui donnaient de satisfaction. Il avait envie d'en avoir fini.

Le premier tour se passa paisiblement. Comme Altgeld l'avait prévu, Bland arrivait en tête avec 233 voix, ce n'était pas assez pour être élu mais le résultat était prometteur. Ce qui le surprit, c'est que Bryan fût second. Il s'attendait à ce qu'il arrivât quatrième ou cinquième, avec l'appui d'un ou deux États, tout au plus. Le vote était à peine terminé que Buck Hinrichsen accourut vers lui :

— Monsieur le gouverneur, il va y avoir scission.

— Que diable voulez-vous dire, Buck ?

— La délégation ne votera pas tout entière pour Bland. Ils veulent Bryan.

— C'est complètement idiot.

— Vraiment ? Nous allons nous réunir.

— Nous ?

— Mais oui. A mon avis, il nous faut Bryan.

— Avez-vous complètement perdu la tête, Buck ? Vous savez ce que cela représente pour moi, si les autres ne le savent pas.

— Je regrette. A mon avis, c'est Bryan qu'il nous faut.

— Bien sûr. Et que diable vous a-t-il donc promis ? De vous nommer secrétaire d'État, ministre de la Guerre ou des Finances ? Pourquoi ne faites-vous donc pas le compte des ministères existants et des promesses qu'il a faites avant de vous vendre à lui ?

— Je ne pensais pas que vous verriez les choses ainsi.

— Et comment les verrais-je donc ? S'ils veulent une discussion, qu'ils l'aient.

Il sortit de sa léthargie et redevint le vieil Altgeld, cassant, violent, convaincant. Il fut brillant et sarcastique. Ils pensaient donc que Bryan pouvait être élu ? Eh bien, qu'est-ce que Bryan leur avait dit ? Il les défia de pouvoir répéter une seule phrase de son discours. Puis très lentement :

— Bryan ! leur dit-il, mais bon Dieu, nous sommes le parti démocrate ! Nous avons une tradition, nous avons produit quelques-uns des plus grands hommes de ce pays : Jefferson, Jackson et vous venez me parler de Bryan. Nous sommes ici pour voter pour Bland ! Nous avons juré de voter pour lui ! Nous ne renions pas nos promesses. Nous avons fait des promesses au peuple et nous n'allons pas changer de marchandise. Nous n'allons pas laisser élire William Mac Kinley parce que nous sommes sous le charme d'une voix d'or.

Il les gagna. Au second tour, il put se lever et dire fermement :

— L'Illinois apporte 48 voix à Richard Bland, du Missouri.

Ils revinrent à la charge. Leur frénésie atteignait l'hystérie. De toute la salle, les partisans de Bryan s'écrasaient autour d'Altgeld en criant : « Pas de croix d'or ! Pas de croix d'or ! » Cela prenait l'allure d'une émeute et l'on n'entendait plus la sonnette du président de séance. Les partisans de Bryan s'accrochaient littéralement aux vêtements d'Altgeld. Il fallut les repousser avec quelque violence et Buck Hinrichsen se trouva être parmi les défenseurs du petit gouverneur.

Calmement assis, ce dernier ne bougea, ni ne sourit ni ne fronça les sourcils. Il contemplait cet incroyable chaos de l'œil intéressé de l'homme de science qui observe, pour la première fois, un phénomène absolument inattendu. Quand ils réclamèrent à nouveau la convocation de la commission, il haussa les épaules et acquiesça. Le tumulte s'apaisa en partie et le silence s'établit dans la salle, quand Altgeld revint à la tête de sa délégation. Il marchait lentement, sa fatigue s'était accentuée, mais il eut un faible sourire quand il put annoncer : « L'Illinois donne 48 voix à Bland, du Missouri.

Mais, pour la première fois, l'affaire Bryan sembla prendre l'aspect d'un raz de marée. Il obtenait plus de voix que Bland. Ses partisans hurlèrent de joie et entamèrent une danse du scalp, s'embrassant comme des fous en riant hystériquement. Des bouteilles de whisky traversaient l'espace et s'écrasaient contre le mur. Et les mots « Croix d'or ! Croix d'or ! » retentissaient comme un chant guerrier.

Les partisans de Bryan avaient momentanément oublié Altgeld. C'est alors que ses amis, les représentants d'une douzaine d'États qui avaient lutté avec lui depuis dix-huit mois l'entourèrent : « Pour l'amour de Dieu, tenez bon ! suppliaient-ils. Tenez bon ! » Et encore : « Si l'Illinois tient, nous l'emporterons. » Schilling, sorti d'on ne sait où, apparut comme par magie : « Pete, je vous en supplie,

tenez bon. » Sam Mac Connell ne disait rien, mais ses yeux plaidaient avec éloquence. Les délégués réclamaient déjà une nouvelle réunion.

Cette fois-ci, tout en leur faisant face, Altgeld sut qu'il était vaincu, et depuis longtemps. Peu importait Bryan, c'était le monde qu'il avait rêvé d'édifier et pour lequel il avait tout joué qui était vaincu par les sentiments qui transformaient un Congrès national en un cirque en folie. Point n'était besoin que Buck Hinrichsen vint lui dire à l'oreille : « Vous êtes encore le chef du parti, mais si vous fléchissez maintenant, vous n'êtes plus rien, plus rien du tout. » Point n'était besoin de ces visages décidés pour lui dire qu'il était battu. Il savait mieux que personne à quel point il l'était.

Il acquiesça : « Entendu », dit-il.

Ils rentrèrent en séance. La salle du Congrès était quasi silencieuse, pour la première fois. Les États votèrent l'un après l'autre. Quand ce fut au tour de l'Illinois, le petit gouverneur se leva et dit : « L'Illinois donne 48 voix à William Jennings Bryan, du Nebraska. »

Une main lui serra l'épaule quand il se rassit. Il se retourna et vit près de lui, Sam Mac Connell, Schilling et Martin. Il parvint à leur sourire et se leva pour constater que le Congrès devenait définitivement et complètement fou en entendant proclamer Bryan candidat du parti démocrate à la présidence des États-Unis.

CINQUIÈME PARTIE
TROISIÈME VARIATION

I

Le premier mardi qui suit le premier lundi de novembre est un jour curieux. Il y a des choses typiquement américaines, d'autres d'origine étrangère et d'autres qui sont un mélange des deux. Il en est ainsi du pays lui-même. Cherchez sous les racines emmêlées d'un très vieux chêne et vous y trouverez un peu de l'Espagne, de la Bohême, de la Pologne, de l'Allemagne et de la Suède, mais il y a des choses qui sont strictement américaines. Non pas un jour d'élection quelconque mais cette estime traditionnelle et sacro-sainte de la personne humaine, ce respect incroyable de l'individu en un monde qui a écrasé l'individu et qui lui a prouvé qu'en dehors du fait qu'il peut devenir président ou millionnaire, il ne doit ni penser librement, ni agir librement ni protester contre la tradition, les conventions ou la stupidité, encore moins montrer qu'il peut être différent de tous les autres échantillons de l'espèce humaine. Mais le jour de l'élection présidentielle, tout cela est oublié et il se montre sans honte, tel qu'il est : un homme. Il est juge de son destin et bien que, tous les quatre ans, il n'ait à choisir qu'entre Smith et Brown, son esprit rêve, en un coin où l'espoir continue de vivre, que, cette fois-ci, ce

sera différent. Peut-être cet espoir tire-t-il sa permanence d'autre chose que de la foi. Un citoyen arrive parfois à concevoir son pays malgré la boue patriotique dont on l'aveugle et il sait parfois deviner où sont le vrai sang et la vraie chair de son pays, malgré qu'on ait perverti le sens des mots susceptibles d'exprimer son sentiment. Aussi, le jour de l'élection, pense-t-il qu'il a le pouvoir de tout changer, de mettre à la porte les magnats, les voleurs, les bandits, les politiciens et les valets à gages. Il est navrant qu'il n'y parvienne pas. Il n'est pas sûr de lui. Peu de gens le sont, il est vrai, quand ils se trouvent seuls et il est seul dans l'isolement. Il pèse la vérité et le mensonge, mais c'est aussi difficile que d'enrouler une pelote de fil qu'un chat vient d'emmêler. Il cherche son chemin au travers des millions de mots qu'il a entendus, pendant la campagne et vote, finalement, sans conviction. La seule conviction qu'il ait, en ce premier lundi qui suit le premier mardi de novembre, est qu'un jour cela changera.

II

Emma prit un appartement au Palmer House. Elle aurait préféré être à Springfield : elle avait besoin du sentiment de sécurité qu'elle y éprouvait. Ces derniers mois lui avaient semblé toute une vie et même bien pis, quand elle regardait son mari : la fin d'une vie. Mais quand elle lui en parla, il haussa les épaules.

— J'en ai autant envie que toi, Emma. Nous irons dès que ce sera fini, mais il faut que je reste à Chicago. Ils veulent me voir et il leur est difficile de venir à Springfield.

— Ne t'ont-ils pas assez vu ?

— Il semble que non.

Le jour où Bryan avait été élu, il lui était venu à l'esprit qu'il avait probablement perdu plus que Bryan n'avait gagné. Mais l'instant d'après, Jones, le nouveau dirigeant du Comité national, traversait la foule et lui demandait avec inquiétude :

— Que faisons-nous, monsieur le gouverneur ?

— Bryan est élu.

— Pour l'amour de Dieu, vous n'allez pas nous laisser tomber ?

Altgeld se mit à rire. Il prit le bras de Jones et rit à gorge déployée.

— Quand diable ai-je laissé tomber quoi que ce soit ? parvint-il à dire.

— Vous parlerez à Bryan ? avait demandé Jones.

— Mais naturellement.

Et voilà comment cela se passait.

— Il semble que non, répéta-t-il. Encore quelques jours, Emma.

— Bon, consentit-elle. Il était inutile de discuter avec lui.

Un jour, à l'une de ses réunions, elle s'était trouvée assise à côté de deux femmes qui parlaient de lui sans méchanceté. Elle ne put se décider ni à les faire taire ni à changer de place. L'une disait :

— Regardez-le.

— Il est en train de mourir, disait l'autre.

— Savez-vous de quoi ?

— J'ai entendu dire...

— Ça se voit à la façon dont il marche. Pensez à ce que sa femme doit souffrir.

— Cela me navre pour elle, mais je n'ai aucune pitié pour lui.

Emma ne se plaignait pas. Ce matin-là, avant l'élection, elle n'aurait échangé son sort contre celui d'aucune autre femme au monde. Elle était la femme de Pete Altgeld et

durant ces quatre mois qu'elle venait de passer à ses côtés, elle n'avait cessé de travailler et de vivre intimement avec lui. C'était à elle, le soir, qu'il disait : « Emma, je commence à comprendre quelque chose : que le combat forme l'individu et qu'il n'est peut-être pas d'autre moyen de le former. »

Aussi ce jour-là lui appartenait-il autant qu'à son mari. Elle avait plus peur que lui, tout en étant moins inquiète.

Buck Hinrichsen téléphona pendant que Pete était allé voter.

— Mais montez donc, Buck.

— Il n'est pas furieux ?

— Pourquoi donc ? Vous ne le connaissez pas.

— Il pourrait penser qu'il est trahi.

— Buck !

— Bon.

— Y a-t-il quelqu'un qui ait travaillé plus que lui à l'élection de Bryan ? Si Pete n'est pas élu, c'est qu'il aura dépensé trop de ses forces pour Bryan.

— Je sais, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Vous devriez pourtant. Ne faites pas l'imbécile et venez lui parler.

Elle pria les journalistes de revenir plus tard. Elle voulait du calme. En attendant son mari, elle jeta un coup d'œil aux journaux, à leurs imprécations, leurs attaques de dernière heure, leurs éditoriaux ignobles affirmant que si Bryan était élu, un dictateur silencieux entrerait à la Maison Blanche en la personne d'Altgeld et que ce serait la fin de la république par l'anarchie, le socialisme et la ruine.

Les deux entrevues que son mari avait eues avec Bryan depuis le Congrès lui revinrent en mémoire.

III

Elle n'était pas présente à la première. C'était aussitôt après le Congrès et Pete lui avait conté l'arrivée de Bryan, mi-craintif, mi-honteux mais encore illuminé et marchant sur les nues.

— Monsieur le gouverneur...

— Salut, Bill, avait dit Altgeld, et mes félicitations !

— Que voulez-vous ? C'est arrivé tout seul.

— C'est arrivé tout seul, avait grinacé Altgeld.

Bryan était resté debout, plus enfantin que jamais, plus que jamais semblable à un beau garçon de ferme grandi trop vite. Il comprenait lentement ce qui lui arrivait, qu'il était le candidat du parti à la présidence des États-Unis et ne savait comment poser à Altgeld la question qui le poursuivait : « Allez-vous être pour ou contre moi ? Étant donné ce que j'ai fait... Je n'aurais jamais cru que j'y arriverais, mais ça y est. »

— Qu'en dites-vous, monsieur le gouverneur ? finit-il par dire.

— Je crois que cela va être dur, Bill.

Bryan acquiesça en souriant d'un air un peu stupide. C'est ainsi qu'Altgeld avait conté la chose. Il avait la manie d'en oublier la moitié. Il était revenu d'une pâleur mortelle mais cela ne l'avait pas empêché de rire en disant : « Emma, j'apprends et cela m'a fait les pieds. »

Elle était avec lui lors de la seconde entrevue. Son épuisement physique l'avait forcé de prendre quelques semaines de repos avant la phase finale de la campagne. Emma avait proposé Colorado Springs et il avait accepté, quoique sans enthousiasme. Une fois dans le train, il

s'était effondré et avait dû rester allongé sur une chaise longue. Emma lui fit la lecture, la conversation et le soigna.

Étrange chose que, maintenant, tous les morceaux du tableau prissent si bien leur place.

— Quand la campagne sera finie, avait-il dit avec confiance, je crois que je saurai à quoi m'en tenir. Je crois que tout sera clair.

Il n'avait été question ni de défaite ni de victoire. La campagne était une étape. Ensuite il en viendrait une autre. C'était alors qu'il lui avait avoué avoir assisté aux funérailles de Parsons en 1887, et être resté à regarder passer la colonne sans fin des ouvriers par cette matinée d'hiver glacial.

— Si j'avais parlé à un seul d'entre eux, cela se serait évanoui. Mais de les voir tous ainsi, avec la même expression sur le visage, cela avait une signification profonde. Aussi bien par rapport à moi que moi par rapport à eux. Quand j'ai voulu comprendre... eh bien, je n'y suis pas parvenu. Mais après cette campagne-ci...

A Lincoln, dans le Nebraska, le train s'arrêta pendant deux heures. A peine le train était-il en gare que Bryan frappait à la porte du compartiment.

— Comment vous sentez-vous, monsieur le gouverneur ? s'écria-t-il en s'avancant, les deux mains tendues. Il avait soigneusement préparé son petit discours. Le gouverneur, les jambes enveloppées d'un châle, sourit d'un sourire que Bryan connaissait bien.

— Mais très bien, Bill. Et vous ?

— Comme un bœuf, répondit Bryan, souriant à Emma. Ma santé est bien ce qui me préoccupe le moins, mais j'ai entendu dire que vous étiez malade et cela m'a inquiété.

— Asseyez-vous, Bill, et cessez de vous énerver. Vous savez très bien depuis un an que je suis malade. Emma, offre-lui donc à boire. Une limonade, nous sommes dans le Nebraska.

Emma sonna le porteur. Bryan, qui installait sa grande carcasse dans un siège, se releva en même temps qu'elle.

— Asseyez-vous, lui dit Altgeld.

Bryan sourit craintivement. Les phrases qu'il avait préparées étaient dites et, les mains sur les genoux, il restait là à regarder le gouverneur.

— Eh bien ! Quel effet cela fait-il d'être candidat ? demanda Altgeld.

— Je ne sais pas, répondit Bryan en hochant la tête, c'est un sentiment auquel je n'arrive pas à m'habituer.

Il voulut continuer, ravala ses mots, puis finit par dire :

— Je vous jure que je n'aurais jamais cru...

— Évidemment, mais vous n'avez pas pu vous en empêcher. Vous avez suivi le courant comme un gosse descend une rampe d'escalier. Non, ne croyez pas que je sois fâché. Il vaut mieux ne plus en parler. Vous êtes notre candidat et la seule chose qui compte, c'est que l'an prochain vous entriez à la Maison-Blanche. C'est tout, sachez-le bien, Bill.

Bryan oscillait entre la fureur et la retraite. Il resta un moment dans cet état, puis Altgeld lui tendit la main :

— Oublions le passé, Bryan, fit-il.

Ils se serrèrent la main et Bryan se remit à sourire. Là-dessus, la limonade arriva et il se mit à siroter. Altgeld se demandait comment lui faire extérioriser ses pensées, en admettant qu'il pensât. Emma entreprit de lui parler de sa famille, de sa vie dans le Nebraska, mais il était difficile à Bryan de parler autrement que par proclamations. Au surplus, c'est Altgeld qu'il était venu entendre. Il ne put se contenir plus longtemps.

— Quelles sont nos chances, monsieur le gouverneur ? demanda-t-il brusquement.

— Maintenant, demain ou le jour de l'élection ?

— Le jour de l'élection, évidemment.

— Je ne sais pas au juste, répondit Altgeld. Nous en sommes encore loin, non ?

— Mais vous avez une opinion, vous pouvez deviner...

— Je ne suis pas devin, fit Altgeld en souriant. Quand on sait un certain nombre de choses, on peut en faire l'addition. On n'en sait parfois qu'une partie. On ne les sait d'ailleurs jamais toutes, même après le vote. Aujourd'hui même, que savons-nous ?

— Que MacKinley est une outre vide dont Mark Hanna tire les ficelles. Nous savons que le pays en a assez de la façon dont Wall Street dirige le pays.

— Vraiment ?

— Nous savons que le peuple désire la monnaie d'argent.

La voix d'Altgeld avait une tendance naturelle à grincer, râper et frapper, mais cela disparaissait quand il parlait bas. Il s'y essaya afin que rien ne séparât Bryan de lui. Il était déjà difficile de parler à Bryan, en temps ordinaire. A plus forte raison maintenant qu'il était sur le chemin de la gloire. Il était venu voir Altgeld parce que ce dernier était encore leader du parti, mais il n'oubliait pas que c'était malgré le gouverneur de l'Illinois et non grâce à lui qu'il avait été élu.

— Bill, commença Altgeld, nous parlons beaucoup du peuple, vous, moi, tout le monde, mais qui est-ce ? Quels sont ses chefs ? Peut-il s'exprimer ? Peut-il même voter en son entier ? Certains, oui, mais il y en a pas mal dont nous ne nous préoccupons même pas. Nous n'en sommes pas à la première élection présidentielle et tous les présidents, fût-ce des bouffons aussi ridicules que Rutherford B. Hayes, ont été élus par le peuple, ou une partie du peuple. Et maintenant, nous venons lui dire quelque chose, mais Mark Hanna et le parti républicain lui en diront une autre. Comment démêlera-t-il la vérité ?

— Parce que nous la défendons.

— C'est très insuffisant, mon pauvre Bill. Peut-être

est-ce vrai, peut-être pas. Mais comment faire comprendre au peuple ce que nous défendons ? Pour chacun de nos journaux, ils en ont vingt. Nous avons réuni quatre cent mille dollars et peut-être en obtiendrons-nous quelques milliers de plus. Les républicains ont déjà six millions de dollars — certains disent dix. — Jamais cela n'est arrivé. On n'a jamais vu jeter autant d'argent dans une campagne présidentielle. Dix millions ! Mais il fut un temps où cela aurait suffi au pays pour toute une année ! Une telle prodigalité a une raison. Et il nous faut la connaître afin de savoir comment la combattre.

— Quoi ! dit Bryan. Le parti républicain a toujours eu de l'argent. Nous le savions, nous sommes le parti du peuple, pas celui de Wall Street.

— Bien sûr, mon vieux, bien sûr. Il y a pourtant des choses qui ont leur importance. Cette agitation en faveur d'une guerre contre l'Espagne, par exemple.

— Je suis pour l'indépendance cubaine.

— Moi aussi, mais il y a d'autres facteurs en jeu. D'un côté, nous étranglons le mouvement d'indépendance cubaine en lui coupant le ravitaillement en armes et en équipements. Nous l'affaiblissons. De l'autre, nous allons vers une guerre avec l'Espagne. Cela signifie quelque chose. Le capitalisme industriel américain est devenu un géant, un géant sans foi ni loi. C'est de lui que proviennent les dix millions de dollars. Et il cherche encore à s'étendre. L'affaire cubaine le montre. L'Amérique n'est plus assez grande pour lui, il lui faut le monde. Il faut comprendre cela, Bill, pour savoir à qui nous avons à faire. Il ne s'agit pas que de la monnaie d'argent, des décrets-lois, des droits du fermier, de l'ouvrier et du petit commerçant. C'est la première fois qu'on essaie réellement d'arrêter cette chose qui a grandi en même temps que nous et qui ne ressemble à rien de ce que le monde a connu. Et ils le savent. Et c'est parce qu'ils le savent qu'ils nous combattront de toutes leurs

forces. Cela dit, Bill, vous devez parler au peuple et il n'y a pas trente-six façons de le faire.

— Je ne suis pas entièrement d'accord, dit Bryan.

Il ne savait pas écouter avec attention et Altgeld se demanda s'il avait bien tout entendu.

— Ce sera un combat difficile, reprit Bryan, mais le peuple est avec nous. Personne n'est pour les monopoles ni pour les trusts. Nous exposerons notre cause au peuple.

— Bien sûr, mais avec intégrité. C'est un mot démodé mais il a encore de la valeur. Pas d'équivoque, pas de compromis.

Bryan aimait ces mots-là. Il acquiesça avec violence. Altgeld soupira, puis ajouta :

— Nous devons nous en tenir à notre programme, Bill, et rester aussi fermes que le roc.

— Tout cela veut-il dire quelque chose ? dit-il plus tard, à Emma. Je n'en sais rien. Tout cela ne lui est-il pas entré par une oreille pour lui sortir par l'autre ? Je l'ignore. C'est un brave type, mais la situation le dépasse. Peut-être dépasse-t-elle tout le monde d'ailleurs.

IV

Emma était seule quand Buck Hinrichsen arriva, l'air assez inquiet. Mais elle le rassura :

— Vous avez éprouvé le besoin de le voir en un jour pareil. Le reste passe après, n'est-ce pas ?

— Je suppose que oui.

— Voulez-vous prendre quelque chose ? Une tasse de café, en tout cas ?

— Non, non merci. Comment va-t-il, Emma ?

Hinrichsen était fort élégant : des gants de daim, une

perle à la cravate, un manteau noir serré à la taille, et un melon noir qu'il essuyait machinalement de ses gants. C'était le parfait portrait du politicien du Middle-West, sans imagination, avide, calculateur, un peu supérieur cependant à la moyenne des coureurs d'emploi. Mais la fréquentation d'Altgeld avait provoqué en lui, comme en beaucoup d'autres, un changement profitable. Il était un peu mieux qu'il n'avait été. Le fait d'avoir abandonné la cause de Bland pour celle de Bryan ne l'empêchait pas de penser que nul, en Amérique, n'était comparable à Altgeld.

— Je n'en sais rien, répondit Emma.

C'était possible après tout.

— Vous croyez connaître Pete, mais ce n'est pas vrai. Moi, qui suis sa femme, je ne le connais pas, mais j'ai appris ce qu'est la force et ce qu'est la lutte, Buck. Ils l'ont crucifié, vous m'entendez. Il lui ont enfoncé des clous dans la chair.

— Je sais.

— Mais pourquoi, pourquoi ? Tous les journaux s'y sont mis. Il ne doit plus y avoir un enfant qui ne soit hanté par le visage effrayant, les yeux hors de la tête, la bouche grimaçante qu'ils lui ont fait. Nul n'a jamais subi pareil traitement. Mais, Buck, que se passe-t-il dans ce pays ?

— C'est la politique, Emma.

— Non, c'est autre chose et vous le savez bien. Que leur a-t-il fait pour qu'ils le haïssent ainsi ? Est-ce parce qu'il a gracié trois hommes ? Parce qu'il défend les ouvriers ?

Hinrichsen approuva de la tête.

— Avez-vous vu cette caricature dans le *Harper's Weekly* ?

Il acquiesça à nouveau. Altgeld y paraissait déguisé en démon, le visage diaboliquement convulsé, au milieu des flammes qui s'élevaient d'une capitale en ruines et tenant à la main une constitution calcinée. Le visage de fou de

Guiteau, l'assassin du président Garfield, était penché sur son épaule et une main fantôme avançait un revolver. On lisait au dessous : « Guiteau a été puissant, à Washington, pendant un jour. Altgeld y régnera-t-il pendant quatre ans ? » Il était difficile d'oublier ce dessin après l'avoir vu.

— Vous appelez cela de la politique ? demanda Emma. Est-ce de la politique que d'en voir tous les jours en ouvrant le journal. Je ne veux pas vous faire l'insulte de vous demander si nous allons vaincre, Buck. Notre pays est entre leurs mains. La presse, l'église et jusqu'à nos aliments leur appartiennent. J'ai beaucoup appris, n'est-ce pas ? Il m'arrive pourtant de penser que je préférerais ne rien savoir, que je préférerais être restée l'Emma Ford stupide et tranquille d'autrefois. Elle était probablement plus heureuse. Vous m'avez demandé comment allait Altgeld. Je vais vous le dire. Lors de son voyage à travers l'État, chaque fois qu'il avait fini de parler de la fenêtre de son wagon, il lui restait juste la force de se recoucher et, chaque fois, je le croyais sur le point de mourir. Pensez-vous que ce soit très amusant, Buck ?

Hinrichsen acquiesça à nouveau, mais Emma se sentit prise de remords :

— Pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela ? Je suis insupportable. Pourquoi ne puis-je vous raconter quelque chose d'agréable ? J'espère que cette fois-ci, quand tout sera terminé, nous pourrons partir pour l'Europe. J'en ai toujours eu envie. M'en aller et voir ces civilisations merveilleuses : l'Italie, Paris, l'Angleterre. On nous présenterait à la reine Victoria. Pete la traite de vieille salope. Vous voyez que mon langage s'est amélioré, lui aussi...

Ils continuèrent à parler et Emma se laissa aller. Hinrichsen savait conter une histoire, mais son ton devint dur et méprisant quand il en vint à parler « d'un sale bonhomme

appelé Théodore Roosevelt » qui avait pris la parole au Coliseum, quelques semaines auparavant. « Monsieur Altgeld est un homme beaucoup plus dangereux que Bryan, s'était écrié Roosevelt. Il est beaucoup plus adroit et intelligent et beaucoup moins soucieux de la morale publique. L'un est rempli de vanité, l'autre de calcul. Il irait jusqu'au meurtre et le justifierait par des raisons que seule son âme tortueuse peut inventer. Si l'Amérique abandonnait le contrôle de sa destinée à des hommes semblables, ce serait une catastrophe comme il est difficile d'en imaginer de pire. M. Altgeld approuve et encourage les meurtres les plus infâmes et attaque le gouvernement fédéral et la Cour suprême quand ils se substituent à une anarchie sanglante pire que le meurtre. Ces deux hommes veulent substituer au gouvernement de Washington et de Lincoln, au règne de la liberté dans l'ordre dont nous avons hérité et que nous voulons transmettre à nos enfants, une anarchie aussi abominable que celle de la Commune de Paris. » Et ainsi de suite.

— Eh bien, dit Hinrichsen, je suis allé le voir après, et je lui ai demandé s'il connaissait Altgeld. « Oh ! non, m'a-t-il répondu, non, certainement pas. » Ceci, après avoir vérifié mes lettres de créance. Tous nos bons amis de Chicago l'appelaient Teddy. Il ressemble à un petit ours gras. Un jeune homme très distingué, Emma, un sacré snob, mais distingué, ô combien et qui ne parle pas à n'importe qui. Il a fallu que je prouve que j'étais secrétaire d'État. Il n'a jamais vu Altgeld. Pensez donc : « Je suis obligé de me battre contre lui, m'a-t-il dit. Comment pourrais-je serrer la main de quelqu'un que je suis appelé à combattre sur les barricades ? » Ce sont ses propres mots, Emma.

« Vous vous rendez compte ? Mais ce jeune homme est quelqu'un, Emma, et nous en entendrons parler. Ce n'est pas exactement un imbécile ni un arriviste. C'est un mélange

étrange de demeuré et de révolutionnaire, et je n'arrive pas à le classer.

Hinrichsen s'arrêta, s'étira :

— Mais j'ai appris quelque chose, continua-t-il. Cela m'a fait comprendre en quoi j'ai eu tort avec Bryan. Et je suis venu m'excuser auprès du gouverneur.

— Mais vous n'avez pas besoin de vous excuser, Buck.

— Laissez-moi en juger seul, Emma. Quand je me trompe, je me trompe, ce n'est pas nouveau. Quand on écoute Bryan, on s'en va en disant : « Quel merveilleux orateur », et on vote pour Mac Kinley. Mais, dites-moi, vous étiez du voyage de New-York ?

— Oui, et ça été merveilleux. Il est entré dans leur forteresse et il a été meilleur qu'aucun d'eux. Leurs journaux eux-mêmes ont dû admettre que Copper Union était bourré et il y avait des dizaines de milliers de gens en dehors, des ouvriers. Partout où Pete a parlé, c'est l'ouvrier qui est venu l'entendre. Et ils l'écoutent...

Hinrichsen aussi écoutait. Il avait suivi le même chemin qu'elle, avait changé comme elle. Il l'écoutait encore quand le gouverneur entra. Hinrichsen lui tendit la main et Altgeld la serra. Il n'était nul besoin d'explications. Mais Hinrichsen eut l'impression de constater pour la première fois la fragilité d'Altgeld. Il ne restait rien de la force passée, rien que l'étincelle de son regard et son sourire tranquille.

— Salut, Buck, dit-il m'apportez-vous des félicitations ou des condoléances ?

— Je suis venu vous voir, répondit Hinrichsen, très sérieux.

— Merci.

Puis, au bout d'un moment :

— Il y aura du monde à l'élection.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je n'en sais rien, Buck. Et vous ? Vous qui avez un flair d'homme politique, quelle est votre impression ?

— Je pense que même si Bryan est battu, vous resterez gouverneur de l'Illinois.

— Si Bryan est battu, moi aussi. Ne nous cachons pas la vérité. Mais ça me va. Emma vous le dira, ça me va. J'en ai assez, Buck. Si je suis battu aujourd'hui, je suis battu. Nous jouons à un jeu ignoble et, quelle que soit la façon dont on le joue, il reste ignoble. Je veux m'en laver les mains, payer ma dette et m'en aller. Ma parole, je n'ai jamais été hors de ce pays, sauf pendant les quelques heures de mon voyage avant d'y venir. Je veux voir autre chose et me reposer.

— Nous avons encore une chance.

— Laquelle, Buck? J'ai vu Bathhouse John. Il a un nez de chien de chasse. Savez-vous ce qu'il a dit? Que c'est ce qui arrive quand on mélange la politique à la vérité. Et, ma foi, il n'a pas tort.

— Je pense tout de même que nous avons encore une chance.

— Moi aussi, mais fichtrement pas grosse.

V

Quand Hinrichsen s'en alla, Altgeld alla s'étendre dans la chambre à coucher. Emma baissa les stores. Il faisait sombre et chaud dans la pièce. Confortablement étendu, il laissa son esprit errer à l'aventure. Il sentait la bataille perdue et réfléchissait aux erreurs commises, à ce qu'il eut fallu faire. Si seulement Bryan avait été un lutteur! Si seulement il avait répondu aux attaques par des contre-attaques! Mais il ne savait même pas se battre. Accusé de socialisme, il niait; accusé d'être en faveur de la classe ouvrière, il niait. Accusé d'être contre la Cour suprême, il niait encore. Il avait nié être contre les trusts, contre les

affairistes, contre la classe ouvrière et n'était en définitive rien d'autre qu'une voix d'or qui parlait éternellement de la monnaie d'argent. Et voilà, la campagne était terminée. Sa propre campagne avait été un échec et il acceptait très calmement sa propre défaite. Il s'était lentement habitué à cette idée et se demandait même comment il prendrait sa victoire, au cas où il serait victorieux. Il avait demandé à Sam Mac Connell d'être candidat à sa place, mais Sam était trop fine mouche. Il n'aurait d'ailleurs pas mieux réussi. Si seulement il savait pourquoi le peuple ne répondait pas à son appel à l'honnêteté et à la justice ! Était-ce bien de cela qu'il s'agissait ? S'il avait existé des hommes de bonne foi et décidés, cela aurait marché. Cela avait déjà marché. Il y avait eu d'autres changements et le pays avait avancé dans la voie du progrès. Certes, certains hommes étaient plus riches et plus puissants que les puissants du passé et il était naturel qu'ils cherchassent à s'emparer du pouvoir. Mais le gouvernement leur appartenait-il encore ? Le pays était-il à eux ? Il eut une vision effrayante : celle des Rockefeller, Morgan, Pullman et autres riant aux éclats, riant frénétiquement de la naïveté de ces pauvres diables, de ces admirateurs imbéciles de Lincoln et de Jackson qui avaient la prétention de parvenir au pouvoir. Dix millions de dollars rutilaient au fond d'un baril et il se souvint de Walsh, le banquier, qui détenait des reconnaissances d'Altgeld, et qui lui avait dit :

— Votre parti passera, Altgeld. Quand vous serez disposé à parler raison, faites-nous signe. On ne fait pas une campagne électorale avec quelques centaines de billets. Je vous assure qu'il y a assez d'argent pour tout le monde. Oubliez ces traites. Le parti républicain ne voit aucun inconvénient à ce que le parti démocrate prenne part à la distribution, une part raisonnable, bien entendu, mais à condition d'être sûr que vous défendiez les mêmes principes que nous. Votre conception de la démocratie est erronée,

Altgeld. Une élection présidentielle est une lutte entre individus et, pour le bonheur du pays, il est nécessaire que les deux partis soient d'accord avec le monde des affaires.

Altgeld entendit parler, se rassit et se frotta les yeux. Il valait mieux ne pas trop penser aujourd'hui. Des voix enfantines lui parvinrent. Il sortit de la pièce et alla à la rencontre de May Wilson, une amie d'Emma, et de ses deux petites filles, l'une de cinq ans, l'autre de sept.

— Je pensais tomber dans une maison de fous, dit May Wilson.

— Elle va le devenir, mais il est encore trop tôt.

— Les journalistes sont déjà venus, dit Emma. Nous nous en sommes débarrassés. Mais ils vont revenir. Comment te sens-tu, Pete ?

— Très bien, répondit-il.

L'instant d'après, assis sur le parquet, il jouait avec les deux petites filles que sa barbe fascinait.

— Papa a une moustache, mais pas de barbe, disait la plus petite. Vous avez une jolie barbe, une belle barbe.

— Je n'avais jamais imaginé qu'elle pût être belle.

La plus âgée trouvait inconvenant de parler ainsi et elle le dit à la petite.

— Savez-vous raconter des histoires ? demanda-t-elle. Racontez m'en une.

Il leur raconta l'histoire de la princesse qui habitait sur une colline de verre. Ce fut son dernier moment de repos.

VI

Joë Martin arriva aussitôt après leur départ. Il venait du quartier sud et il était fou de colère.

— Ils emploient des méthodes ignobles, dit-il. Les hommes de Pinkerton surveillent les bureaux de vote. Ils

ont déjà fait circuler le bruit qu'il y aurait une liste noire. Maintenant, ils prennent des noms ou le prétendent, en tout cas. Ils cherchent à intimider tous ceux qui ne leur plaisent pas, tous les gens pauvrement habillés.

— John m'avait pourtant dit que Hennessy s'en occuperait.

— J'ai parlé à John. Il m'a demandé si je voulais provoquer une émeute ?

— Je veux une émeute, bien sûr ! Dites à Hennessy qu'il fasse voter tout le monde. S'il a besoin d'hommes, dites à John de lui en donner deux cents. Ils commencent un peu tôt, mais ça ne prendra pas.

— Les Pinkerton sont armés.

— Dites-lui qu'il arme nos hommes. Un instant ! Touchez Buck Hinrichsen. Il est peut-être au Sherman. Je ferai appel à la milice, si c'est nécessaire. Je décréterai la loi martiale si on m'y force.

Deux journalistes de l'*Inter-Océan* et de la *Tribune* se présentèrent. Emma leur passa des cigares et leur offrit à boire. Un dessinateur du *News* apparût et demanda à faire une esquisse du gouverneur. Une simple esquisse ?

— Allez-y, dit Altgeld.

Sam Mac Connell arriva, lui aussi, souriant et amical. Altgeld s'assit et les reporters se mirent à lui poser des questions. Un correspondant du *New York Herald* s'était joint à eux.

— Vous avez confiance, monsieur le gouverneur ?

— Mais naturellement.

— On dit qu'à New-York Mark Hanna prend des paris à six contre un sur Mac Kinley. Qu'en pensez-vous ?

— Messieurs, si je disposais de dix millions de dollars, je pourrais, moi aussi, me permettre de parier. Et de toutes façons, puisque c'est l'argent de Morgan, pouvez-vous me dire ce que risque Mark Hanna ?

— Voulez-vous me parler de vos dissentiments avec Mark Hanna ?

— On ne peut pas appeler cela des dissentiments. Voyez-vous, j'ai travaillé avec pas mal d'hommes politiques et j'en ai combattu pas mal d'autres. Ils ressemblent aux autres individus. Les uns sont des gens corrects, les autres de parfaits vauriens. Je vous laisse le soin de classer Mark Hanna.

Dès son arrivée le correspondant du *Harper's Weekly* demanda d'un ton caustique :

— Croyez-vous que Mark Hanna serait aussi puissant à la Maison-Blanche en cas de victoire de Mac Kinley que, vous si Bryan gagne ?

— Jeune homme, si Bryan gagne, j'ai l'intention de rester gouverneur de l'Illinois, rien de moins, rien de plus.

— Monsieur le gouverneur, Hanna vous accuse explicitement d'être un socialiste et un anarchiste. Prendrez-vous position ?

— N'étant ni l'un ni l'autre, je connais bien mal le sujet, mais je ne suis pas bien sûr qu'on puisse être les deux en même temps. Vous vous rappelez qu'on m'accuse également d'être communiste. Après tout, peut-être suis-je les trois, si vous estimez que quelqu'un qui a construit quelques-uns des plus beaux immeubles de Chicago puisse l'être.

— Approuvez-vous le socialisme, monsieur le gouverneur ?

— Je désapprouve le gouvernement par les trusts, par les décrets-lois, la terreur et le meurtre. Mes ennemis sont les seuls à parler de socialisme à propos de cette élection. Lisez notre manifeste et dites-moi si vous y trouvez le mot socialisme.

— Monsieur le gouverneur, est-il vrai qu'il y ait des divergences de vue entre Bryan et vous ?

— Etes-vous marié, jeune homme ?

— Oui, dit le journaliste.

— Et il n'y a jamais de divergences entre votre femme et vous ? Eh bien, un parti est semblable à une famille.

Pendant une demi-heure, il répondit par des feintes, des blagues et parfois des attaques. Les journalistes entraient et sortaient. Le dessinateur des *News* finit son dessin. Schilling entra et murmura quelque chose à Mac Connell qui jeta un coup d'œil à Altgeld. Le gouverneur fit un signe de tête.

— Très bien, messieurs, dit Mac Connell. C'est le jour de l'élection, vous comprenez ?

Ils sortirent. Martin était toujours au téléphone. Clarence Darrow entra, suivi d'un garçon qui poussait une table roulante sur laquelle il y avait de la viande froide, du bouillon chaud et de la bière. Personne ne parla avant qu'il fut ressorti, sauf Emma qui, tout en remplissant les assiettes dit : « Mange, je t'en prie. C'est un jour comme un autre, après tout. Tu ferais aussi bien de manger. »

Schilling hocha si tristement la tête qu'Altgeld éclata de rire.

— Je suis heureux que quelqu'un puisse encore rire, déclara Mac Connell. Georges vient de m'en conter une bonne, une merveilleuse.

— Quoi ? demanda Altgeld. Nous en sommes à un point où rien de pire ne peut arriver. Que se passe-t-il ?

— Parlez, Georges.

Schilling avala sa cuillerée de soupe et regarda Altgeld.

— Debs m'a fait savoir qu'il voulait me voir, commença-t-il sur un ton d'excuse. Vous vous souvenez de Gene Debs ?

— Parfaitement.

— Oh ! C'est une chose très simple et qu'ils ont faite tout tranquillement. Debs a commencé à en avoir vent hier soir et je l'ai vérifiée ce matin. Je l'ai contrôlée à New-York, Cleveland, San-Francisco et Saint-Louis.

Debs avait été averti par Pittsburgh, Philadelphie et Portland, puis par trois villes de l'État de New-York et ce matin par Newark dans le New-Jersey. Ce qui veut dire que cela se passe comme ça à peu près dans tout le pays, n'est-ce pas ?

— Mais de quoi diable parlez-vous, Georges ? demanda Altgeld.

— Ils ont fermé les usines avant l'heure normale. Je croyais que vous en aviez entendu parler. Une heure ou deux plus tôt. En certains endroits, on n'a travaillé que la demi-journée. Je n'exagère pas. Des centaines d'entreprises ont fermé. Ici, on agissait franchement, aussi franchement qu'ils le peuvent. On affichait cette annonce : « Si Bryan est élu, cette usine restera fermée. » Ailleurs, on agit plus discrètement, mais le mot d'ordre est partout le même : « Si Bryan est élu, inutile de revenir. Les usines resteront fermées. » Ce ne sont peut-être pas les termes exacts, mais la signification est la même.

— C'est un bluff, dit Darrow, c'est un sale bluff.

— C'est une merveille, soupira Mac Connell. De ma vie, je n'ai vu mieux. C'est un coup de maître.

— Évidemment que c'est un bluff, acquiesça Altgeld. Mais allez-vous essayer d'expliquer à un million d'ouvriers que c'est un bluff ? Georges, pensez-vous que ce soit organisé ?

— Comment pourrait-on en douter ? Non seulement c'est organisé, mais c'est signé Mark Hanna. C'est un type rusé, Pete, l'homme le plus dangereux du pays, probablement.

— Je suppose que vous avez raison. Quelles villes disiez-vous ? New-York, Pittsburgh, San-Francisco... ?

Schilling les énuméra à nouveau, en les comptant. Mac Connell repoussa son assiette.

— Je n'ai pas faim, déclara-t-il.

— Est-ce légal ? demanda Darrow.

— Si Mac Kinley gagne, ce sera parfaitement légal. Si nous pouvions prouver qu'il y a conspiration... Mais nous n'y parviendrons pas. Quand un patron ferme son usine, c'est son droit, n'est-ce pas ? Nous le lui reconnaissons, n'est-ce pas ? Nous reconnaissons à un homme le droit de dicter le sort d'une usine qui produit plus que le pays tout entier ne produisait il y a cent ans. S'il ferme et contraint 50.000 hommes au chômage, cela le regarde. Qui s'y opposerait ?

— Mais, c'est le plus immonde stratagème qu'on ait jamais employé !

— Le plus fort aussi, dit Mac Connell.

— Qu'a dit Debs ? demanda Altgeld.

— Il a veillé toute la nuit, télégraphié, dépêché des hommes à droite et à gauche et essayé d'alerter les syndicats. Mais c'est impossible. Il est trop tard. C'est aussi l'avis de Debs !

Debs lui avait dit : « Schilling, c'est la plus extraordinaire leçon d'économie que j'aie jamais prise. Ceci me rend socialiste. Je ne l'oublierai pas jusqu'à ma mort. Ils ont tranquillement pris le pouvoir, ils ont tranquillement montré au peuple qu'ils sont le gouvernement. Dites à Altgeld que je lutterai de toutes mes forces, mais que c'est inutile, absolument inutile. Nos moyens ne sont pas efficaces, dites-le lui. Dites-lui qu'il court après un rêve. Ou ne lui dites rien et demain, en se réveillant, la réponse lui sera donnée. »

VII

Télégrammes, messages, journalistes, ouvriers, coups de téléphone, consultations trop tardives, appels frénétiques se succédèrent sans interruption alors que les bureaux commençaient à fermer et à compter les votes.

John Pete Altgeld avait perdu toutes ses illusions sur la

politique. Il savait que les urnes étaient truquées. Il connaissait les mœurs et les coutumes d'un jour d'élection et savait que cinq générations de morts sortaient, ce jour-là, de mille cimetières ; il connaissait le nombre d'enfants morts en bas âge qui soudain se transformaient en électeurs d'âge mûr ; le nombre de faux certificats de naissance fabriqués pour des fantômes sans nombre ; il connaissait les méthodes utilisées par Bathhouse John qui emplissait ses voitures de voyous et les faisait voter, toute la journée, dans les différents bureaux ; il savait même la quantité de laudanum versée dans le café du contrôleur des urnes pour qu'il ne puisse plus rien contrôler et il n'ignorait pas, non plus, que si les voix valaient en moyenne cinq dollars, on pouvait s'en procurer à deux dollars dans certains quartiers et que toute une prison pouvait être achetée à un demi-dollar par tête. Il avait assisté à des élections où, pour 100.000 électeurs, chacun des partis arrivait à présenter le double de voix et il savait aussi qu'un homme politique avait estimé la fraude à un septième au moins du corps électoral.

Tel était la démocratie américaine. Les deux partis pratiquaient ces méthodes avec une égale efficacité, bien qu'avec des ressources inégales, et tout le monde, sauf les enfants au maillot et quelques vieilles filles, les considéraient comme normales.

Mais cette élection comportait des raffinements auprès desquels les manœuvres de Bathhouse John paraissaient enfantines. C'était un vrai bonheur de voir comme les Pinkerton provoquaient des émeutes au cours des réunions de Bryan en lançant des bombes lacrymogènes, et les journaux publiaient tous les jours de faux récits d'assassinats anarchistes. Mais même cela ne paraissait pas suffisant aux yeux des banques et des compagnies d'assurances.

Dés rumeurs commencèrent à circuler, mais la population agricole était dispersée et les communications lentes.

Bien qu'elle fût à peu près tout entière en faveur de Bryan, il était aussi difficile de la toucher que de l'organiser comme l'étaient les ouvriers.

Lorsqu'un fermier vint raconter que sa police d'assurance avait été résiliée en prévision de l'élection possible de Bryan, on n'y fit guère attention, mais quand fermier après fermier vinrent conter la même histoire, il devint évident qu'il s'agissait d'une campagne organisée. Altgeld n'en comprit toute la portée que quelques heures après avoir appris la fermeture des usines. Dreyer, celui qui avait porté le message de grâce, demanda à le voir. Dose lui répondit que le gouverneur était occupé. C'était le moins qu'on pût dire : l'appartement était devenu une véritable maison de fous. « Laissez-le entrer », dit Altgeld. Un de plus ou de moins, peu importait. Mais c'était important. Dreyer prit Altgeld dans un coin et lui raconta l'histoire des banques. Plus de quatre cents d'entre elles venaient de demander le paiement immédiat de tous prêts et de toutes hypothèques pour le jour même et le lendemain, non sans faire comprendre qu'il y aurait prorogation au cas où Mac Kinley serait élu. La majorité de ces banques — et Dreyer ignorait s'il n'y en avait pas quelques centaines de plus — couvraient le territoire où Bryan était le plus fortement installé. « Je tenais à vous le dire », conclut Dreyer, en essuyant la sueur de son front. Il se sentait honteux.

— Je ne suis pas pour Bryan, continua-t-il, mais je n'ai pas voulu cela. Les élections peuvent-elles être libres quand on fait comprendre aux gens que si leur candidat est élu, ils perdront leur ferme et tout ce qu'ils possèdent ?

— Je ne sais pas ce que c'est que des élections libres, répondit Altgeld, mais je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Et moi, je suis heureux de vous l'avoir dit. Ceci restera entre nous, naturellement.

— Tout à fait entre nous, naturellement.

VIII

Vers le soir, cela commença à se calmer. Il ne restait que Darrow, Schilling, Martin et Mac Connell. Une heure plus tôt, Altgeld avait dit à son secrétaire :

— Bill, c'est fichu. Nous n'avons pas une chance sur un million. Vous feriez aussi bien de rentrer à Springfield et de mettre mes affaires à jour. Emma veut rentrer immédiatement et je ne l'en blâme pas.

Un journaliste vint lui demander s'il attendait l'annonce des résultats.

— Je n'ai aucun doute quant aux résultats, répondit-il en souriant. J'ai l'intention de dormir.

C'est ce qu'il déclara également à Mac Connell et ce fidèle ami lui répondit :

— Vous avez raison, Pete. Nous n'avons rien à fêter.

— Mais nous avons appris quelque chose.

— Peut-être, peut-être pas. Cette élection n'est pas la dernière. Il y en a une tous les quatre ans. Les suivantes se passeront peut-être comme d'habitude, mais en admettant qu'un jour, ils essaient de lutter, croyez-vous qu'ils feront mieux que nous ?

— Si seulement je savais contre quoi nous luttons. Darrow ne croyait pas à l'échec.

— Vous sous-estimez le peuple, insistait-il. Vous êtes tous pareils. Vous sous-estimez le peuple. Barnum n'avait certainement pas tort de prétendre qu'un imbécile naît toutes les secondes, mais, tout de même, le peuple apprend parfois.

Altgeld, détendu au fond d'un fauteuil, sourit à Emma qui le regardait avec inquiétude.

— Je vais très bien, ma chérie. Non, Clarence : M. Bar-

num est un homme superficiel et stupide. Oui, je l'ai rencontré, mais celui qui parle ainsi du peuple n'est pas un homme bien. Nous n'avons pas affaire à des imbéciles mais à des hommes et à des femmes qui pensent et réagissent normalement. Malheureusement, ils ont peur et manquent d'organisation. Je ne les blâme d'ailleurs en rien. Tout ce que nous avons fait va rester inutile si nous ne comprenons pas ce qui s'est passé.

— Nous pouvons encore vaincre, répéta Darrow.

— Non, répliqua Altgeld assez sèchement. C'est impossible. Nous avons été battus dès le départ, mais nous ne le savions pas parce que nous ne savions ni ce que nous combattons ni comment le combattre et... nous l'ignorons encore.

Schilling s'en alla, les larmes aux yeux.

— Allez vous coucher, dit Emma en l'embrassant, et faites attention : vous avez des poches sous les yeux.

Clarence Darrow partit avec lui. La nuit était venue. Le ciel était illuminé par d'immenses feux de joie. Ils s'approchèrent de la fenêtre. Joë Martin avait fort peu parlé jusque-là. « Bande de péquenots et de putains », jura-t-il tout bas afin que Mac Connell l'entendit mais non pas Emma. Le juge mit son bras sur l'épaule d'Altgeld et lui souhaita bonne nuit. Emma l'accompagna jusqu'à la porte, laissant les deux hommes près de la fenêtre. Ils restèrent silencieux jusqu'à son retour, puis Martin murmura :

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, dans les cartes ou les femmes ou autre chose. J'ai connu des aristocrates américains dont l'amusement favori était de se faire mettre des diamants dans les dents ; mais vous, je crois que le vôtre c'est de vous taper la tête contre les murs.

Le ton de sa voix n'était pas sarcastique, mais plutôt plein de regret.

— Vous avez pensé depuis le début que nous n'avions aucune chance ?

— Pas la moindre, avoua Martin.

— Et vous ne savez pas pourquoi j'ai agi ?

— Si, je le sais, répondit Martin avec lassitude. Je le sais, Pete, bien sûr et puis après ?... Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi. Les puissants écraseront les faibles, les hommes auront faim et crèveront et je ne miserai pas vingt cents sur la valeur d'un idéal ou d'un sentiment chrétien. Et s'il y a de plus grands menteurs que les cochons à qui appartiennent notre presse libre, ce sont bien ces sacrés curés qui parlent en chaire et vous coupent méthodiquement le cou. Je n'ai rien à voir avec vos syndicats. Ce sont ceux à qui appartiennent les canons, les écoles, les églises et les usines qui paient et vous les avez laissé vous crucifier...

Il prit son chapeau, son manteau et, peu après, s'en alla. Emma fit monter à dîner. Elle fut étonnée de voir son mari manger autant. Il semblait être débarrassé d'un grand poids. Il ne parla plus de l'élection et quand elle suggéra de faire débrancher le téléphone et de ne plus laisser monter de messages, il acquiesça avec plaisir. Ils mangèrent bien ; puis Altgeld s'enfonça dans un fauteuil et allongea ses pieds sur un siège.

— J'aimerais que tu me lises quelque chose, dit-il, je ne sais pas très bien quoi.

Elle alla chercher un exemplaire de *Huckleberry Finn* qu'elle avait dans sa chambre et se mit à en lire des passages. Ils connaissaient tous deux le livre. Il lui réclama le passage où on parle du duc et du roi, puis celui où il est question de vendetta. Au bout d'une heure, il s'endormit à demi. Elle l'aida à se coucher et, aussitôt au lit, il s'endormit.

Emma ne parvenait pas à dormir. Elle s'assit auprès de la fenêtre, regarda les lumières de la ville et se mit

à penser à des tas de choses et à rien. L'élection lui semblait appartenir à un lointain passé et il semblait y avoir encore bien plus longtemps que les journaux avaient parlé d'un leader ouvrier du nom de Parsons qui allait être pendu. Quand donc avait-elle lu cette histoire de dîner chez un millionnaire new-yorkais ? Un cheval y avait été l'invité d'honneur et tous les invités avaient emporté, en souvenir, un fer à cheval en diamants de plusieurs milliers de dollars. Elle n'en tirait motif ni à comparaison ni à réprobation. Elle pensait à une chose, puis à une autre, tout en regardant la ville incroyable, cette ville sortie, tout comme son mari, des prairies désertes et des forêts, cette ville aussi remplie d'inquiétude et d'incertitude que lui et cependant aussi incroyablement forte et réelle que lui.

Ils apprirent le lendemain que Mac Kinley avait été élu président des États-Unis et John Tanner gouverneur de l'Illinois, bien qu'Altgeld ait obtenu, en Illinois, plus de voix que Bryan. Altgeld se montra à peine ému de la nouvelle et déjeuna d'œufs au bacon et de petits pains chauds.

— J'ai dû dormir comme une bûche, dit-il à Emma. Je me sens à merveille.

Il ne put même pas se retenir de rire en entendant la voix sinistre que prit Schilling au téléphone.

— Allez dormir, lui dit-il. On dirait que vous avez veillé toute la nuit. A quoi donc vous attendiez-vous ?

— Mais nous sommes battus. Est-ce que vous vous en rendez compte ?

— Nous sommes battus, c'est exact. Allez dormir. Vous y penserez après.

Puis il demanda à Emma :

— Tu as les billets ?

Elle acquiesça de la tête. Il proposa de faire une promenade le long du lac avant le départ.

— Tu sais qu'il nous faudra bientôt revenir vivre ici ? Tu n'es pas déçue ?

— Pete, répondit-elle. J'aurais donné cinq ans de ma vie pour que tu gagnes cette élection.

Il la prit dans ses bras avec une tendresse qu'il ne lui avait pas montrée depuis longtemps.

IX

Les réactions furent très diverses, car les gens en comprenaient plus ou moins clairement la signification.

Quand Schilling, qui n'avait pas pu dormir, vint le voir, Gene Debs lui dit :

— Il est donc arrivé ce que je prévoyais ?

— Oui. Vous allez peut-être en rire ?

— Non, Schilling. Je n'en ai pas envie... Vous avez marché avec ces gens-là parce que c'était la solution la plus facile et que Parsons est mort depuis longtemps.

— Mais, bon Dieu, quel rapport cela a-t-il ?

— Vous nous avez laissé tomber, mais quand vous êtes revenus vers nous, nous étions toujours là. Bon, avons-nous dit, voilà un type honnête, nous allons le soutenir. Mais maintenant nous allons pousser notre propre charrue. Ils nous ont montré leur force. Nous allons maintenant leur montrer la force de l'ouvrier. Nous sommes forts, nous aussi, Schilling, et nous apprenons à nous battre.

— Alors, vous le mettez dans le même sac ?

— Mais non, Schilling. De quoi parlez-vous ?

Schilling était fatigué et les mots ne lui venaient pas. Il fixa l'homme, mesura sa haute taille, fit signe qu'il avait compris et s'en alla. Une fois dans son lit, il put enfin laisser libre cours à ses larmes. Il pleura pour la première fois depuis longtemps. Mais Debs, assis à la table de cuisine du pauvre logis qui était sa demeure, ne pleurait pas.

Le visage dur, le menton dans les mains, il lisait la *Chicago Tribune* ouverte devant lui : Altgeld y était odieusement décrit : « Ses sympathies criminelles, ses tendances anarchistes, sa défense du mal, l'aide et la protection qu'il accordait aux théories d'un Debs, à la liberté de l'émeute... » et ainsi de suite. Mais Debs ne pleurait pas et ses yeux restaient froids.

Quelque temps auparavant, quelqu'un avait dit à Debs que, quoi qu'il arrivât à Pete Altgeld, l'avenir lui donnerait raison. L'avenir dirait où était la vérité mais, aux yeux de Debs, l'avenir était un espoir lointain. Il laissait la vérité abstraite aux philosophes. Lui, il était impatient et amer. Il entendait un enfant crier de faim à travers la mince cloison. Le lundi précédent, il était allé à l'enterrement de Johnny Ames, un chef syndicaliste des entrepôts, mort de tuberculose et à la suite aussi de trop de coups, trop de travail, trop de sous-alimentation. Que d'autres attendent le jugement de l'histoire ! Quant à lui, il avait vu les corps bleus de toute une famille polonaise morte de froid, dans un fossé au bout de la ville. Qu'on vienne lui dire que nul ne mourait de faim dans ce pays ! Il pensait à trop de gens dont toute la vie n'avait eu d'autre mobile que la faim.

Les doigts longs de ses mains durcies par le travail tournaient les pages du journal. Il lisait avec une attention passionnée.

A la même heure, la fête se terminait au Club de l'Union et le soleil se levait sur une autre journée. Cela avait été une fête extraordinaire et les petits potentats de Chicago avaient perdu toute réserve. On dit que la réaction à la peur s'exprime de plusieurs façons et il semble qu'elle aille jusqu'à pousser des banquiers ventrus à jouer à saute-mouton entre eux. Ceci se passait au début de la soirée et les gros bouchers, les hommes de l'acier, les banquiers, les boursiflicoteurs en étaient aux plaisirs innocents. On s'attendait à la victoire mais elle n'était pas encore acquise.

Quand elle le fut, le champagne se mit couler à flots et l'on servit à souper : beefsteak, venaison, faisans, dindes truffées et desserts. Ce fut alors que l'on commença vraiment à s'amuser. On se souviendrait de cette fête. Le danger était passé et l'on ne peut en vouloir à personne d'avoir besoin de détente.

Ceux de la ville et de la campagne se détendirent aussi. L'instant d'excitation était passé. C'en était fini de l'élection et la République était encore debout. A quoi cela rimait-il de parler de perte de la liberté ? Les citoyens de Chicago voyaient à leur réveil toutes choses à leur place. Les ombres étaient à la leur, le parfum du café était le même, et le son des voix n'avait pas changé.

X

Il fallait maintenant qu'Altgeld fit une déclaration. Ils vinrent à nouveau le trouver, comme lors de la nomination de Bryan. Bryan, lui-même, téléphona pour demander d'un ton désespéré :

— Que devons-nous faire maintenant ?

— Attendre la prochaine occasion, tirer profit de ce que nous avons appris.

Mais il n'était pas très certain lui même de ce qu'ils avaient appris. Quand il dut écrire sa déclaration, les mots qui lui vinrent sonnaient faux malgré leur violence : « *N'oubliez pas qu'il y a six mois notre grand parti était sans force. Il avait été livré aux voleurs et aux gens des monopoles par le président Cleveland...* »

Il la lut à Emma.

— Aux voleurs ? demanda-t-elle.

Le mot était trop emphatique. Il le remplaça par « *profiteurs* ». Mais il écrivait sans assurance.

« *Il puisa des forces nouvelles, se libéra de la domination des trusts...* »

— Très bien, le rassura Emma. N'aie pas peur.

Le mot était plutôt curieux et il la regarda longuement. Lui avait-elle jamais dit de ne pas avoir peur ?

— Je sais que tu n'as peur de rien, Pete. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Mais quoi alors ?

— Je ne veux pas que tu te sentes battu.

Mais chaque mot lui faisait sentir davantage le poids de la défaite. Quand il écrivit, parlant de son parti : « *Il chassa de son sein la vermine politique, proclama à nouveau les principes démocratiques et épousa la cause de l'humanité souffrante* », il ne put s'empêcher de murmurer : « Ou dirait du Bryan. »

Il se reconnut davantage quand il écrivit : « *Il eut à lutter contre toutes les banques, tous les trusts, tous les syndicats patronaux, tous les grands journaux.* » Cela au moins était la pure vérité et, quel que fût son avenir ou celui du parti, il pouvait affirmer que pour une fois, en tout cas, les démocrates avaient combattu bravement envers et contre tout. Il écrivit avec amertume : « *Il eut à lutter contre tout ce que l'argent peut acheter, contre tout ce que l'on peut débaucher, tout ce que la peur de la faim peut contraindre...* »

En lisant sa déclaration à Emma, les faits devinrent encore plus évidents. Leurs adversaires avaient bénéficié de toutes les chances. Ils avaient vaincu tout simplement parce que la richesse du pays était de leur côté.

— J'ai passé la journée, dit-il tristement à sa femme, à bercier l'illusion que dans quatre ans le peuple aura compris. Mais dans quatre ans, ils fermeront encore les usines.

Il finit de rédiger ce qui allait, plus tard, être appelé le manifeste de la démocratie. Mais pour lui, c'était l'aveu d'une défaite.

XI

Il ne restait plus que deux mois. Ils avaient passé quatre ans dans la résidence du gouverneur et au moment d'emballer, Emma eut un accès de désespoir. Son mari était le genre d'homme qui accumule. Les livres formaient des rangées impressionnantes et il n'avait jamais le courage d'en jeter aucun. Il collectionnait journaux et revues en proclamant qu'on ne pouvait jamais savoir quand on en aurait besoin. Brand Whitlock aida Emma à en faire un tri. Altgeld semblait indifférent. Il leur dit de garder ce qui leur semblait utile et de jeter le reste. Il endossait soudain son manteau et son foulard et s'en allait se promener lentement dans le parc. Cela désespérait Emma et elle demandait souvent au jeune Whitlock d'aller le rejoindre. « Vous savez qu'il est très malade », disait-elle pour s'excuser, tout en pensant que son mari aurait été furieux s'il l'avait entendue. Brand s'élançait alors en se demandant comment entamer la conversation, mais Altgeld, qui l'aimait beaucoup, le recevait invariablement d'un : « Hello, jeune homme. Quoi de neuf aujourd'hui ? »

— Les journaux disent que la guerre avec l'Espagne est presque certaine. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

— Et vous galopez dans le parc pour venir me raconter ça ?

— Eh bien, pas exactement. C'est-à-dire que...

— Ça va, Brand. Bien sûr qu'il y aura la guerre avec l'Espagne. C'est le commencement. Il va y avoir pas mal de guerres. Ça commence. On va faire couler tant de sang que notre guerre entre le Nord et le Sud prendra l'air d'une escarmouche.

— Mais pourquoi, pourquoi ?

— Pourquoi voulons-nous Cuba ? Je vous le demande. Pourquoi voulons-nous les Philippines et Puerto-Rico, à votre avis ? Et quand serons-nous satisfaits ? N'en parlons pas. Parlez-moi de vous. Et quand vous venez vous promener avec moi, ne vous fatiguez pas à chercher des sujets de conversation adéquats.

— Bien, monsieur.

— Et venez me voir à Chicago. C'est un homme nouveau qui quitte cette maison.

Mais c'était pure bravade. Chicago n'était qu'une nouvelle étape, quoi qu'il n'eut pas précisément l'impression d'aller quelque part.

Il mettait ses affaires à jour, mais un peu à la façon d'un automate. Ses créanciers se présentèrent et il fut étonné de découvrir à quel point il s'était endetté, à quel point il était pauvre. Loin d'avoir augmenté sa fortune, le fait d'être gouverneur de l'Illinois lui avait pris presque jusqu'à son dernier sou. A mesure que les chiffres s'alignaient, il se demandait comment, en admettant qu'un homme pauvre fut élu à des fonctions officielles, il pouvait s'en tirer sans participer à l'entreprise générale d'escroquerie que la plupart considérait comme toute naturelle. Il ne s'était jamais laissé aller à cela, non pas parce que ses principes le lui interdisaient, mais bien parce qu'il avait toujours éprouvé un profond sentiment de mépris pour une telle bassesse.

Il classa ses affaires, les rangea, se lava les mains et alla annoncer à Emma qu'ils étaient pauvres. Mais il eut un peu honte quand il dut ajouter :

— Nous ne mourrons pas de faim. Je suis encore capable d'être avocat et je pense avoir quelques amis.

— Je suis heureuse.

Il comprit ce qu'elle signifiait. Il fallait se débarrasser d'une chose après l'autre. Au tour de l'argent, maintenant.

— Nous serons libres, dit-elle. Nous allons pouvoir

faire des tas de choses dont nous avons envie, n'est-ce pas, Pete ?

Il ne s'agissait pas de voyages, cette fois, ni de longues après-midi de repos au soleil. Elle voulait vraiment dire qu'ils seraient libres de parler de tout, de mourir de faim, d'aller en prison ou de se promener au bord du lac aussi souvent qu'ils en auraient envie. Ils seraient libres de trouver leur voie.

Il passa son bras autour d'elle.

— Je suis un vieil homme, Emma, lui dit-il, et, si j'étais très croyant, je dirais que je meurs par où j'ai péché. Tu sais que j'ai regardé les femmes des autres. C'est rassurant. Oui, j'ai de la chance.

Quand Buck Hinrichsen vint présenter ses condoléances, il éclata :

— Au diable tout cela, dit-il. Je n'ai pas le cœur brisé, Buck. Ne faites pas cette tête-là.

— Je regrette seulement que vous ne soyez pas né dans ce sacré pays.

— Cela ferait-il de moi un Américain, Buck ?

— Cela ferait de vous le président.

— Vous racontez des histoires. Je vous ai dit que je m'en fiche. Je ne veux pas être plaint. Je commence à ouvrir les yeux. Savez-vous, Buck, ce que c'est que de se sentir libre ? Evidemment pas. La seule vraie liberté est de savoir ce qui reste à faire et je suis sur le point d'y arriver.

C'est avec bonne humeur qu'il écrivit son message d'adieu pour l'intronisation de Tanner, soulignant les choses qu'il voulait qu'on remarquât, qu'on se rappelât. La mort est, entre autres choses, la connaissance douloureuse de devoir laisser des choses à demi faites, à demi dites, ouvertes à toutes les interprétations, à tous les mensonges et, surtout à la mauvaise foi.

Le Dr Arbady, de Chicago, un de ses bons amis, lui avait dit, peu de temps auparavant :

— Vous me posez brutalement la question, Pete. Je vous répondrai sans ambages. Ataxie locomotrice, cela veut dire que vous êtes en train de mourir. C'est un peu vague, mais pas autant qu'il semble. Tout le monde commence à mourir à partir d'un certain âge, vers trente, trente-cinq ans : c'est le versant descendant, mais certains vivent jusqu'à cent ans. Dans votre cas, le processus est accéléré. Votre démarche en est un signe, vos faiblesses, vos vomissements en sont d'autres symptômes. Peut-être avez-vous encore dix ans à vivre. C'est possible, je ne dis pas que ce soit probable. A votre place, je ferai vite ce que j'ai à faire. Et tôt chaque jour.

Il avait remercié Arbady et avait suivi ses conseils. Et quand il eut surmonté, au moins partiellement, la peur qui le paralysait, la proximité de la mort ne lui parut plus tout aussi inacceptable. Il tirait, en tout cas, une satisfaction réelle de toutes ses actions, comme par exemple de ce message d'adieu, qu'il lut à Emma avec lenteur et non sans emphase.

— Je suis ravie que tu puisses dire tout cela, apprécia-t-elle.

Mais il n'eut pas à parler. Il resta assis à la tribune, à côté du gouverneur Tanner et, pour la première fois, le gouverneur sortant d'un État dut se taire. Le discours si soigneusement préparé resta dans sa poche. Le nouveau gouverneur s'excusa ensuite.

— Je suis navré, Altgeld, dit-il, mais nous n'avions pas le temps. Dommage que vous n'ayez pu parler, mais vous comprendrez, n'est-ce pas ?

— Je comprends parfaitement, répondit Altgold en souriant.

Ils rentrèrent à Chicago, les mains nettes. Joë Martin était seul à les attendre sur le quai de la gare. Il les serra dans ses bras.

Le vent arrivait du lac, froid et sec. Ils traversèrent les rues de la ville sous un ciel transparent.

XII

Il n'avait que cinquante ans, mais c'était un vieil homme. Ses amis venaient parfois demander à Emma s'ils pouvaient faire quelque chose pour lui. Elle hochait seulement la tête. Les journaux l'attaquaient toujours, mais il ne semblait plus avoir la force ni le désir de leur répondre. Ils l'appelaient maintenant « le communiste de l'Illinois ». Le mot était, paraît-il, du jeune et brillant Teddy Roosevelt. Dangereux alors qu'il était gouverneur et savait répondre féroce ment aux attaques, Altgeld-le-rouge, citoyen privé, était pour eux une proie toute désignée. Le jour où il déclara à un journaliste que le principe de l'entreprise privée était peut-être mauvais, le journal publia un énorme gros titre : « Altgeld lance un appel à la Révolution. » Quand il plaida sa première affaire, le juge le regarda avec hostilité. Il gagna le procès malgré le tribunal et sans que ce dernier cachât son animosité. Ce qu'il lui restait d'argent fondit comme neige au soleil. Banquiers et prêteurs de Chicago arboraient leur sourire le plus désagréable. « Payez-nous », réclamaient-ils. Qu'ils fussent républicains ou démocrates, peu leur importait qu'il ait tout dépensé pour le parti. Quand Joë Martin le força à accepter trente-cinq mille dollars, Altgeld lui dit :

— Vous savez, Joë, que je ne vivrai pas assez longtemps pour pouvoir vous les rendre. J'ai perdu la manière de gagner de l'argent.

— Il y a longtemps que vous me les avez rendus, répondit Joë.

Mais cet argent fondit comme le reste. John Lanehard, son cousin et associé, mourut en lui laissant de nouvelles dettes et il se débrouilla pour les payer. Il ne s'agissait plus

de devenir riche, mais de devenir pauvre avec élégance.

Il lisait beaucoup. Emma avait réorganisé leur maison de Chicago — tout ce qui leur restait — et sa bibliothèque lui offrait de quoi s'éduquer. Il voulait tout savoir de ce qui s'était passé depuis cinquante ans. Les discours toujours identiques des réformateurs, les documents sur John D. Rockefeller, Jim Fisk, Vanderbilt, Lelan Stanford, Phil Armour, J. P. Morgan et les autres ne lui suffisaient plus. Il savait parfaitement ce qui s'était passé pour l'avoir vu de ses propres yeux à Chicago. Il tenait à savoir pourquoi cela s'était passé, pourquoi une aussi grande nation s'était trouvée pieds et poings liés entre les mains de ces gens-là et pourquoi, maintenant, sous leur impulsion, cette nation entreprenait la conquête impérialiste du monde.

Il dut participer à l'élection du maire. Les démocrates présentaient Carter Harrison, dont le père avait été maire lors de la pendaison des condamnés de Haymarket. On demanda à Altgeld de soutenir cette candidature. Il le fit mais sans l'enthousiasme d'autrefois, avec plutôt une curiosité d'homme de science. Les deux partis se ressemblaient autant que s'ils n'en avaient formé qu'un seul et la victoire des démocrates ne changeait rien au fait qu'ils avaient jeté aux orties l'idéal pour lequel il avait combattu.

Son attitude à l'égard de la politique n'était pas faite de cynisme mais plutôt de colère. Ainsi, le rite antique pouvait être accompli par ces hommes aux yeux et au cœur froid qui régnaient sur des empires industriels plus immenses qu'aucun roi n'en eût jamais. Ils consentaient à observer ce rite, le premier mardi qui suit le premier lundi de novembre afin de pouvoir régner en toute tranquillité sur leurs empires. Et pour que le rite fût correctement observé, les politiciens dans son genre se battaient à leur place, en modernes gladiateurs. Mais ils mangeaient tous à la même mangeoire et vivaient dans la même enceinte.

Quand le *Maine* fut coulé, il ne s'étonna pas des cris de guerre qui retentirent d'un bout à l'autre du pays. Il commençait à comprendre, pas entièrement mais de plus en plus clairement, cependant, et sortait peu à peu de sa léthargie. Il s'éveilla bientôt tout à fait et Emma se trouva traînée à des réunions, au théâtre, à certains dîners. Les gens, des gens étrangers, recommencèrent à défiler. Il se sentait des forces nouvelles. Aussi quand Darrow et Schilling vinrent lui proposer de créer un troisième parti en vue des prochaines élections locales, était-il prêt à les écouter.

— Mais ne partez pas à moitié prêts, dit-il calmement à Darrow. La lutte sera dure, meurtrière et je ne crois pas que nous serons vainqueurs. Mais il faut bien commencer quelque part. Nous commencerons ici.

— Vous acceptez d'être candidat ?

— C'est d'accord, mais n'oubliez pas ce dont nous disposons. Je suis ruiné.

Puis se tournant vers Schilling :

— Je voudrais rencontrer Debs, dit-il. Est-ce que vous pouvez nous arranger cela ?

— Ici ?

— Ici ou ailleurs, cela m'est égal.

XIII

Ils étaient dans la cuisine de Debs, un pichet de bière entre eux et deux verres sur la table. Le chapeau et le manteau d'Altgeld étaient sur une chaise et un petit chien noir cherchait la main de Debs. Ça sentait le chou. Un livre bon marché était ouvert près d'une bouteille d'encre et de deux morceaux de pain sec sur une assiette. Ils venaient de se serrer la main et se regardaient.

— Nous aurions dû nous rencontrer depuis longtemps, avança Altgeld.

Debs ne broncha pas. Il versa la bière dans les verres, soigneusement, sans en perdre une goutte.

— Je n'en suis pas sûr, dit-il.

— Je voudrais vous parler sérieusement, Debs, mais il faut que vous ayez confiance en moi. Ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Sans doute avez-vous vos raisons ?

— J'ai mes raisons.

— Est-ce que cela vous ennuerait de ?...

— Pas du tout. D'une façon générale, je n'ai pas confiance en votre espèce. Je n'ai confiance ni dans les avocats, ni dans les riches et je ne les aime pas. Je n'aime pas les serviteurs des trusts, de la Standard Oil, de la Carnegie, etc... En ce qui vous concerne, vous avez été gouverneur, n'est-ce pas ? Eh bien, y a-t-il eu amélioration depuis ?

— Non, c'est pire.

— Un peu de bière ? demanda Debs. Altgeld acquiesça. Ils burent une gorgée.

— Est-ce que cela se serait mieux passé si vous aviez été gouverneur ? demanda Altgeld.

— Peut-être.

— Pourquoi m'avez-vous soutenu ?

— Vous étiez le moindre des maux, c'est la seule raison.

— Et vous pensez que si Bryan avait été élu, si j'avais été élu moi-même, cela n'aurait pas mieux été ?

— Exactement, répondit tranquillement Debs. Pas mieux. Nous aurions été en guerre avec l'Espagne un jour ou l'autre. Peut-être les démocrates auraient-ils été un peu plus chers à acheter, mais ça n'aurait pas coûté plus que les dix millions de dollars dépensés sur Mac Kinley.

— Vous êtes socialiste, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas un secret, dit Debs.

— Et le socialisme vous paraît le seul espoir ? Vous ne croyez pas que le capitalisme puisse produire quoi que ce soit de bon ?

— Il est difficile de vous répondre par un simple oui, dit Debs en souriant pour la première fois. Le capitalisme amène certes quelques progrès et vous le savez. Inutile que je vous fasse un dessin. Autrefois, il n'y avait pas de chemins de fer et maintenant il y en a. Il est vrai que cent mille hommes, probablement, sont morts à la tâche, que ça a commencé par l'octroi aux entrepreneurs d'un milliard d'acres de terre, que les voies ont été construites plutôt par des ignares que par des ingénieurs et qu'il a fallu reposer la plupart des lignes. Il est vrai que les rails s'usaient comme du fromage, qu'il y a eu pendant longtemps soixante-seize écartements différents et que, pendant vingt ans, pas un train n'est arrivé à l'heure. Il est vrai que Dieu sait combien de voyageurs ont été tués et que plus de cinq mille cheminots sont tombés dans des conflits sociaux ; mais nous avons le chemin de fer et ça c'est un progrès, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, avança prudemment Altgeld ne sachant si Debs se moquait de lui, l'appréciait ou était totalement méprisant.

— Est-il possible d'éliminer tout le mal par des lois ? Peut-être ! C'est pourquoi je suis socialiste. Non pas que je veuille provoquer une révolution ou la Commune, comme la *Tribune* prend plaisir à le répéter, mais... peut-être. Je ne sais pas s'ils nous laisseraient prendre le pouvoir même si nous obtenions dix millions de voix aux élections. Ça leur appartient. Ça leur appartenait du temps où vous étiez gouverneur. C'est pour cette raison que votre milice nous a tiré dessus quand nous nous sommes mis en grève. Vous voulez que j'oublie cela, Altgeld ?

— Je ne vous le demande pas. Je sais ce que j'ai fait.

Il me fallait respecter mon serment et faire respecter la loi.

— Leur loi !

— La loi de l'État. Je n'en suis pas fier, j'en ai même honte, mais j'ai fait ce que je devais faire. Si la loi est mauvaise, il faut en changer, c'est tout.

— Vous tournez le problème.

— Et alors ! s'écria Altgeld. Je ne suis pas socialiste, Debs. Vous devez savoir cela, si tout le monde l'ignore.

— Je le sais.

Il hésite un instant, vida son verre et dit tranquillement :

— Mais qui vous suit, Altgeld ? Vous essayez de vous tenir à égale distance des extrêmes, mais qui vous suit ? Vous essayez de vivre en paix avec leur système pourri. Pourquoi ? Vous êtes le premier depuis Lincoln à savoir parler au peuple, à ne pas le mépriser et à être aimé du peuple. Car il vous aime, il a confiance en vous. Vous auriez pu devenir un Fisk, un Gould ou un Armour, mais vous ne l'avez pas voulu. Nous ne sommes plus, hélas, au temps de Lincoln. Quand les gars sont partis en guerre, que leur uniforme leur fondait sur le dos et que leurs fusils leur éclataient entre les mains, c'était différent. Aujourd'hui, Altgeld, plus moyen d'être Lincoln. Il n'y en aura plus, c'est fini. Nous ne sommes pas en démocratie, mais en oligarchie. Si vous n'avez pas compris ça le jour où ils ont fermé les usines, vous ne le comprendrez jamais. Vous étiez présent. Vous avez vu Mac Donald vendre la concession des autobus pour quatre-vingt-dix-neuf ans, vous avez vu ce qui s'est passé chez Pullman. Mais à quoi bon parler ? Vous avez gracié les anarchistes, non ?

Altgeld acquiesça, le visage froid comme un masque, les yeux fixés sur Debs.

— Venez à nous, plaida Debs.

La glace était rompue. Debs avança son visage au-dessus

de la table. Ses doigts puissants en agrippèrent le bord. Il passa sa langue sur ses lèvres et tous les muscles de son visage crièrent son désir de convaincre.

— Venez à nous, Altgeld, répéta-t-il. L'Amérique a donné la démocratie au monde, elle lui donnera le socialisme. Le monde est en marche vers la vie telle que Dieu la créa pour l'homme et les ouvriers bâtiront des palais auprès desquels vos demeures sembleront des masures. Nous créerons une république des ouvriers et paysans où tous seront libres et égaux. Un monde sans chômage où les enfants grandiront dans la propreté et la décence. Ce sera un pays magnifique ! Bon Dieu, Altgeld, pourquoi rester avec eux ?

Le visage d'Altgeld n'exprimait rien, aucune réaction.

— Je ne suis pas socialiste, Debs, dit-il paisiblement. Voilà la vérité. Je suis un mourant qui n'a rien à cacher ni à craindre. Je ne suis pas avec vous. Je ne le peux pas.

Il ne s'expliqua pas mais sa voix sèche et râpeuse exprimait presque de l'angoisse. Debs comprit pourquoi les gens aimaient cet homme : Altgeld représentait la fin de quelque chose. On devinait, dans son ombre, la majesté des forêts abattues, la ligne ondulante de la frontière, la démocratie des démocraties où rien n'est impossible. Et pourtant, à cet instant précis, Debs avait pitié de lui et le haïssait à la fois. La glace s'était reformée. Il n'y avait plus que deux hommes face à face à une table de cuisine.

— Vous savez pourquoi je suis venu, dit finalement Altgeld.

— Schilling me l'a dit.

— Que pensez-vous d'un troisième parti, Debs ?

— Je vous l'ai déjà dit. S'il en faut un, ce doit être un parti socialiste et rien d'autre.

— Cela signifie sans doute que vous ne soutiendrez pas ma candidature indépendante à la mairie ?

— Nous vous soutiendrons, déclara Debs avec lassi-

tude. Nous vous avons soutenu quand vous étiez gouverneur. Nous vous soutiendrons aussi longtemps que vous serez candidat. Ce pourquoi je combats n'est pas pour demain et, en attendant, il faut vivre.

Ils se serrèrent la main et Altgeld s'en alla. Debs regarda ce petit homme, faible et traînant les pieds, s'enfoncer dans l'ombre.

XIV

Altgeld était comme un enfant qui a des sautes de température.

— Je ne serais pas plus content si j'avais été nommé candidat à la présidence, disait-il à Emma.

Il était libre, tout à fait libre, pour la première fois de sa vie. Il avait l'impression de respirer de l'air frais après être resté enfermé dans une pièce enfumée, de quitter une prison pour la liberté. Quand Bathhouse John, maintenant son adversaire, lui dit : « Mais c'est impossible, tout à fait impossible », il lui répondit : « Vous allez voir si c'est impossible. » Il en oubliait qu'il était malade et jusqu'aux prédictions du Dr Arbady. Quand la *Tribune* écrivit : « *Le diable mérite d'être puni et il est évident que John P. Altgeld est l'un des hommes les plus roués d'Amérique* », il répondit par une première conférence de presse. Il s'occupa lui-même des cigares : de magnifiques perfectos. Il avait convoqué des représentants des hebdomadaires ouvriers aussi bien que des grands quotidiens. Joë Martin servait à la fois de portier et de comité de réception. Emma s'occupa des boissons. En attendant et pour cacher sa nervosité, il fit à sa femme et à ses amis un exposé sur la presse :

« Si le patron est contre moi, mais que le journaliste m'apprécie, cela vaut beaucoup mieux que le contraire. Ils ont, évidemment l'intention de m'avoir et de me mettre sur des charbons ardents, mais regardez ce qui arrive à Teddy Roosevelt, l'enfant chéri des trusts : je ne crois pas qu'il y ait un seul journaliste qui ne le connaisse pour ce qu'il est : un imbécile, une outre vide et cela se voit dans ce qu'ils écrivent sur lui. »

On introduisit les journalistes dans son bureau et ils le retrouvèrent tel qu'ils l'avaient connu, le menton dans les mains, les yeux bleus étincelants.

— Vous reprenez le harnais, monsieur le gouverneur ?

— Je ne l'ai jamais quitté, dit-il, cherchant à les déridder. Je n'ai pris que de toutes petites vacances.

— Quel effet cela fait-il de se sentir seul ?

— Seul ? Prenez donc un cigare, jeune homme, dit-il en avançant la boîte. On disait autrefois de Daniel Boone qu'il n'était jamais seul où qu'il fût. Non pas seulement parce qu'il se sentait chez lui dans les bois, mais parce qu'il était parfaitement heureux où qu'il se trouvât. C'est exactement ainsi que je me sens.

— Que pensez-vous de la régie, des autobus et du gaz ?

— Nos services publics profitent à des intérêts privés. Ceux qui l'ont permis sont des bandits. Je vous autorise à me citer, messieurs. Ces concessions pour cinquante-cinq et quatre-vingt-dix-neuf ans sont une honte. Je n'accorderai pas de concessions pour plus de dix ans, en tout cas pour un temps limité, et les services publics seraient ensuite rendus au public.

Un journaliste travailliste demanda :

— Que pensez-vous du droit de grève et du droit de réunion ?

— Dans la mesure où cela dépend du maire, je les considère comme inviolables. Ils ne doivent subir aucune limitation sauf d'ordre pratique : circulation, transports, etc...

La rue appartient au peuple de la ville, et s'il veut y faire grève ou s'y réunir, il en a fichtrement le droit.

— Cela vaut-il aussi pour les communistes et les anarchistes ?

— Cela vaut pour tous les citoyens de Chicago, quelle que soit leur race, leur couleur ou leur appartenance politique.

— Cela signifie-t-il que vous n'avez plus confiance dans le parti démocrate ?

— Non. Plus il y aura de voix pour les indépendants, plus le parti en profitera.

— Que pensez-vous de la guerre, monsieur le gouverneur ?

— Je suis partisan de l'indépendance cubaine et j'aimerais que l'armement américain permette à Cuba d'obtenir son indépendance, mais je pense que l'annexion des Philippines, des îles Hawaï et Sandwich sont une honte et un pas de plus sur le chemin de l'impérialisme américain.

Il continua sur ce ton. Pour la première fois il n'était lié par rien et pouvait parler en toute liberté, dire ce qu'il pensait, ce pour quoi et contre quoi il était.

Quand il tint conseil avec Sam MacConnell, Clarence Darrow, George Schilling, Joë Martin et Eugène Debs, on parla tout aussi librement. C'était une bouffée d'air frais comme il n'en avait jamais respiré. Ils utilisaient soigneusement et sagement le peu d'argent qu'ils avaient. Harrison, le candidat démocrate, et Carter, le républicain, s'étaient lancés dans une campagne sauvagement anticommuniste et antisocialiste et couvraient Altgeld d'invectives. Au lieu d'y répondre, il voua ses forces à l'exposé de son propre programme dans une série de conférences et de meetings populaires.

Il avait toujours écrit ses propres discours. Mais aujourd'hui qu'il avait à parler vingt à trente fois dans la même

ville, ce qui exigeait pour le moins de la diversité dans la documentation, il lui fallait continuer à plaider, autant pour pouvoir payer ses factures que pour alimenter sa campagne. Il se levait très tôt et écrivait pendant le déjeuner. Emma lui servait d'auditoire d'essai et de critique. Puis il allait au Palais ou à son bureau. Il avait parfois une réunion avant le dîner, des rendez-vous ou des consultations pendant le repas et il se passait rarement un soir sans qu'il eût à parler deux fois, parfois trois ou quatre. Emma était stupéfaite qu'il supportât si bien une telle vie. A force de lui servir de secrétaire et de conseiller, elle apprit à placer habilement les invités d'honneur aux réunions, à passer de l'un à l'autre et à mettre à leur aise les femmes de petits commerçants et d'ouvriers, à préparer une réunion au dernier moment et parvint même à prendre note des improvisations de son mari afin de pouvoir répondre aux journaux si besoin était.

Les réunions étaient fort encourageantes. Dans les quartiers Ouest et Sud, il parla devant des auditoires comme on n'en avait jamais vu. Partout, les salles étaient combles. Les gens venaient en costume de travail : ouvriers, marchands, femmes avec leurs enfants. A Chicago, comme d'ailleurs partout en Amérique, on avait alors coutume de s'assurer des salles pleines en faisant appel à la lie des bars, des prisons, des abris de l'Armée du Salut, des ruelles où les sans-abri allaient se coucher après avoir raclé le fond des boîtes à ordures. On envoyait souvent des racleurs dans le quartier des usines, chez Mac Cormick et chez Pullman, et l'on y distribuait des milliers de billets qui étaient échangés, à la réunion, contre dix cents, ce qui avait l'avantage, non seulement de remplir la salle, mais d'y avoir des amis. Tout le monde ne venait évidemment pas mais le trafic des billets n'en était que plus rémunérateur et, malgré qu'on n'en acceptât que trois par tête, l'affaire était bonne. Bathhouse John avait établi la coutume du

tonneau de bière et il était entendu qu'après les discours, chacun y était le bienvenu.

Si bonnes que fussent ces méthodes, le portefeuille d'Altgeld ne les lui permettait pas. Les réunions étaient annoncées aux sièges des syndicats et des volontaires se chargeaient de diffuser les tracts. Quoi qu'il en soit, tous les soirs les salles étaient combles.

Il apprit à parler aux foules. Il avait l'avantage de posséder une voix claire et qui portait loin sans effort. Il pouvait parler aux gens des derniers rangs sans que sa voix quittât cependant le ton intime de la conversation. Il répondait aux questions avec simplicité et bon sens. Le jour où on lui demanda :

— Que pensez-vous faire contre le chômage ?

— Je veux que personne ne meure de faim dans ma ville, répondit-il. C'est tout ce que je puis faire, mais je le ferai.

La seconde moitié du meeting était en général réservée aux questions et aux réponses. Il inaugurait une méthode nouvelle et ne mâchait pas ses mots : « Je dis qu'un maire doit être responsable de sa police, dit-il à une réunion. Je possède les dossiers de plus de trois cents cas d'ouvriers matraqués et battus par la police de Chicago au cours des cinq dernières années. Je vous promets bien qu'aucun ouvrier ne sera matraqué durant mon administration. Je dis qu'aujourd'hui, il n'y a pas de justice à Chicago pour l'homme pauvre, ni devant le juge, ni devant la police. Je lutterai pour vous donner cette justice. » Il attaquait, mais sans haine : « Cette ville est pourrie par les pots-de-vin, je le sais. J'ai joué à ce jeu-là avec les politiciens d'ici. Je parle donc par expérience et je ne demande pas l'absolution de mes fautes. Mais je dis que si je suis élu maire, je nettoierai cette ville.

— Vous mentez ! cria violemment quelqu'un.

— Parfait, répliqua-t-il. Ne croyez jamais un homme

politique ! C'est le seul axiome américain qui ait toute sa valeur. Je vous autorise à écrire ce que je dis et à me le faire signer.

Crier des paroles aussi frappantes était certes nouveau.

— Ce qui est étrange, dit-il un jour à Emma, c'est que, pour une fois, je dis l'entière vérité.

Tous les soirs, un parterre de têtes serrées s'étendait devant lui. Tous les soirs, sa voiture le menait d'un coin à l'autre de la ville. Altgeld aimait ce combat. Il se sentait revivre. Il avait enlevé le parti démocrate à Cleveland. C'est Chicago qu'il allait maintenant enlever aux deux partis, Chicago que le peuple allait donner à son véritable représentant.

XV

Un soir, à un dîner auquel Darrow, Schilling et Joë Martin assistaient avec leurs femmes, on avait amené un enfant de quatorze ans, et Altgeld se laissa aller à la chaleur familiale de la réunion. C'était bien là la vraie famille américaine, le vrai « home » américain avec ses murs épais qui vous protègent du froid, son toit qui vous abrite de la pluie, et tout cela avait été construit et résisterait pour les raisons mêmes qui poussent l'homme à aimer la paix et la tranquillité. Il lisait les promesses de l'avenir dans les yeux de cet enfant qui le regardait avec tant d'attention. Il parla de son enfance, de sa vie pendant la guerre civile et se prit à sourire au souvenir d'une marche qu'il avait faite sous la pluie, cependant que leurs uniformes de papier tombaient littéralement par plaques de leur dos.

— Cela se passait dans un autre temps, leur dit-il,

dans un temps où on pouvait abuser le peuple parce qu'il était encore en sommeil. Aujourd'hui, il s'est éveillé.

L'enfant déclara qu'il partirait pour la guerre s'il en avait l'âge. Sa mère se tourna vers Altgeld.

— La guerre va-t-elle durer longtemps ? voulut savoir l'enfant.

— J'espère bien que non, répondit Altgeld.

— Mais cela se pourrait ?

— Pas si le peuple est conscient, dit-il en souriant au souvenir des applaudissements qui avaient salué sa condamnation de l'attaque sur les Philippines.

— Alors, vous êtes socialiste puisque vous êtes contre la guerre ? demanda l'enfant.

Darrow jeta un coup d'œil vers Joë Martin qui eut un large sourire. Le sourire d'Emma rassura la mère qui prenait un air navré.

— Non, je ne suis pas socialiste. Il y a d'autres hommes qui haïssent la guerre.

— Ce n'est pas une question polie, déclara la mère.

— Elle est parfaitement justifiée dit Altgeld en riant. Après tout, Debs croit que les socialistes sont seuls à s'opposer à la guerre. Il pense aussi que je serai battu.

Le ton d'Altgeld ne laissait aucun doute quant à sa propre opinion. Emma ne l'avait jamais vu aussi confiant, aussi certain de l'avenir. Elle le regarda se pencher vers l'enfant et lui dire :

— Jeune homme, tu es en train d'assister à quelque chose dont il sera bon que tu te souviennes. Tu assistes à mon avis, à la dernière guerre impérialiste. La voix du peuple se fera désormais entendre. Le bref règne de l'oligarchie est terminé.

XVI

Emma se rappela ce dîner lorsqu'ils passèrent la nuit à étudier les résultats de l'élection. Cela ne ressemblait pas à la précédente expérience. Toute excitation en était absente. Rares furent ceux qui restèrent après minuit à analyser les résultats de chaque quartier, à tenter de sentir le pouls d'un peuple démocratique.

Vers le jour, quand le résultat commença à apparaître, le visage d'Altgeld parut mortellement pâle. Darrow était sombre, Schilling sans voix et sans espoir. Seul Joë Martin tentait de simuler, mais il ne cessait, cependant, de dire qu'il fallait s'attendre à toutes les saloperies : urnes falsifiées, etc... de déplorer de ne pouvoir compter que sur quelques contrôleurs, d'affirmer qu'ils s'étaient toujours attendus à une falsification de grande envergure.

— Ce n'est pas une falsification, dit tristement Altgeld. Je sais comment on fraude. Mais les démocrates ont trois voix et les républicains deux contre une pour moi.

La défaite d'Altgeld se faisait plus précise à mesure que les résultats arrivaient.

— Mais où donc est le peuple ? gémit Schilling.

Au matin, Altgeld avait obtenu un peu plus de 40.000 voix ; Harrison, le démocrate, arrivait à près de 150.000 et Carter, le républicain, dépassait les 100.000. Altgeld avoua officiellement sa défaite. Écrasé, Darrow rentra chez lui. Joë Martin alluma un nouveau cigare cependant que Schilling s'effondrait au fond d'un grand fauteuil comme un paquet de chiffons. Emma apporta le café que l'on but en silence. On ne parlait ni de rentrer chez soi, ni de dormir. Chacun était enveloppé de son propre désespoir.

Schilling finit par dire :

— La classe ouvrière a voté. Qu'on ne vienne pas me dire qu'elle n'a pas voté, je ne le croirais pas.

— Vous feriez mieux de le croire ! s'écria Altgeld.

— Qu'est-ce que vous en dites ? demanda Martin.

— Rien qui ne soit évident. Il vaut mieux croire en un rêve qu'aux faits. J'imagine que ceux qui suivent Debs ont voté. Mais allez dire aux malheureux qui travaillent dans les usines que leurs six dollars par semaine vaudront davantage sous mon régime que sous celui de Carter ou de Harrison. Ils n'ont aucune raison de voter, pas la moindre, voilà tout.

SIXIÈME PARTIE
NOUVEAU TÉMOIGNAGE

I

L'effet de la défaite d'Altgeld fut très diversement ressenti. Au Club de l'Union, par exemple, elle ne produisit guère d'effet, car ceux-là étaient assez au courant du mécanisme des événements pour n'avoir aucun doute quant à l'issue et ils n'avaient jamais pensé que cette petite rébellion obtiendrait plus que la poignée de voix qu'elle avait obtenu. Par contre, les vieux politiciens de Chicago qui avaient travaillé avec lui et l'avaient suivi, étaient quelque peu attristés qu'il ait été assez stupide pour combattre un mouvement qu'il avait contribué à édifier. Pour eux, sa maladie devait affecter son esprit. Ils pensaient aussi qu'il avait dû être influencé par ses fréquentations socialistes. Et puis, il y avait ceux qui, comme Gene Debs, saisissaient toute la signification de cette défaite et aussi ceux qui la pleurèrent.

Lucy Parsons pleura et cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Le combat de Lucy était un long combat qui se prolongeait dans l'avenir et qui n'aurait pas de fin.

Du jour où le choc causé par la mort de son mari avait commencé à s'atténuer, elle avait pensé qu'aucun homme ne meurt tout à fait ; qu'aucun homme, si petit, si insigni-

fiant fût-il, ne mourait sans transmettre aux autres au moins une parcelle de lui-même, que ce fut une parole, un geste ou un sourire ; sans laisser quelque chose qui ne s'ajoutât, en fin de compte, à l'espoir de tous. Son mari se retrouvait certainement en elle, en ses enfants, en d'autres hommes. Cette conception l'amenait naturellement et directement à tenter de poursuivre l'œuvre de son mari et de la mener à bien. Elle se rendait compte que c'était là un fardeau difficile à porter et que ses forces y seraient insuffisantes. Il lui fallait, en effet, s'occuper de ses enfants et les élever, gagner sa vie et la leur si modestement que ce fût. Peu importait. Il lui serait impossible de trouver le repos tant que le nom de son mari, pendu comme assassin, ne serait pas purifié. Ce n'était pas là une entreprise de tout repos, mais Lucy n'avait jamais rêvé de repos.

C'était une femme volontaire et, quand elle eût clairement compris son devoir, elle se mit à le suivre. On la rencontrait dans les rues de Chicago, derrière son petit éventaire où s'étaient les livres relatant la vie de Parsons et ses écrits. On conseillait même aux visiteurs, aux touristes et aux étrangers à la recherche de curiosités, de voir Lucy Parsons avant de partir, tout comme on leur conseillait de visiter les abattoirs. A bien y réfléchir, certains s'étonnaient de la persistance de cette silhouette maigre et sombre, de ce visage où se devinaient encore des traces de beauté, mais la plupart ne pensaient guère à elle que comme à la femme d'un homme célèbre pour être mort sur le gibet.

Cela n'était qu'une partie de la vie de Lucy Parsons. Il y avait aussi ses enfants qui, en grandissant, représentaient la survivance matérielle de son mari. Et il y avait encore son travail d'organisation qui était le moyen pour elle de continuer l'œuvre de son époux. Elle parlait aux réunions syndicales. On la rencontrait dans toutes les manifestations de grévistes et elle restait là des heures à distri-

buer des tracts, le jour comme la nuit. Elle vendait parfois le journal socialiste dans les rues. Elle était infatigable, indé-racinable et aussi solidement trempée que l'acier. Peut-être son sang indien était-il pour beaucoup dans cette résistance. Il n'est pas douteux qu'avec le temps, elle se mit de plus en plus à ressembler à ses ancêtres. Son visage se creusa et ses os saillirent ; le soleil et l'air brunirent sa peau et ses yeux reflétèrent cette paix intérieure que tant d'Indiens semblent avoir signée avec le temps et qui leur donne leur patience inlassable. Sa voix, elle-même, prit cette inflexion douce et traînante, caractéristique de ce peuple.

Ceux qui travaillaient avec elle la jugeait plus forte qu'eux, à bien des égards. Ils utilisaient sa force, parce qu'elle l'offrait sans jamais demander grâce, la pitié étant l'une des rares choses qui pussent la mettre en colère. En dehors de cela, elle était calme et montrait peu de tendance à s'émeouvoir, sauf en famille. Elle ne cessait par ailleurs, de s'éduquer, lisant dès qu'elle en avait le temps et Debs lui-même admirait sa connaissance de la situation ouvrière en Amérique.

II

Lucy Parsons se mit à suivre Altgeld à dater du jour où il gracia les trois hommes de Haymarket. Elle lut tout ce qu'il écrivit, tout ce que les journaux écrivirent sur lui. Elle sacrifiait un temps précieux pour assister à toutes ses réunions. Elle suivit pas à pas sa lutte contre Cleveland, supportant même de violentes discussions avec ceux de ses amis qui montraient leur méfiance et prétendaient qu'un homme politique est un politicien, quelle que soit son éti-

quette. Quand il se présenta finalement comme candidat indépendant, elle comprit que ses espoirs et ses rêves étaient justifiés. Elle se rappella un soir, environ six mois avant l'affaire de Haymarket, un soir où son mari était rentré d'un voyage décevant en Pennsylvanie. Pour une fois il était sombre. Il ne paraissait pas tant vaincu que désespéré.

— Où allons-nous, Lucy ? lui avait-il dit. Partout, le peuple crie, mais il n'y a personne pour lui dire quoi faire, personne pour le conduire. Il ne faudrait pas quelqu'un comme moi, mais quelqu'un d'important qui ait une situation, un standing. Ah ! s'il y avait un seul homme au Congrès qui lui dise : « Suis-moi... »

Parsons revenait de Coal Center, sur la rivière Monongehela, où il était allé voir s'il y avait espoir d'organiser les mineurs. Il se passait alors à Coal Center ce qui s'était passé ou qui allait se passer partout en Amérique, mais quand cela se passait, les puissants s'arrangeaient pour isoler la région du reste du pays de façon que le feu s'éteigne sans se répandre.

Coal Center était une ville presque nouvelle. Les compagnies de chemin de fer avaient chaque jour davantage besoin de charbon, et plus on posait de voies, plus Coal Center s'agrandissait.

Il n'y eut d'abord que quelques fermes. Dans cette région, en amont de la rivière, à cinquante milles environ de Pittsburgh, les vaches trouvaient d'épais herbages, et l'homme vivait, ni trop bien, ni trop mal, mais assez. Il avait de la viande, l'eau des sources et, parfois, il rencontrait un daim et le tuait.

Irlandais et Écossais sans terre étaient venus là cent ans plus tôt. C'étaient des hommes de haute taille et durs qui avançaient en pays indien, bâtissant leurs maisons de bois et de terre et repoussant la forêt loin de leurs fermes. Ils avaient un sens aigu de la liberté et de l'indépendance ;

aussi, lors de la révolution, ceux qu'on appelait « les gens de la forêt », prirent-ils leurs longs fusils de chasse, formèrent-ils une brigade et se battirent-ils en première ligne pendant six ans sans interruption. Ils ne s'interrompirent ni pour leurs labours, ni pour leurs semailles et l'on souffrit durement dans la vallée de la Monongehela. Mais la guerre se termina : ils retournèrent à leurs fermes et reprirent le cours bucolique de leur vie. Des générations passèrent qui élevèrent leurs fils et leurs filles et qui enterrèrent leurs parents au sein de la terre de Pennsylvanie. Ils demeuraient presque tous de souche irlandais-écossaise car les vagues d'immigrations dépassaient les monts Apalaches, à la recherche de terres plus faciles et plus riches. Plus ils devenaient nombreux, plus ils repoussaient la forêt. Quelques-uns partirent vers les villes, mais la plupart restèrent là. Ils vivaient une vie simple, restaient fidèles à la foi protestante rigide que leurs ancêtres avaient importée et les pierres de leurs cimetières portaient toujours les mêmes noms célèbres : Stuart, Mac Gregor, Cameron, Lynn, Mac Kee, Williamson, Anguston, Mac Donald, Bruce. L'inondation interrompait parfois leur vie, ou la guerre, ou l'épidémie. Mais c'était une race obstinée : elle supportait le malheur et croissait.

Et soudain, vers 1860, on découvrit du charbon sous l'herbe verte des monts. Ce n'était pas un événement purement local car il se produisit en même temps en Ohio, en Illinois, dans le pays de Galles, en Belgique et en Allemagne. Mais, aux yeux de ces fermiers de Pennsylvanie, c'était un événement local et extraordinaire. Des hommes vinrent alors qui achetèrent la terre. On ramassait plus d'argent en une nuit que la vallée n'en avait vu en un siècle et ceux qui acceptaient de travailler à la mine gagnaient plus en une semaine qu'un fermier en un an. On pouvait acheter des choses incroyables avec cet argent, par exemple : un fusil à répétition pour remplacer les vieilles

pétoires à pierre — et comment vivre sans un fusil pareil après l'avoir vu — de belles étoffes, des sucreries, des conserves dont le goût était nouveau, des chaises tournantes comme nul n'en avait vu dans la vallée, des chaussures de femmes à hauts talons, des vêtements tout faits et tant d'autres choses qu'il est impossible d'en faire la liste. Et il n'était nullement besoin d'un long voyage pour les acheter. La Compagnie avait à peine commencé à travailler qu'elle ouvrait déjà des magasins dont les rayons étaient pleins jusqu'au plafond. Les premiers fermiers qui avaient vendu leur terre à la Compagnie, se promenaient avec de l'argent et des billets plein leurs poches. Quand ils eurent acheté tout ce dont ils avaient envie, il leur en restait encore. La Compagnie ouvrit donc une banque à leur intention. Des démarcheurs de la Compagnie prirent à part chaque fermier et n'eurent de cesse qu'ils ne les aient convaincus d'y déposer leur argent.

Les fermiers des collines, du haut et du bas de la vallée, arrivèrent en foule pour voir de quoi il s'agissait et verdirent d'envie quand ils virent ce que leurs voisins avaient acheté. Au retour, leurs femmes ne cessèrent de parler avec quelque aigreur de ce que les autres possédaient et de ce qu'elles ne possédaient pas. Les jours passèrent. Les paysans résistaient aux propos de leurs femmes, mais sans pouvoir s'empêcher de se rappeler les beaux Winchester luisants, les magnifiques bottes de chasse, les éperons d'argent, les chemises à carreaux, les chapeaux à larges bords et même les bagues, broches et colliers, car tout homme désire faire des cadeaux à sa femme, surtout quand le voisin en fait. C'est alors que des envoyés de la Compagnie se rendirent dans les collines, porteurs d'une proposition agréable à entendre et facile à comprendre. Il y a des jours où un fermier n'a pas grand'chose à faire. Et s'il s'engageait à travailler aux mines ce jour-là ? Il serait bien payé. La Compagnie était même disposée à offrir à ceux qui signe-

raient le contrat une prime de cinquante dollars. Ce n'était, évidemment, pas exactement une prime ; elle serait déduite de leur salaire, mais à raison de quelques dollars seulement par semaine et constatez combien les salaires sont élevés ! Quel fermier eût pu résister à une telle offre ? Non seulement, ils signèrent, mais leurs fils signèrent aussi, et les agents de la Compagnie redescendirent des collines les poches bourrées de contrats. Les fermiers des collines vinrent donc, eux aussi, faire leurs achats et travailler à la mine. Et ce que les agents de la Compagnie avaient avancé était vrai : la paye était bonne et on n'en retirait qu'un dollar ou deux en remboursement de la prime. Bien plus, quand un fermier avait besoin de retourner à ses labours, le magasinier de la Compagnie ouvrait un grand registre et lui disait : « Une simple signature ici et on vous donnera ce que vous voudrez à crédit. »

Nul n'avait jamais rêvé de pareille prospérité. Nombreux furent ceux qui décidèrent de ne pas retourner à leurs fermes et de rester toute l'année à la mine où l'on pouvait gagner deux fois plus. Pour tout leur faciliter, afin qu'ils ne se tuent pas de fatigue, la Compagnie édifia toute une avenue de maisons de bois près du magasin. Il est vrai que ces maisons étaient collées l'une à l'autre, faites de bois très vert, que leurs cloisons étaient minces et qu'elles n'avaient que trois pièces minuscules mais elles étaient peintes en vert cru ou en rouge et louées un prix infime : quelque chose comme trois dollars par mois. Il était donc raisonnable d'aller vivre dans une de ces maisons. Aussi, quand le premier rang fut édifié, la Compagnie continuait-elle d'en construire d'autres, car les fermiers étaient de plus en plus nombreux à vouloir s'y installer.

Personne ne fut particulièrement étonné quand la Compagnie ouvrit un bar. Il y avait bien eu, dans la vallée, une taverne, où l'on pouvait boire du cidre aigre et certains faisaient parfois de l'alcool de grain, mais c'était là

le premier bar. La coutume était de ne boire que lors des fêtes ou à certaines réunions ou bien, parfois, avant le dîner, histoire de se rafraîchir le gosier. La religion de ces hommes n'admettait pas l'ivresse et ils savaient que l'alcool n'aide pas au travail. Mais, au bout de dix ou douze heures dans la mine, ils se découvraient une soif que seul l'alcool pouvait apaiser, aussi n'y eut-il pas plus de protestation quand la Compagnie ouvrit un second bar, puis un troisième. Il est juste de dire que le vieux pasteur Mac Nulley s'emporta contre ce « salaire du vice », mais un salaire de mineur est chose palpable et les fermiers ne se sentaient nullement blâmables. Aucune force humaine ne pouvait arrêter le mouvement et, le pasteur Mac Nulley continuant à prêcher, ses fidèles diminuèrent rapidement.

On ne pouvait pas non plus en vouloir à la Compagnie. Elle fut très coulante pour tout pendant les deux ou trois premières années. Il était, par exemple, désagréable aux hommes d'avouer à leurs femmes qu'ils avaient dépensé un ou deux dollars à boire, eh bien ! la Compagnie ouvrit des registres dans chaque bar et tout ce qu'il fallut faire pour boire un verre, fut de signer son nom. C'est un peu pour cela que les croyants eux-mêmes n'osèrent pas protester bien haut quand la Compagnie amena des filles et adjoignit un bordel à chaque bar.

Plusieurs milliers de familles habitaient maintenant les maisons de bois de la vallée mais, en dépit des hauts salaires, la plupart d'entre elles trouvaient difficile de joindre les deux bouts. On ne manquait jamais de nourriture à la ferme, mais il y avait ici des tas de choses qu'on ne trouvait pas dans les fermes. Plutôt que d'y renoncer, ils hypothéquèrent leurs fermes. Là encore la Compagnie apporta sa collaboration : sa banque prêta de l'argent à tout le monde. Une nouvelle vague de prospérité déferla sur la ville qu'on appelait maintenant Coal Center, mais les gens s'aperçurent vite qu'il était facile de perdre une

ferme. En une nuit, les prêts à court terme et le taux élevé des hypothèques transformaient les fermiers en mineurs, car, après avoir payé leurs dettes au bar et au magasin, il ne leur restait pas grand-chose des mille dollars de l'hypothèque.

Au bout de quelques années, les représentants de la Compagnie commencèrent à changer de manières. Ils se réfèrent maintenant, à propos de tout, aux propriétaires qui habitaient là-bas, dans l'Est. Les propriétaires avaient ordonné ceci ou cela. La crise venait de s'abattre sur le pays. Le loyer des maisons passa à cinq dollars par mois, à cause de la crise ; les salaires diminuèrent de semaine en semaine, et l'on donna à entendre aux fermiers, qui n'avaient plus leurs fermes, qu'il y avait maintenant assez de charbon. La seule raison pour laquelle la Compagnie continuait son exploitation, c'était pour empêcher les gens de mourir de faim. Il ne fallait évidemment pas que l'effort fût à sens unique : les habitants de la vallée devaient y collaborer. Il ne leur fallait donc pas protester contre la baisse des salaires, ni répandre ces rumeurs stupides selon lesquelles le prix de la vie serait beaucoup plus bas à Pittsburgh. Ignoraient-ils que cela coûtait fort cher de tout amener de Pittsburgh ?

Les gens protestaient, mais ils ne pouvaient faire grand-chose d'autre. Leur monde avait extraordinairement changé en l'espace d'une décade et bien que leur ferme ne fût plus qu'un rêve, ils acceptaient ce changement avec plus ou moins de passivité. La ville était maintenant une grande ville : elle possédait trois journaux et des quantités de maisons et de bars. Elle avait ses coutumes propres. La journée commençait par un coup de sifflet déchirant. Hommes et enfants, et jusqu'à des gosses de huit et neuf ans, sortaient alors de leurs huttes, un panier à la main. Un torrent humain se mettait à couler vers la mine. Le paysage lui-même avait changé. On voyait partout de

nouvelles collines, noires, ignobles, couvrant la terre blessée et domptée. Le torrent humain s'enfonçait dans les entrailles de la terre et y demeurait jusqu'à la nuit. La sirène hurlait alors à nouveau et la terre rendait hommes et enfants, maintenant couverts de suie et saouls de fatigue, et cette foule triste rentrait chez elle en traînant les pieds.

Voilà comment le charbon fit son entrée dans la belle vallée de la Monongehela, et comment la faim y entra à sa suite. Et les salaires continuèrent à diminuer. Tous les ans, il y avait un arrêt partiel dans le travail et, tous les six ou sept ans, la mine fermait complètement. Il n'y avait alors ni travail ni salaire. On appelait cela une mauvaise période mais les gens maigrissaient pendant ces mauvaises périodes, les bébés hurlaient de faim et les lèvres des femmes se serraient d'amertume. La banque de la Compagnie fit faillite lors de la première mauvaise période. Personne ne comprit comment cela pouvait arriver puisque la Compagnie continuait à travailler, mais le fait était là. Voilà tout. C'est alors qu'un agitateur, comme on l'appela, se présenta à Coal Center. Il avait un accent étranger et se mit à parler de quelque chose dénommé syndicat. Mais les gens avaient rarement vu d'étrangers et ne les aimaient pas, aussi nul ne fit-il grand bruit quand l'homme fut retrouvé au bord de la rivière avec une balle dans la tête.

On disait toujours que cela ne pouvait aller plus mal, mais cela allait un peu plus mal tous les ans. La famine devint constante et les nouvelles générations furent malingres et malades. Et l'espoir disparaissait aussi.

Les choses en étaient là, une génération plus tard, quand les mineurs s'unirent et décidèrent d'arrêter le travail aussi longtemps que les salaires ne seraient pas augmentés. Ils ne savaient pas que ce qu'ils faisaient là s'appelait se mettre en grève, car ils ignoraient jusqu'à ce mot, mais ils en apprirent la signification à leurs dépens,

car la Compagnie ferma la mine par mesure de représailles.

La nouvelle se propagea et c'est ainsi qu'Albert Parsons se rendit, en 1886, dans cette ville mourante.

III

Il est bien entendu que la pauvre Lucy Parsons n'était pas seule à pleurer la défaite d'Altgeld. D'autres pleuraient aussi et si elle liait l'événement au passé, si elle entrevoyait l'avenir sous un jour plutôt sombre, elle n'était pas la seule. Quoi qu'il en soit, il est évident que ses réactions dépendaient étroitement du souvenir de l'homme qui avait été pendu. En recherchant dans les affaires de son mari qu'elle conservait précieusement, elle trouva une lettre, une de ces lettres comme il en écrivait toujours, où il lui confiait sa force et son amour. Elles commençaient toutes de la même façon :

« *Ma femme chérie,*

« *Je suis arrivé vers deux heures de l'après-midi dans cette ville de province où je me sens complètement étranger. C'est un endroit curieux et vieillot, dans l'étroite vallée qui suit les rives de la Monongehela, et dominé par les collines de la région. On voit dans les rues de petits groupes de trois ou quatre hommes pauvrement habillés, le visage dur. Le froid me transperce. Rien ne me semble bien encourageant. Ne sachant où aller, j'ai naturellement demandé les bureaux du Messenger. Une fois là, j'ai demandé à voir le propriétaire, M. Winchart. On m'a aussitôt introduit. C'est un homme de trente-cinq ans, le type même de l'Américain*

moderne ; déluré, le visage maigre, les yeux vifs, l'esprit prompt et résolu. Je lui ai demandé s'il avait reçu ma lettre ; Il m'a répondu que oui et qu'il l'avait publiée. Sur ma demande, il m'a tendu un exemplaire du journal.

« La journée était froide et déprimante, la ville rien moins que cordiale et l'homme, assis devant moi, aussi glacial qu'un iceberg. Imagine dans quelle situation je me suis trouvé en lisant les commentaires qui suivaient mon annonce (celle d'un meeting organisé par Parsons) : ils incitaient la population à recevoir l'agitateur à coups d'œufs pourris et à le jeter à l'eau. « Attention, me suis-je dit, cela ne va pas marcher tout seul. »

« Qu'est-ce que cela veut dire ? ai-je fait en levant les yeux. — Telle est l'opinion que nous avons des agitateurs, m'a-t-il répondu. — Il est logique que le trust minier me reçoive ainsi, répliquais-je, mais non pas ceux qu'il opprime. »

« Je me rappelais que le Messenger était le seul journal de la vallée à avoir défendu les mineurs au cours de leur longue grève. J'étais en train de réfléchir à l'hostilité de cet homme à mon égard quand il reprit :

« C'est en tout cas ce que nous pensons, monsieur. Ces sales agitateurs nous ont fait beaucoup de mal. Ils ont ruiné notre vallée. Ils ont empêché les mineurs de travailler. On devrait les noyer tous. »

« Il serrait les mâchoires et avait l'air très décidé.

« Monsieur, dis-je, parfaitement calme, j'ai vu la façon dont les autres journaux vous ont traité parce que vous défendiez les mineurs et j'en avais conclu que vous étiez vous-même une espèce d'agitateur. »

« Je ne le quittai pas des yeux et je vis que le coup avait porté.

« Notre vallée est ruinée et c'est de leur faute », répéta-t-il.

« Je négligeai sa remarque et me mis à lire le journal. Au bout de cinq ou dix minutes, je lui demandai :

« Je suis étranger ici et j'ignore évidemment si on peut

trouver une salle de réunion. En connaissez-vous ? — Oui, dit-il, il y en a deux, mais je pense que celle de Guiske est la meilleure. »

« Je réprimai un soupir de satisfaction tout en me disant : « Il s'adoucit. Sans cela, il ne me renseignerait pas. » Aussi, lui dis-je, sans hésiter :

« Connaissez-vous M. Guiske et auriez-vous le temps de me conduire chez lui ? — Pourquoi pas ? » dit-il en mettant son manteau et nous voilà déambulant à travers la ville.

« Chemin faisant, je me lançais à la conquête de mon adversaire. Je ne lui parlai pas de socialisme et me bornai à lui poser des questions sur les magasins de la Compagnie, les patrons, les mineurs, etc. Nous ne trouvâmes pas le propriétaire de la salle et, sur la proposition de l'éditeur, nous partîmes à sa recherche. Cela nous prit encore une heure.

« Puis nous revînmes chez Guiske. Nous passâmes une autre heure à parler de choses et d'autres avant l'arrivée du propriétaire. Winhart loua la salle pour moi, puis m'accompagna à l'hôtel :

« Je vous présente M. Parsons, de Chicago, dit-il, donnez-lui ce que vous avez de mieux et envoyez-moi la note. »

« Il resta avec moi jusqu'à une heure du matin et me dit, quand il s'en alla :

« J'ai commis une erreur, Parsons. »

« Puis, me serrant la main :

« Comptez sur moi comme sur un ami et sur ma souscription à l'Alarme. Il faut que vous reveniez au plus tôt. Nous trouverons l'argent pour vous faire venir de Pittsburgh avant que vous ne rentriez à Chicago. Et il y aura plus de mille hommes à vous écouter. »

« L'impression créée, ce soir-là, sur l'assistance fut prodigieuse. Elle en semblait assommée. Elle était comme un homme qui a voyagé toute la journée et se félicite d'appro-

cher de la fin du voyage quand il s'aperçoit qu'il est allé dans une fausse direction et qu'il lui faut revenir sur ses pas.

« La situation générale dans la région est très mauvaise et les ouvriers n'ont pas de chefs.

« Ah! Si je pouvais! J'abattrais les remparts du mal et de l'oppression et je planterai le drapeau de l'humanité sur leurs ruines. Il y a beaucoup à faire mais il faudrait du temps et des moyens, peut-être pas de gros moyens mais plus gros que les nôtres. Patience, cependant.

« Ton mari affectionné

Albert R. Parsons. »

26 janvier 1886.

Ce n'est pas sur cette vieille lettre que pleurait Lucy. Le passé est le passé et le moment d'acuité de sa douleur appartenait au passé. Elle pleurait parce qu'Altgeld avait été vaincu et qu'un grand espoir avait été vaincu en même temps que lui.

SEPTIÈME PARTIE

LA FIN

I

La vue du petit homme malingre qui défendait le syndicat plongea le juge Kohlsaat dans un abîme de pensées philosophiques. Il se souvint de cette phrase : « Les puissants sont abattus et ils semblent sans défense » ou quelque chose d'approchant. Aujourd'hui, 11 mars 1902, plus personne ne s'occupait d'un avocat travailliste du nom d'Altgeld, celui-là même qui défendait la cause du syndicat des cochers. Le juge Kohlsaat se demandait combien ce syndicat, à demi organisé et en difficultés, avait pu payer Altgeld pour justifier la préparation d'un dossier et sa défense pendant deux longues journées. Certainement pas la moitié de ce qu'il eût touché, dix ans plus tôt, pour une affaire normale, pas même le quart et peut-être rien du tout. Car, bien que les chefs syndicalistes fussent constamment accusés de dépenser de vastes sommes d'argent pour leur propagande, le juge n'avait jamais compris d'où tout cet argent pouvait bien venir.

Le juge s'ennuyait. Les procès l'ennuyaient toujours, car on y faisait un tel usage des mots de droit, justice, constitution, précédents, coutume, liberté, atteinte à la liberté et ainsi de suite, qu'ils en avaient perdu toute signi-

fication. Ils finissaient même par en paraître risibles. Aujourd'hui même, le juge Kohlsaak avait du mal à s'interdire de dire aux deux avocats : « Dites donc, vous deux, cela suffit : une petite association méprisante d'Irlandais et d'émigrés d'Europe centrale s'est dressée contre les Chemins de fer de Pennsylvanie, mais c'est inadmissible ! Soyons raisonnables, messieurs ! Finissons-en avec cette affaire ridicule ! Nous sommes en Amérique, au xx^e siècle ! » Mais il réprima cependant son impulsion. Les heures passèrent. Le juge tuait le temps de diverses façons. De temps à autre, il jetait un coup d'œil sur les conclusions qu'il avait devant lui. Logiquement, il eut dû les lire et les analyser attentivement avant la session, mais, au bout de tant d'années et de tant de lassantes conclusions, il se contentait d'y jeter un coup d'œil de temps à autre pour y vérifier certains faits en contradiction avec les arguments des avocats. Il lui arrivait de suivre les évolutions d'une mouche, d'arranger les plis de sa robe, de siffler tout bas un air à la mode, ou de jouer avec son crayon. Il disposait ainsi d'une longue série de moyens de distraction et se servait alternativement de chacun au cours de la journée.

Il lui arrivait aussi d'écouter les avocats. Altgeld l'intéressait. Il avait été juge, gouverneur de l'État et il avait abattu Cleveland. Le juge cligna des yeux et regarda attentivement le petit homme à la voix râpeuse. C'était cet homme-là ! La vie est curieuse, pensa le juge. Cet homme avait gracié les anarchistes. Le juge se demanda pourquoi. Une erreur, peut-être, une de ces erreurs brutales qui changent toute la vie d'un homme. Comme il devait la regretter ! Sans cette histoire, il aurait pu devenir n'importe quoi, n'importe qui, il aurait pu rester gouverneur toute sa vie ! Evidemment, l'un agissait d'une façon et l'autre de l'autre et il n'y avait rien à y comprendre. Ce qu'il y a de certain, c'est que qui s'assemble se ressemble. Et voilà ce qui était arrivé à Altgeld !

L'esprit du juge reprit son vagabondage. Il se mit à regarder le soleil qui coulait à flots par les carreaux. Il se rappela un rendez-vous auquel il n'était pas allé, puis remarqua un des spectateurs, un vieil homme venu de la rue, qui s'endormait de temps en temps. La tête grise tombait soudain en avant, puis se redressait avec effort. Qu'il dorme, après tout, pensa le juge, c'est son droit.

— Votre Honneur ! s'écria soudain Altgeld.

Le juge le reconnut et se mit à l'écouter, au moins provisoirement. Il y avait pas mal de choses qui le troublaient en Altgeld, et il lui était désagréable d'affronter ce regard bleu et mordant.

— Maître Altgeld, répondit le juge.

L'avocat des Chemins de fer de Pennsylvanie bâilla. Le juge sortit sa montre et la posa devant lui.

— Je me permettrais de relever une définition, avancée par mon estimable adversaire, dit Altgeld en se tournant vers l'avocat de la Compagnie, qui a qualifié mes clients « d'éléments étrangers et indésirables ». Je ne pense pas que cela ait trait à notre affaire ni aux faits avancés jusqu'ici. Mais puisque le mot a été prononcé, puisqu'il n'est pas douteux que nombre des membres de ce syndicat sont nés en Irlande, en Allemagne et en Lithuanie, puisque encore, le combat qu'ils poursuivent est pour eux une question de vie ou de mort, puisque enfin j'ai constamment parlé d'eux comme d'Américains, j'aimerais dire quelques mots sur ce sujet précis.

Le juge acquiesça. C'était bien là l'ennui de ces procès. Ils pouvaient continuer sans fin et si l'on tentait de ramener l'un ou l'autre des avocats à l'essentiel, on était immédiatement accusé d'être de parti pris. En ce genre d'affaires, la décision dépend du juge, et non du jury puisqu'il n'y en a pas, mais cette espèce de dieu est contraint de tout écouter. Quand tous auraient fini, ou bien il confirmerait l'arrêt que la Compagnie avait si rapidement obtenu et selon lequel

tout piquet de grève et toute agitation syndicale devenaient un crime fédéral, ou il l'annulerait, ou bien encore il renverrait l'affaire en appel, ce qui retardait la décision de plusieurs semaines pendant lesquelles l'arrêt garderait sa valeur et la grève serait automatiquement brisée.

— Je me suis pris pour un Américain pendant de nombreuses années... continua pensivement Altgeld...

Il posa son bras sur la table, regarda le juge, se pencha un peu en avant, donna l'impression d'une grande fatigue, l'impression qu'il serait tombé s'il n'y avait eu la table sur laquelle il s'appuyait.

— ...mais peut-être injustement, puisque je ne suis venu en ce pays qu'en 1848 et que je n'y suis pas né. Ce n'est pas la première fois que je pense à cela et ce n'est pas tout à fait pour répondre au représentant des Chemins de Fer de Pennsylvanie que j'en parle. Je me suis souvent demandé si j'étais un Américain. Je me suis même demandé, Votre Honneur, ce que c'est qu'un Américain ! Qu'entendons-nous par ce mot ? Quelle signification sacrée peut-il comporter ? Une telle question est évidemment bien complexe et bien décourageante, surtout quand on entend qualifier d'élément indésirable un cocher né en Irlande. Cependant, je ne me souviens pas que quelqu'un ait jamais porté semblable accusation contre Andrew Carnegie, qui est pourtant né en Écosse. Il doit bien y avoir un facteur commun d'appréciation, mais en quoi réside-t-il ? En l'homme, en sa profession, ou en son pays d'origine ? On pourrait évidemment épiloguer sur les vertus respectives de l'Écosse et de l'Irlande...

Le juge l'interrompt.

— Maître Altgeld, je vous serais reconnaissant de ne pas vous écarter du sujet. Je n'ai aucunement l'intention d'étouffer la discussion mais il y a des limites que nous devons d'observer.

— Je m'excuse, Votre Honneur, la voie des souvenirs

est de celles auxquelles l'âge incline. Je m'en excuse auprès de la Cour et je vais essayer de ne plus m'écarter du sujet. Je parlais des Américains et je ne puis m'empêcher de parler de mes sentiments à cet égard. J'ai l'habitude de dire que ceci est mon pays, ma terre natale : ce n'est pas absolument exact, mais presque. Peut-être n'y a-t-il aucun autre pays au monde dont un étranger puisse justement prétendre être citoyen et il m'a toujours semblé que c'était cela l'honneur même de l'Amérique. Ceci est mon pays. Il l'est depuis aussi longtemps que je peux m'en souvenir et il le restera tant que je vivrai. C'est mon pays parce qu'il m'a formé et m'a nourri. Mes pensées et jusqu'à mes rêves me viennent de lui.

Le juge écoutait maintenant et même l'avocat de la Compagnie. Et aussi Joë Martin qui venait de se glisser dans la salle et de s'asseoir au dernier rang. Et les huissiers et les rares spectateurs et même le vicillard qui n'était venu que pour dormir au chaud.

— Et voilà que ceux que je représente sont accusés d'être des étrangers. Leurs actes sont qualifiés d'actions étrangères. Leur lutte qui est une lutte essentielle, Votre Honneur, pour le pain, la sécurité et la vie est qualifiée d'antiaméricaine, de trahison envers le pays qui leur a ouvert les bras.

Votre Honneur, je ne vous serai pas l'injure de vous rappeler qu'aucun homme blanc n'est originaire de ce pays. Nous savons parfaitement que la richesse et la civilisation n'ont été apportées à ce pays que par des vagues d'immigrations successives. Y a-t-il un pays au monde qui ne nous ait donné son sang, ses hommes, sa culture, ses légendes, ses aliments, ses habitudes de travail ou ses jeux et jusqu'aux moyens de conquérir la liberté et de la conserver ? Comment pourrais-je définir l'Amérique sinon en disant que tout cela s'y est concrétisé, que c'est là que la liberté est devenue une réalité vivante ?

Y aurait-il donc, Votre Honneur, un moment où la lutte pour la liberté doit s'interrompre ? Je vous le demande sérieusement, Votre Honneur ; je vous le demande en vertu de ce que notre gouvernement fédéral a décrété par la voie des tribunaux, que le syndicat que je représente n'a plus le droit de continuer à défendre l'existence même de ses adhérents.

Je vous demande, Votre Honneur, de penser à ce qui est américain et à ce qui ne l'est pas. Est-il un seul combat, partout où les hommes, qu'ils soient blancs ou noirs, luttent pour la liberté, que ce soit aux Philippines ou en Afrique du Sud, qui ne soit le combat de l'Amérique ? La liberté peut-elle être vaincue quelque part sans nous amoindrir, sans nous affaiblir et sans semer les germes de notre propre destruction ? Pouvons-nous étouffer chez nous la voix de la liberté et demeurer une démocratie ? Qu'est-ce qui est américain ? C'est ici, en Amérique, Votre Honneur, que se sont formés les premiers syndicats que le monde ait connus. J'ai entendu prétendre que le 1^{er} Mai, qui est la fête des ouvriers, était une institution étrangère, mais nous nous souvenons tous, Votre Honneur, du 1^{er} Mai qui eut lieu à Chicago, en 1886. Quelle folie s'est soudain emparée de nous que tous ceux qui travaillent de leurs mains soient devenus antiaméricains dès qu'ils se mettent à penser ou, pire, à agir ? J'ai déjà longuement expliqué, peut-être trop longuement, Votre Honneur, pourquoi ceux que je représente doivent ou bien s'unir et lutter, ou bien cesser de vivre. Je ne veux que répondre à l'avocat de la Compagnie qui accuse le syndicat des cochers d'être formé d'éléments étrangers et indésirables. Je tiens seulement à lui rappeler que des éléments étrangers et indésirables, comme il les nomme, ont pris part à notre Révolution et j'ai moi-même fait partie d'une brigade dont bon nombre d'hommes étaient nés à l'étranger.

Mais, s'il est un moment de l'histoire de notre pays

où notre lutte pour la liberté et le progrès doit cesser, alors je vous concède qu'il y a mal interprétation du mot américain. Je crois que le mot américain veut dire : vie, mais si nous ne devons plus nous exprimer qu'en termes négatifs, alors nous pouvons tout aussi bien oublier ce mot et l'abandonner au passé.

Il s'assit et se mit à chercher dans ses papiers. L'avocat de la partie adverse prit rapidement quelques notes et se prépara à se lever, mais le juge, qui venait de jeter un coup d'œil à sa montre et au soleil, ne lui en laissa pas le temps :

— La Cour s'ajourne à demain, dit-il.

Il se sentait mal à l'aise et avait l'impression que les paroles d'Altgeld allaient gâter le reste de sa journée et jusqu'à son dîner. L'avocat de la Compagnie, un jeune homme déluré et déjà promis au succès, jeta ses papiers dans sa serviette, serra la main d'Altgeld et lui dit :

— Bravo, Altgeld. Vous m'avez appris une chose ou deux.

Il s'en alla, alerte, la tête haute et sifflant. Les auditeurs se mirent en devoir de partir. Il ne resta bientôt plus qu'un huissier, Altgeld et Joë Martin. Le rayon de soleil qui avait fait le tour de la pièce enveloppait maintenant Altgeld, assis, dorant ses cheveux gris et le nimbant d'un nuage de poussière ensoleillée. Debout au fond de la salle, Joë Martin serrait pensivement les lèvres.

II

Comme il s'avancait, Altgeld poussa un soupir, s'étira et rejeta la tête en arrière. Martin approchait en silence mais Altgeld avait dû le voir, car il lui dit :

— Salut, Joë. Je ne savais pas que c'était votre jour, aujourd'hui.

Sa voix était lasse, un peu ennuyée aussi.

— Vous avez joliment bien parlé, dit Martin, sans relever le propos.

Il y avait, en effet, quelque temps déjà que lui-même, Darrow, Schilling et quelques autres, sachant à quel point Altgeld était malade et susceptible de s'effondrer subitement, avaient décidé que l'un d'eux resterait toujours à ses côtés quand il quitterait la ville. Ce pacte était secret, mais, depuis le temps, Altgeld savait à quoi s'en tenir. Cette surveillance lui était désagréable, car elle impliquait qu'on ne le jugeait pas maître de ses forces. Ce soir-là, il lui fallait aller parler à Joliet et Joë Martin avait été désigné pour l'accompagner.

— C'est vrai ? demanda Altgeld. Je suppose que je suis fatigué d'entendre ma propre voix, fatigué des tribunaux, fatigué de parler au juge avec respect...

Joë Martin s'assit et le regarda.

— Tout simplement fatigué, répéta Altgeld.

— Voulez-vous que nous partions ?

— Dans une minute. Laissez-moi... un peu... me reposer.

Son visage était terriblement pâle. Martin lui versa un verre d'eau qu'Altgeld avala d'un coup.

— Mieux ?

— Ça ira dans un instant.

— Emma pense que vous devriez rentrer dîner et renoncer à parler à Joliet. Qu'en dites-vous, Pete ? On dînerait tous les trois, tranquillement, puis je vous donnerai une leçon de poker, hein ?

Altgeld hocha la tête.

— Pourquoi pas, Pete ? Vous êtes à bout. Un discours de plus ou de moins, ce n'est pas cela qui changera grand-chose.

— Il faut que j'y aille, Joë, mais ce n'est pas la peine que vous veniez : je sais ce que vous pensez de ces réunions. Je me débrouillerai très bien.

— Il ferait beau voir ça.

— Ils ont organisé cette réunion pour moi, Joë, parce que je leur ai promis de venir. Il faut que nous prenions la défense des Boers. Vous me direz qu'ils sont loin et qu'ils ignoreront toujours que nous les soutenons. Ils continueront à se battre et à mourir, mais c'est important. Il est indispensable que nous élevions la voix même si l'on ne doit pas nous entendre.

— Il est tout aussi important que vous vous reposiez, insista lourdement Martin.

— N'en parlons plus, Joë, voulez-vous ? J'ai assez discuté comme cela, aujourd'hui. Vous avez les billets ?

— Oui, dit Martin.

III

Dans le train, Altgeld s'enfonça dans ses propres pensées. Il semblait encore en vouloir à Martin de lui servir de chaperon et ne répondait à ses questions que par de rares grognements, aussi Martin le laissa-t-il en paix jusqu'au dîner. Les événements et les propos de la journée s'entre-choquaient dans la tête d'Altgeld, dans une lutte chaotique. La fatigue se promenait à travers son corps de la tête aux pieds et des pieds à la tête comme le sable d'un sablier constamment retourné. Il essayait de se mettre à la place du juge Kohlsaas et ses propres paroles lui paraissaient alors semblables à des bêlements de mouton. A quoi rimaient la belle violence avec laquelle il avait parlé de l'Amérique et de lui-même ? L'image du juge cherchant à s'arracher un poil du nez et poursuivant délicatement et tranquillement cette besogne tout en s'efforçant de prendre un air intelligent, s'imposa à lui. Et pendant ce temps, que se passait-il ? Les mots lui entraient-ils par une

oreille pour sortir aussitôt par l'autre? Pourquoi ne s'arrachait-il pas aussi les poils des oreilles? Pourquoi ne s'arrachait-il pas les petits poils noirs et bouclés de ses deux oreilles à la fois, pendant qu'il y était?... Le tribunal, le juge, la justice, la raison, la majesté de la Cour, la formule sacrée : « Que la vérité se fasse jour ! » Que la vérité se fasse jour, que la vérité se fasse jour, voilà ce que scandait le claquement des roues... Jour, jour, jour... Il se rappela l'histoire des aveugles et de l'éléphant? Qu'avaient-ils découvert en fin de compte? Et lui-même? Que le juge, le tribunal, le palais de justice néo-grec pouvaient être achetés par les Chemins de fer de Pennsylvanie, ou par la Standard Oil ou la Carnegie Steel ou tout autre ayant envie d'acheter un tribunal, un juge, un député, une femme, une bouteille de whisky, un paquet de cigares, ceci ou cela, n'importe quoi et même la vérité ou ce qui y ressemble, son fac-similé, son image la plus ressemblante, cette reproduction si parfaite qu'on n'arrive pas à la distinguer de l'original bien que ce ne soit qu'une imitation : l'imitation d'une imitation. Et les roues lui répétaient : la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

IV

Il semblait sur le point de s'endormir quand Joë Martin l'appela doucement.

— Il est l'heure de dîner, Pete.

Il sauta sur pieds, souriant.

— J'ai dû m'endormir. Savez-vous que j'ai oublié de déjeuner?

— Vous avez faim?

— Je pourrai avaler un bœuf, affirma-t-il. Rien n'arrête jamais mon appétit.

Ils allèrent s'asseoir au wagon-restaurant. Quand le garçon, un noir, vint prendre leur commande, il ne put s'empêcher de fixer longuement Altgeld.

— Excusez-moi, monsieur, lui dit-il. Vous êtes bien le gouverneur Altgeld ?

Joë Martin acquiesça d'un large sourire. Altgeld déploya sa serviette et ne dit mot.

— Je le pensais bien, reprit l'homme. Je vous ai déjà servi, il y a quatre ans. C'est un grand plaisir de vous revoir, monsieur.

— Merci.

Par habitude, une vieille habitude d'homme politique, il lui demanda son nom.

— Sydney Jackson.

— Je vous remercie de vous souvenir de moi, monsieur Jackson, dit-il.

— Il est difficile de vous oublier, monsieur, vraiment difficile, voilà tout.

Après cela, il se sentit mieux. Peut-être était-ce le fait d'avoir somméillé ? Il commanda un steak, un gâteau aux pommes et du fromage, prit un cigare, du café, puis, se renversant dans son fauteuil, sourit béatement à Joë Martin.

— Mieux ?

— Beaucoup mieux, mais nous vieillissons, Joë. Le corps se ralentit, il faut le reposer de temps à autre. Après, on se sent mieux. Je pourrais presque dire que je ne me suis jamais mieux senti.

Il réfléchit un moment, puis donna un coup de poing tel sur la table que tout le monde tressaillit, dans le wagon.

— J'y suis, Joë. Je me suis complètement trompé devant le tribunal : j'ai plaidé. Demain, je ne plaiderai pas, j'attaquerai. De toutes façons, la cause est perdue.

- Vous allez demander un arrêt contre la Compagnie ?
— C'est à peu près cela.
— Comment faites-vous pour continuer à ce train-là ?
Vous n'êtes donc jamais fatigué ? Jamais abattu ?
— Bien sûr que si. Je mets un peu plus de temps à me remettre, c'est tout.

V

En descendant du train, à Joliet, Altgeld dut s'appuyer au bras de Martin. Son visage était redevenu gris. Une voiture les mena à Random House où Martin avait retenu une chambre. Mais au moment où ils remplissaient leurs fiches, l'employé annonça que la chambre ne serait prête que dans un petit moment.

— Mais j'ai retenu une chambre par télégramme, protesta Martin.

— En effet, mais pas n'importe quelle chambre, répondit l'employé. Je ne puis coucher le gouverneur Altgeld n'importe où. La chambre que je vous réserve est la meilleure. Elle sera prête dans un petit moment.

— N'importe laquelle, Joë, supplia Altgeld à voix basse. N'importe laquelle, pour l'amour de Dieu. Je ne peux pas rester là. Il faut que je m'allonge quelque part.

Joë Martin insista, mais l'employé tenait absolument à ce qu'Altgeld eut la meilleure chambre. Finalement, Joë Martin éclata de fureur :

— Mais, bon Dieu, donnez-nous donc une chambre.

L'employé, ahuri et vexé, finit par céder et les fit monter. Une fois dans la chambre, Altgeld s'affala sur le lit et s'y allongea. Il resta immobile, les mains à plat sur l'édredon et les yeux au plafond.

— Comment vous sentez-vous, Pete ?

— Bien. J'étais un peu fatigué et j'avais l'impression que la tête me tournait. J'ai dû trop manger.

Joë Martin lui enleva ses souliers.

— Vous n'êtes pas forcé d'y aller, dit-il. Vous êtes malade, assez malade pour être au lit. Pourquoi ne le leur faites-vous pas dire ?

— Je suis venu jusqu'ici, non ?

— Evidemment. C'est malin, c'est très malin.

— Que craignez-vous, Joë ? demanda doucement Altgeld. Que je meure ?

— C'est arrivé à d'autres.

— Je tiens la mort par la main depuis des années, Joë, et tous les jours. Je me suis déjà senti comme cela. Quelle importance cela a-t-il ?

Puis il se tut. Martin resta assis, fixant le vide devant lui. Sur la cheminée, une vieille horloge comptait les secondes, durement, sèchement : tac, tac, tac...

Au bout de dix minutes, quelqu'un frappa à la porte. Joë Martin alla ouvrir, mais resta dans l'encadrement de la porte.

— Impossible de déranger Mr. Altgeld, dit-il.

Un homme à lunettes, au visage sec, déclarait :

— Je suis le rédacteur en chef du journal local. Ce serait une bonne chose pour nous d'avoir une interview.

— Impossible de le déranger.

Mais de la chambre, une voix s'élevait :

— Joë ! Qui est là ? Ne faites pas la vieille nurse !

— Un journaliste.

— Bon, faites-le entrer et cessez de parler tout bas.

L'homme entra. Altgeld se mit sur son séant et s'appuya sur un coude.

— Asseyez-vous, dit-il, et allez-y. Faites vite ! il faut que je sois au théâtre dans une demi-heure. Pourquoi ne venez-vous pas m'y écouter ? Nous pourrions parler tranquillement après la réunion.

— Je n'ai qu'une ou deux questions à vous poser. Vous condamnez l'action de l'Angleterre en Afrique du Sud ?

— Tout comme je condamne la nôtre aux Philippines. Tout comme je condamne l'impérialisme, qu'il soit anglais, américain ou allemand. Je condamne ce monstre partout où il lève la tête.

— Vous pensez que les Boers luttent pour une bonne cause ?

— Celui qui combat contre un envahisseur pour défendre son sol natal, sa famille et sa maison, combat justement. Nul besoin d'aller plus loin pour le comprendre.

— Vous allez parler de la guerre des Boers, ce soir ?

— Evidemment.

— On ne vous laissera pas parler.

— Je sais comment m'y prendre, depuis que j'ai été candidat démocrate, dit Altgeld en souriant.

VI

Ils parcoururent la salle des yeux. Elle était pleine et il y avait même des gens debout, au fond. Derrière eux, les membres de la Société chorale se raclaient la gorge en chantonnant doucement : « Ah ! Ah ! Ah !... » Haley, le maire, qui faisait les honneurs, se fraya un chemin jusqu'à Altgeld.

— Nous allons nous asseoir sur la scène, dit-il. Ce sera le mieux. N'est-ce pas votre avis ? La chorale pourra se placer devant nous et nous pourrions partir discrètement, si cela nous chante.

— Comme vous voudrez.

Le directeur de la Société chorale, qui se tenait derrière Altgeld, intervint.

— Monsieur le Maire, je pensais que nous devions chanter au début.

— Laissez-moi parler le premier, souffla Altgeld.

— Mais cela semblera drôle que l'orateur principal parle au début plutôt qu'à la fin.

— Laissez-moi commencer, je vous en prie, insista Altgeld...

— C'est évidemment contraire aux habitudes, dit Haley en haussant les épaules, mais si vous y tenez, je suppose que cela n'a pas d'importance.

Altgeld suivit Haley jusqu'à la scène. L'assistance, d'abord silencieuse, éclata en applaudissements quand elle le reconnut. Des spectateurs des premiers rangs se levèrent, puis d'autres, puis la vague s'étendit et toute la salle fut bientôt debout, applaudissant avec ferveur. Joë Martin souriait de plaisir. On peut avoir un frère ou tout simplement un ami comme Pete Altgeld. Mais connaître la moitié du monde et ne pas connaître Altgeld... L'assistance, debout, applaudit pendant plus de cinq minutes.

Haley dit enfin :

— Voici un homme que je n'ai pas besoin, je crois, de vous présenter. Vous le connaissez. Tout l'Illinois le connaît. L'Amérique le connaît. Voici John Peter Altgeld.

Il parla d'abord avec douceur. Les deux mains sur la table, il se pencha vers eux et, pendant une demi-heure, il leur parla en termes simples et directs de l'impérialisme, de ce qu'il signifiait en termes concrets, dès qu'on le débarrassait du clinquant trompeur des Rudyard Kipling et qu'il ne restait plus que les corps écrasés d'hommes, de femmes et d'enfants. Il leur parlait des camps de concentration que les Anglais avaient organisé en Afrique du Sud quand il dut s'arrêter. La sueur perlait à son front. En cherchant son mouchoir, il faillit tomber. Il s'agrippa au pupitre et s'essuya le front. Puis, le mouchoir encore à la main, il chercha ses mots :

— Je vous ai parlé des camps de concentration. Ils ne résolvent rien. Mettez-y mille hommes ou dix mille hommes, cela ne résout rien. On ne brise pas les hommes par la torture. On n'anéantit pas l'esprit...

Il eut une hésitation et fixa son manuscrit comme s'il le voyait pour la première fois. L'assistance sentit qu'il se passait quelque chose d'anormal et il entendit les murmures aller d'une oreille à l'autre. Il fit un effort, sourit et dit :

— Ce n'est rien, ce n'est rien. Il m'arrive d'être fatigué. Ce n'est que trop naturel. Il nous arrive à tous de nous sentir désespérés et de nous demander : à quoi bon de telles réunions ? Mais elles ont du bon.

Il parlait lentement, avec difficulté, sans regarder ses notes.

— Partout où des hommes se réunissent pour défendre la liberté, il y a du bon... Quand un homme met son épaule contre l'épaule de son voisin...

Sa voix faiblit, faiblit. Il continua un instant à sourire puis hocha la tête, comme s'il était surpris. Il revint au manuscrit et lut lourdement, laborieusement :

— Je ne suis pas découragé ! Les choses s'arrangeront. Le vent souffle d'un côté puis de l'autre, mais le phénomène de la gravitation nous ramène toujours vers le centre de la terre. Toute construction doit obéir aux lois de la verticale ou sans cela, elle s'effondre. Il en est ainsi des nations. Le mal peut sembler triompher. Le droit peut sembler vaincu.

Sa voix s'évanouit à nouveau et on entendit à peine le murmure des derniers mots. Il sourit à nouveau, ramassa ses papiers, fit demi-tour, se dirigea vers sa chaise et s'y effondra. Haley se leva et attendit la fin des applaudissements. Il avait à peine commencé à parler quand la salle vit Altgeld se mettre péniblement debout et se diriger lourdement vers la sortie. Deux membres de la chorale

le rattrapèrent au moment où il allait tomber et Joë Martin accourut pour l'aider à quitter la scène. Haley les suivit. Altgeld passa son bras autour du cou de Martin et Haley le soutint de l'autre côté.

— Où peut-il s'allonger ? s'écria Joë Martin. Altgeld hocha la tête et se mit à vomir. Les deux hommes le soutinrent pendant que de longs spasmes le secouaient de la tête aux pieds.

On lui trouva des couvertures et Martin le fit allonger. Il s'étendit les yeux clos. Joë Martin lui enleva ses souliers, le mit à l'aise et l'enveloppa d'une couverture.

Le meeting avait pris fin. Haley cherchait désespérément un docteur, mais le hasard fit qu'il n'y en avait justement pas dans l'assistance. Il se rappela tout à coup que le banquet annuel de la Société médicale de l'État avait lieu non loin de là et que tous les médecins devaient s'y trouver. Il y envoya quelqu'un et trois d'entre eux arrivèrent aussitôt. L'un d'eux était Cushing, un vieil ami d'Altgeld. Il s'agenouilla à ses côtés et lui prit le pouls.

Altgeld avait perdu conscience. Joë Martin, silencieux, scrutait le visage du docteur pour en surprendre les réactions. Cushing hocha la tête et se releva en haussant les épaules.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Martin.

— Je ne sais pas. Cela ressemble à une crise.

Les autres acquiescèrent. On transporta Altgeld, enveloppé de couvertures, jusqu'à l'hôtel. Les médecins lui frottèrent alors les poignets et les chevilles et lui firent respirer des sels. Il ouvrit tout à coup les yeux, comme un homme éveillé au milieu de son sommeil et eut l'air très étonné, puis : « Bonjour, Cushing », dit-il comme si de rien n'était.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien. Un peu fatigué, seulement. Avais-je fini de parler ?

— Oui, dit Joë. Vous avez même fait un très beau discours.

— J'ai dû m'évanouir.

— Vous allez vous coucher et vous reposer, déclara Cushing.

Martin et le docteur se mirent à le déshabiller. Martin était en train de palper sa chemise quand Altgeld demanda brusquement :

— Mais que diable êtes-vous en train de chercher ?

— Les boutons de la chemise.

— Les miens sont devant, Joë, et cessez d'avoir la tremblote. Je vous ai dit que je me sentais bien.

— Bien sûr, Pete, je le sais.

Altgeld s'assit soudain sur son séant et le regarda d'un air accusateur.

— Joë ! J'espère que vous ne vous imaginez pas que je suis en train de mourir et que vous n'avez pas télégraphié à Emma ? Vous n'avez pas fait cette folie ?

— Mais non, naturellement pas.

— Ne la faites surtout pas. Vous m'entendez ? Il faut la ménager. Cela la rendrait folle.

— Vous feriez mieux de dormir, dit Cushing. Je vais rester un moment avec lui. Vous avez une chambre, monsieur Martin ?

Martin fit signe que non.

— Eh bien, prenez-en une, à moins que vous ne rentriez en ville. Il est impossible de le transporter ce soir.

Joë Martin s'approcha d'Altgeld, lui sourit et lui serra la main.

— Bonne nuit, Pete.

— Bonne nuit.

Il descendit dans le hall, acheta une poignée de cigares et, s'asseyant dans un grand fauteuil de cuir, en alluma un sur lequel il se mit à tirer en silence. Des journalistes vinrent se renseigner auprès du concierge qui désigna Mar-

tin de la tête. Ils s'en allèrent après avoir posé leurs questions.

Il était très tard, maintenant, et ni Cushing ni les autres n'étaient redescendus. Un peu après une heure du matin, l'employé lui demanda :

— Avez-vous besoin d'une chambre, monsieur ?

Joë Martin fit signe que non. L'employé mit sous clé son registre et ses cigares et éteignit les lumières sauf deux d'entre elles. Deux ivrognes passèrent en trébuchant dans la rue. Ils chantaient. Le veilleur de nuit, un nègre, s'approcha de Joë.

— Comment va le gouverneur ? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien.

— Vous lui direz que tous les braves gens prient pour lui, n'est-ce pas, monsieur ?

— Vous pouvez en être sûr, répondit Martin.

L'horloge du hall sonna deux heures et demie. Joë alluma un autre cigare. Sa cendre était déjà d'une bonne longueur quand l'un des médecins apparut. Joë le regarda fixement.

— Aussi bien que possible, dit le docteur.

— Vivra-t-il ?

— Je ne crois pas. Vous feriez mieux d'avertir sa femme.

— Il s'y oppose tant qu'on ne sera pas certain.

— Aïors un ami de la famille.

Martin sortit à la recherche d'un bureau de poste et télégraphia à Clarence Darrow. A son retour, l'autre médecin, James Herrick, l'attendait dans le hall de l'hôtel. Ils se regardèrent en silence. Puis Cushing apparut.

— Il est mort, dit-il.

Joë Martin acquiesça. Un moment, il resta debout, puis marcha vers le fauteuil où il était resté assis, s'y laissa tomber et se mit à pleurer. Ses mains pendaient bêtement de chaque côté de son corps. Il pleurait, tout simplement. Au bout de quelques minutes, gênés, les médecins se détournèrent et remontèrent l'escalier.

VII

Sa dépouille fut exposée à la Bibliothèque municipale. Les portes restèrent ouvertes tout le jour et toute la soirée. Jamais dans toute l'histoire de Chicago, on n'avait vu pareil défilé, sauf pour l'enterrement de Parsons, de Spies et des autres.

Il pleuvait. La pluie glacée de mars tombait en cascades, mais les gens restaient sous la pluie. Quinze ans s'étaient écoulés depuis la mort de Parsons, mais celui qui aurait eu de la mémoire aurait pu dire que les mêmes gens étaient là. C'étaient les mêmes visages fermés, sans âge, les mêmes hommes, les uns endimanchés, les autres en vêtements de travail. Les mêmes : des ouvriers d'usines, des fermiers venus de la campagne, des femmes avec leurs enfants qu'elles avaient amenés afin qu'ils puissent une fois voir le visage d'Altgeld, des marchands, des employés, de petites couturières qui étaient obligées de rester tout le jour penchées sur leurs machines à coudre pour arriver à vivre mais qui étaient, cependant, capables de perdre toute une journée afin de voir le visage de cet homme, des cochers en grève, ceux dont il avait défendu la cause, des hommes bien habillés et d'autres en haillons. Le peuple, tel qu'il est, était venu, tout entier, voir le visage de l'un des siens.

Martin était là, sous la pluie, avec Emma. Et il y avait aussi Bryan, Schilling, Darrow, Debs, Lucy Parsons et bien d'autres.

Ils défilèrent toute la journée, deux par deux, puis ils repartirent silencieusement sous la pluie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-Propos</i>	7
PREMIÈRE PARTIE. — <i>Prologue pastoral</i>	9
DEUXIÈME PARTIE. — <i>Le témoignage</i>	49
TROISIÈME PARTIE. — <i>Première variation</i>	107
QUATRIÈME PARTIE. — <i>Deuxième variation</i>	165
CINQUIÈME PARTIE. — <i>Troisième variation</i>	225
SIXIÈME PARTIE. — <i>Nouveau témoignage</i>	279
SEPTIÈME PARTIE. — <i>La fin</i>	295